This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

FROM THE LIBRARY OF

Professor Karl Heinrich Rau

OF THE UNIVERSITY OF HEIDELBERG

PRESENTED TO THE
UNIVERSITY OF MICHIGAN
BY

Mr. Philo Parsons

OF DETROIT

1871

B.13.4.T. 173

LIBRARY

D

PARSONS LIBRARY
University of
MICHIGAN

TABLEAU
DES RÉVOLUTIONS
DU
SYSTÈME POLITIQUE
DE L'EUROPE.

University of Michigan Library

TABLEAU DES RÉVOLUTIONS DU SYSTÈME POLITIQUE DE L'EUROPE,

DEPUIS LA FIN DU QUINZIÈME SIÈCLE;

PAR M. F. ANCILLON.

Per tantos casus, per tot discrimina rerum,
Tendimus.
VIRG.

Ponderibus librata suis.
OVID.

TOME SECOND.

PARIS,
IMPRIMERIE RUE DE LA HARPE, N°. 80.
1806.

RÉFLEXIONS

SUR L'IMPARTIALITÉ HISTORIQUE.

La vérité de l'histoire consiste dans la conformité des récits avec les faits. L'historien part de l'existence du monde sensible; il admet la réalité des actions de l'homme, comme le physicien admet la réalité des actions de la nature. Il laisse à la métaphysique de décider, ou plutôt de ne décider jamais, s'il peut exister une parfaite correspondance entre nos représentations et les objets, et si nous pouvons nous assurer de cette conformité. Ce grand doute, cet interminable procès ne le regarde pas. Son unique soin est de connoître à fond les événemens, de les lier, et d'en développer la chaîne à nos yeux en conservant à tous les chaînons leur nature, leur forme, leur place et jusqu'à leur couleur.

Il faut se contenter, dans ce genre de travail, de la plus grande approximation possible. La certitude historique ne consiste que dans le plus haut degré de probabilité; l'histoire et la vérité ressemblent aux lignes qu'on nomme asymptotes et qui s'approchent toujours l'une de l'autre sans jamais se réunir et se confondre.

L'incertitude de l'histoire tient également à la pénurie de faits et à la manière dont ils ont été employés par les historiens.

Quand on remonte dans la haute antiquité, les matériaux se présentent rares, clair-semés et im-

parfaits. A mesure qu'on avance dans l'histoire des derniers siècles, l'horizon s'éclaircit et s'étend, les faits se multiplient, les événemens s'offrent environnés de toutes les circonstances qui les expliquent; les hommes, de tous les traits qui les caractérisent. Les matériaux sont en si grand nombre qu'on se trouve embarrassé du choix, et l'on souffre d'abondance comme auparavant on souffroit de disette.

D'un autre côté, plus on se rapproche du siècle où l'on vit, plus les rapports qui lient le passé au présent deviennent intimes et nombreux, et plus l'historien est exposé au danger ou au reproche de partialité. Ce n'est plus l'ignorance que l'on redoute, c'est l'erreur et même l'erreur volontaire. Les sources d'instruction se présentent à chaque pas; mais les motifs qui peuvent faire altérer la vérité sont variés et plus actifs; on inspire et l'on ressent plus de soupçons; on se défie des autres et de soi-même; la plume la plus libre passe pour être secrètement asservie; et l'on voit, ou l'on croit voir partout les tristes effets de l'esprit de système et de parti.

Plus certaines qualités sont rares, et plus on les recherche; moins on les aime, et plus on les exalte; moins on en est sérieusement jaloux, et plus on paroît y attacher de prix; c'est toujours des absens qu'on parle le plus. A l'époque où les mœurs se dépravent chez un peuple, on y invente et l'on emploie, avec une sorte de prédilection, les termes de décence et de pudeur; à mesure que les cœurs se sont fermés aux affections sociales et généreuses, le mot de patriotisme s'est trouvé dans toutes les bouches; les caractères mâles et indépendans, les ames fières et libres, sont deve-

nus de véritables phénomènes, et la liberté excite un enthousiasme général; et aujourd'hui, où les opinions politiques ont divisé les hommes comme l'ont fait autrefois les opinions religieuses, et où la vérité n'inspire qu'un intérêt très-subordonné à l'intérêt de parti, chaque écrivain se déclare lui-même impartial, et produit ses titres en accusant d'une partialité révoltante tous ceux qui ne sont pas de son bord et qui n'ont pas juré sous le même drapeau que lui. Passe encore si tout le monde invoquoit l'impartialité, comme dans un temps de famine tout le monde demande du pain: ces clameurs exprimeroient à la fois le regret, le désir et l'impuissance. Mais il est assez plaisant de voir dans une maladie épidémique et contagieuse, ceux qui sont le plus grièvement attaqués se donner à eux-mêmes des brevets de santé, et condamner les autres à une quarantaine sévère.

Au milieu de ces accusations réciproques qui font douter qu'il y ait quelqu'un de coupable ou plutôt quelqu'un d'innocent; dans ce conflit de reproches et de récriminations plus odieuses les unes que les autres, les idées se confondent, les termes se dénaturent, les expressions les plus simples sont détournées de leur sens naturel, et personne ne se demande: Qu'est-ce que l'impartialité? Cependant cette question mérite bien une réponse. C'est des idées précises qu'on attache à ce mot, que dépend la justesse des applications qu'on peut en faire; et, en négligeant de le définir, on risque de condamner les autres sans raison ou d'exiger d'eux l'impossible.

Dans les sciences qui ne sont que le développement d'un petit nombre de principes, et qui procèdent par voie de démonstration, il suffit de la coupelle logique pour distinguer l'or pur de l'al-

liage, l'erreur de la vérité. On examine uniquement si les prémisses sont justes et les conséquences légitimes. La partialité de l'écrivain lui peut dicter de faux raisonnemens, mais elle ne sauroit les déguiser; au contraire, elle trahit elle-même son secret, et elle est moins dangereuse parce que ses effets sont plus frappans et plus sensibles.

Dans les sciences de fait, et surtout dans l'histoire où le lecteur ne peut pas, comme dans la physique et dans la chimie, reproduire les faits à volonté et les constater par des observations et des expériences nouvelles, les lumières et l'impartialité sont également nécessaires pour garantir la certitude. Les lumières éclairent l'objet; mais que sert-il de pouvoir le présenter sous sa véritable forme, si l'on n'en a pas la volonté? Et que serviroit à son tour la volonté d'être véridique, si faute de moyens de connoître on manque la vérité?

Qu'est-ce que cette impartialité conservée religieusement par quelques historiens, perdue de vue par les autres, qui, comme la vertu, peu connue et généralement désirée, reçoit des hommages hypocrites de ceux-mêmes qui violent ses lois? Quels sont les caractères qui la distinguent? Y a-t-il des signes certains auxquels on puisse la reconnoître?

L'impartialité, dit-on communément, consiste à raconter les faits dans leur intégrité, à les représenter tels qu'ils sont et à les peindre sous les couleurs qui leur sont propres, et non sous des couleurs étrangères; ce n'est pas la manière de voir de l'historien que l'on veut connoître, ce sont les événemens.

Dans quelque genre que ce soit, les objets n'existent pour nous qu'autant qu'ils sont aperçus par

nous. Nous ne savons pas ce qu'ils sont en eux-mêmes et indépendamment de notre manière de voir, mais nous savons ce qu'ils sont pour des êtres doués de certains organes et de certaines facultés. Un homme voit comme un homme, et ne sauroit voir autrement; chaque individu de l'espèce humaine voit les objets à sa manière; cette manière résulte de ce qu'il est lui et non pas un autre; vous ne pouvez exiger de lui qu'il change sa nature ni qu'il se détache de sa personne; quel que soit l'ordre de faits dont il s'agisse, ces faits n'existeroient pas pour lui s'il ne les voyoit pas, et il ne peut les voir que d'une certaine manière, c'est-à-dire à la sienne. L'ame, dit-on, est le miroir des faits; mais tous les miroirs ne réfléchissent pas les objets de la même manière. D'ailleurs, cette comparaison est peu juste: l'ame n'est pas une surface sur laquelle les objets viennent se peindre, mais une force qui les saisit et qui les modifie en les saisissant.

De plus, que nous apprennent les monumens? que nous transmet la tradition? que nous fournit l'expérience? Des données qui, séparées les unes des autres, ne nous offrent ni agrément ni instruction; des anneaux isolés qui n'ont entr'eux aucune espèce d'enchaînement; ce sont les élémens de l'histoire et non l'histoire elle-même; ce sont des pierres et des matériaux, ce n'est pas encore l'édifice. Que m'importe de savoir que Rome a été bâtie dans telle année, que César a été tué tel jour? Ces faits n'ont aucune espèce d'intérêt ni d'utilité pour moi, du moment où ils sont séparés de ceux qui les précèdent et de ceux qui les suivent. C'est la liaison de ces faits entr'eux, et leur liaison avec un dernier événement, que vous choi-

sisses comme terme final de votre récit qui constitue l'histoire. Or, cette liaison n'est jamais donnée par les sens ; elle est le résultat de la pensée qui, suivant le calcul des probabilités, choisit cette liaison entre toutes les liaisons possibles. Un fait peut être lié à d'autres faits, comme effet ou comme cause, de mille manières différentes. La nature donne la matière ; la raison de chaque individu fournit la forme. Dans la préférence qu'il donne à l'une sur l'autre, qu'est-ce qui le détermine ? Ses idées sur la filiation des penchans, la marche des passions, les signes caractéristiques des vices et des vertus ; ses principes sur la moralité des actions, la nature des gouvernemens, les bons ou les mauvais effets des institutions sociales ; ses idées et ses principes sont les résultats de l'empreinte primitive qu'il reçut de la nature, de son tempérament, de son éducation, de ses habitudes. Direz-vous qu'il est partial, parce qu'il vous présente les faits comme il les voit ? Et peut-il les voir autrement que d'après ses idées, les soumettre à d'autres principes que les siens ? Autant vaudroit-il dire que le maçon doit lier les pierres sans ciment, élever son bâtiment sans employer l'équerre, ou travailler au hasard sans avoir de dessein.

On ne peut donc pas se renier soi-même, dépouiller ses idées et ses principes, voir sans lunettes ou plutôt sans yeux ; mais l'essentiel est que les lunettes soient bonnes, que les yeux ne soient pas malades. Les idées doivent être saines, l'esprit juste ; et l'impartialité consiste, dit-on, à juger les actions et les hommes sans préjugés. Cette seconde définition, qui paroît au premier coup d'œil bien supérieure à l'autre, a le double défaut d'offrir à

l'esprit des termes vagues, et de ne pas épuiser l'idée dont il s'agit.

Et d'abord, qu'est-ce qu'un préjugé? Ce mot a fait dans ce siècle une singulière fortune, et peut-être cette fortune, semblable à celle d'un grand nombre d'hommes, vient-elle uniquement de ce qu'on l'a fort mal connu. Le terme de préjugé est une espèce de talisman avec lequel on produit des effets prodigieux; on est dispensé de réfuter, d'écouter même les opinions que l'on condamne; on décrédite dans un moment l'ouvrage des siècles; on pulvérise tous les raisonnemens; on couvre les hommes et les choses d'un ridicule ineffaçable, ou plutôt on les voue à un silence éternel; on épargne à son adversaire la peine de défendre ses principes, aux auditeurs celle de les écouter, à soi-même celle de les combattre; avec ce mot magique on coule à fond toutes les idées des autres, et l'on se met à l'abri de la triste nécessité d'en avoir; on donne à la force l'air de la foiblesse, et à sa propre foiblesse les honneurs de la force. Mais, sans être ébloui des miracles qu'enfante le terme de préjugé, il vaut la peine de l'aborder et de demander: Qu'est-ce qu'un préjugé?

Seroit-ce peut-être toute idée ancienne, toutes celles que les générations paroissent s'être transmises avec la vie, qui ont formé jusqu'ici la conscience et la raison universelles, dont l'origine se perd dans les siècles les plus reculés, et qui semblent jouir sous ce rapport d'une espèce de noblesse intellectuelle qu'on pourroit bien ne pas leur pardonner? Mais, quelqu'admirable que nous paroisse à nous-mêmes l'état actuel de la raison humaine, et quelqu'éblouissantes que nous trouvions les lumières du dix-huitième siècle, nous

ne pouvons pas supposer que les hommes aient pensé et réfléchi pendant des milliers de siècles, sans attraper quelques idées saines qui méritent d'être conservées, qu'il faille dans tous les genres recommencer à neuf le travail de la raison, et jeter au billon, comme de la vieille vaisselle, l'héritage que nos pères nous ont laissé. D'ailleurs, si l'on doit se rappeler que ce qui est ancien a été nouveau, pour ne pas proscrire légèrement toutes les idées nouvelles, il est aussi bon de se dire que ce qui est nouveau sera un jour ancien, et de ne pas traiter de préjugés des idées qui ont eu le genre de mérite dont nous paroissons si jaloux, et qui n'ont aujourd'hui d'autre tort que celui qu'auront un jour nos favoris si leur fortune se soutient. En général, si, dans un sens, la vérité est toujours neuve et jeune, dans un autre elle est toujours ancienne; sur beaucoup d'objets, les idées vraies doivent avoir été saisies les premières, et des expériences faites valent mieux que des expériences qui sont encore à faire.

Le mot de préjugé seroit-il peut-être synonyme d'erreur? Toute idée fausse mériteroit-elle ce nom? Mais toute erreur n'est pas un préjugé; tout préjugé n'est pas une erreur; tout jugement faux est une erreur; tout jugement adopté et prononcé sans examen est un préjugé. Les erreurs tirent leur origine d'une vue partielle, incomplète, mal dirigée de l'objet sur lequel elles portent; elles viennent de ce qu'on n'a pas réuni tous les élémens du calcul ou des fautes qui se sont glissées dans le calcul même. Les préjugés viennent de ce qu'on a été demander à la raison des autres ce qu'on devoit croire; de ce qu'on a substitué l'habitude, l'autorité, la nouveauté, en un mot des considérations

étrangères à l'objet qu'on juge, aux preuves qu'on auroit dû tirer de l'objet même.

Le préjugé n'est donc pas nécessairement une erreur. La vérité adoptée sans examen, et sans qu'on sache pourquoi, n'est qu'un préjugé dans l'esprit du grand nombre. Tel auroit moins d'erreurs s'il avoit conservé plus de préjugés. Les idées saines qu'il eût gardées sans se les développer à lui-même, ne lui eussent pas appartenu, mais elles lui eussent été utiles; et il résulte de là que les préjugés ne sont mauvais que comparativement aux vérités saisies avec toutes leurs preuves par une raison éclairée; que personne n'est exempt de préjugés, et que le plus dangereux de tous seroit de croire sur l'autorité de quelques écrivains qui se louent eux-mêmes en louant leur siècle, ou sur la foi de quelques amis complaisans, qu'on a le rare bonheur d'être entièrement exempt de toute espèce de préjugés.

Substituons donc idée fausse au terme vague de préjugé, dans la définition de l'impartialité historique, et disons qu'elle consiste à voir, à lier, à juger les faits d'après des idées justes et saines, et d'après les vrais principes du droit naturel, de la morale, de la politique et de la philosophie.

Sur le simple énoncé de ces idées, on sent que cette définition ne nous tire pas entièrement du vague et de l'arbitraire. Les principes des sciences morales et politiques n'ont pas encore atteint un degré d'évidence et de clarté qui puisse leur assurer l'assentiment universel de tous les bons esprits. Probablement même elles ne l'obtiendront jamais, soit à cause de la nature compliquée des objets dont elles s'occupent, soit à cause de l'imperfection des langues. De là, la diversité prodigieuse des

opinions et l'attachement exclusif que la plupart des gens ont pour la leur; de là, l'opposition des jugemens qu'on porte sur l'impartialité des historiens les plus respectables. Convaincus de leurs principes, il les appliquent aux faits, et s'imaginent les juger sans partialité. Mais ils soulèvent contre eux tous ceux qui ont des principes opposés et qui les accusent de partialité. Car la plupart des gens, fanatiques de leurs idées, soupçonnent de mauvaise foi tous ceux qui les rejettent, et supposent généreusement qu'ils diffèrent d'eux de langage et non d'opinion. L'homme est toujours porté à donner modestement la mesure de sa raison pour la mesure de la raison humaine; et le sublime de la raison est de ne pas trop croire à la sienne, ou plutôt, tout en tenant fortement à ses idées, de concevoir, d'expliquer, de pardonner toutes les autres.

Mais l'esprit le plus juste, le jugement le plus exquis, des principes même généralement avoués et dignes de l'être, ne sauvent pas toujours de la partialité. La sensibilité peut séduire, égarer, corrompre la raison, et l'esprit est souvent la dupe du cœur. Pour être impartial, ne faudroit-il pas être étranger à toute espèce de prévention, tenir la balance d'une main ferme, empêcher que les craintes et les espérances, les vœux et les désirs, des intérêts prononcés ou secrets ne l'inclinassent contre les vraisemblances des faits et du témoignage? L'impartialité ne consisteroit-elle pas essentiellement à se refuser à toute espèce de sentiment dans l'appréciation des faits, et à juger avec une parfaite indifférence les hommes et les choses, les actions et les événemens?

En effet, suivant l'expression heureuse de l'im-

mortel Bacon. qui savoit revêtir ses profondes pensées d'images sensibles, et dont les idées paroissent sortir tout armées de sa tête, comme Minerve du cerveau de Jupiter, l'œil de l'entendement n'est jamais sec ; il est toujours plus ou moins humide de sensibilité ; les passions y répandent des nuages ; l'espérance et l'appréhension le troublent ; le cœur est le foyer de la partialité ; et, quel que soit le feu dont il brûle, ce feu échauffe sans éclairer, ou répand un faux jour sur les objets.

Nous recevons des objets deux sortes d'impressions : les unes nous modifient simplement, les autres nous affectent ; les premières nous donnent les représentations, les autres les sentimens ; l'esprit saisit les premières ; elles lui servent à connoître les qualités des objets et leurs rapports entre eux ; le sentiment ne saisit que les rapports de l'objet au sujet qu'elles affectent en bien ou en mal. Ce n'est donc pas à la sensibilité qu'il appartient de dicter des jugemens, car elle ramène toujours l'homme sur lui-même, et l'homme qui juge doit exister et opérer hors de lui ; ce n'est pas de ses affections, c'est des objets qu'il s'agit.

On voit déjà, par ces définitions seules, combien il doit être difficile de condamner la sensibilité au silence, pour que la raison ne soit pas troublée dans son travail. Les nomenclateurs qui se disent philosophes, croient que rien n'est plus simple, et qu'il ne doit pas plus en coûter à l'homme de se séparer d'une partie de lui-même, qu'il ne leur en coûte de distinguer deux facultés. On diroit à les entendre, que l'ame n'est qu'une espèce d'étui où se trouvent différens instrumens qui n'ont rien de commun que la capsule qui les contient, et dont les uns reposent pendant qu'on emploie les autres ;

une pendule à flûtes dont on ôte ou remet les cylindres à volonté. Quoi de plus facile, disent-ils, que de laisser reposer la sensibilité pendant qu'on applique aux faits l'instrument de la raison ! Mais il n'en est pas ainsi dans la réalité. L'ame est une; le sentiment du moi, le plus constant et le plus inexplicable de tous les phénomènes nous l'annonce; et l'on ne sauroit, sans un grand effort de volonté, isoler l'une de l'autre des facultés qui ne sont que différentes manières d'opérer de la même force. Le maître peut renvoyer une partie de ses gens, pour être seul avec un domestique de confiance; mais souvent le maître est mal obéi, et ceux qui ont été congédiés, viennent interrompre la conversation ou le travail. Les sentimens devancent la naissance de la raison; leur empire plus ancien est aussi plus étendu et plus affermi. Ce sont les habitués de l'ame; leur présence et leur activité s'annoncent sans cesse; ils se mêlent aux idées, colorent tous les objets, et ne permettent pas à l'esprit de les envisager en eux-mêmes. D'ailleurs, la plupart des hommes sentent toujours et ne raisonnent que par intervalles; aussi sont-ils tous plus ou moins esclaves de leurs préventions. Les préventions sont les préjugés les plus communs, parce que ce sont ceux du cœur. Si les faux jugemens forment les préventions, les préventions à leur tour forment et multiplient les faux jugemens. Des erreurs ont produit des attachemens et des haines, les attachemens et les haines ont produit beaucoup d'erreurs.

Si donc l'impartialité consiste dans une abnégation parfaite de la sensibilité, dans l'absence des préventions, des préférences, des goûts, des affections, des mouvemens de l'ame, dans l'art de re-

fuser toute influence au cœur sur le jugement, et de prononcer sur les actions humaines sans y prendre un intérêt quelconque, il n'a jamais existé d'historien parfaitement impartial. Il faudroit le supposer sans désirs, sans espérances et sans craintes; sans amour pour le beau, sans respect pour le juste et sans mépris pour le vice; il faudroit que les rapports des idées, des choses ou des personnes avec son bonheur et son malheur ou celui des autres, lui fussent entièrement cachés; en un mot, il faudroit qu'il cessât d'être homme, qu'il devînt une intelligence pure ou une simple machine à jugement, un automate intelligent. La première de ces métamorphoses est impossible, et à coup sûr personne ne se souciera de subir l'autre.

Voulez-vous que sans condamner sa sensibilité au silence, et sans mutiler son être moral, l'historien empêche que le secret de son cœur ne lui échappe, et se défende de toute espèce de mouvement qui pourroit le trahir et inspirer de la défiance au lecteur ? Mais obtiendra-t-il facilement de sa sensibilité d'être toujours muette ? N'est-ce pas exiger de lui le comble de l'artifice, ou le sublime du renoncement à soi-même ? Et ces artifices ne se dévoileront-ils pas eux-mêmes aux yeux du lecteur attentif et sensible ? Les ames sensibles se devinent et se reconnoissent sous le voile de la gravité, de la circonspection, de la réserve, sous les glaces d'une apathie apparente. Dès-lors, l'effet ne sera-t-il pas le même? Ne préviendra-t-on pas les autres contre un homme ou contre une action, comme on a été prévenu soi-même ? Et mettez qu'il fût possible d'obtenir de soi ou des autres cette indifférence profonde, cette impassibilité historique, qui semble néces-

saire pour être entièrement impartial; voudroit-on que l'histoire fût un corps sans mouvement et sans ame, une momie ou un squelette bien conservé ? Ne se priveroit-on pas d'un plaisir aussi vif que délicat, en refusant à l'historien de faire connoître ou soupçonner du moins, la noble indignation, la haine profonde que lui inspirent les triomphes du crime, et la généreuse pitié, la sainte admiration qu'il ressent en peignant la vertu malheureuse, et en la faisant ainsi jouir d'une immortalité anticipée ? Fera-t-on un crime à Tacite, d'avoir parlé d'Helvidius et de Thraséa, avec un attendrissement religieux, et une mélancolie vraiment morale ? de Néron préparant froidement le meurtre de sa mère, avec une horreur secrète? Lui pardonnerions-nous le contraire ? et ces compositions simples et majestueuses, mâles et fières, ne sont-elles pas d'autant plus attachantes, que l'auteur y a laissé le sceau de son caractère et l'empreinte de son ame ?

Tacite lui-même a sans doute dit qu'il écrivoit l'histoire sans intérêt et sans passion. « Galba, » Othon, Vitellius n'ont été, dit-il, ni mes bien-» faiteurs ni mes ennemis; éloigné des temps dont » je parle, je puis en parler sans haine et sans ai-» greur ». Tel est sans doute le premier devoir de l'historien; la flatterie ou la vengeance doivent empoisonner sa plume aussi peu que son cœur; l'or, la fortune, le crédit, les honneurs et les décorations ne doivent exciter ni ses désirs ni ses regrets; l'espérance et la crainte doivent être étrangères à son ame, dans ces momens où il juge les morts pour l'instruction des vivans, et où il prononce ses arrêts au nom de la postérité. L'historien doit être indépendant, au-dessus des

besoins, des goûts et des passions qui enchaînent l'homme aux pieds de ceux qui enlèvent ou dispensent les moyens de jouir; et l'on ne sauroit trop répéter cette vérité triviale, dans un temps où l'on n'écrit que pour vivre, et où l'on peut dire de la plus grande partie de ceux qui composent la république des lettres, ce que Jugurtha disoit du sénat de Rome : « Société vénale, à qui » il ne manque que des acheteurs ».

Mais pour être incorruptible, on n'est pas à l'abri des séductions du cœur; pour être inaccessible à la crainte ou à l'espérance, on n'est pas inaccessible aux préventions; pour être indépendant des choses et des hommes, le jugement n'est pas encore affranchi de l'influence que la sensibilité exerce sur lui :

Tes plus grands ennemis, Rome, sont à tes portes.

Une foule d'aversions et de préférences sourdes, de penchans secrets et presque insensibles, ensevelis dans les profondeurs de l'ame, la modifient, la déterminent et finissent par l'asservir. Le nombre et l'activité des ennemis compense leur foiblesse; ce sont ces Lilliputiens, qui, dans l'ingénieux roman de Swift, s'emparèrent de Gulliver, en assujettissant chacun de ses cheveux à un piquet contre terre : image frappante de ce qui nous arrive tous les jours!

Que de sources de partialité ne se présentent pas ici! Il faudroit un ouvrage pour les développer toutes; et les exemples prouveroient qu'elles ne doivent pas leur existence aux combinaisons de l'imagination, et qu'elles ne sont pas simplement possibles, mais que séparées ou réunies dans la réalité, elles ont exercé une action funeste sur

les historiens les plus indépendans et les moins suspects de partialité.

Partialité d'opinions et de principes; non-seulement on les emploie pour ranger et lier les faits; non-seulement ce sont des instrumens au moyen desquels nous saisissons les événemens; mais on cherche, ou du moins on accueille avec plaisir, on relève et l'on met en saillie, avec une sorte de complaisance, les faits qui viennent à l'appui de nos principes. On est bien éloigné de la mauvaise foi qui passe les autres sous silence, mais on désire que les lecteurs y fassent moins d'attention qu'aux premiers, et ce désir se trahit et s'annonce; celui qui rêve le perfectionnement graduel et toujours progressif des sociétés humaines, et celui qui croit que les sociétés humaines ont leurs phases de croissance, de dépérissement et de mort, l'ami sincère de la religion et l'incrédule, le partisan des principes démocratiques, et le partisan des monarchies, sont également portés, sans le savoir, à cette fraude involontaire. Il y a des affinités dans le monde moral comme il y des affinités chimiques dans le monde des corps; il y a des faits et des principes qui s'attirent et s'appellent les uns les autres.

Partialité de philanthropie ou de misanthropie. Dans le grand tableau des vices et des vertus, des longs malheurs et des courts intervalles de prospérité de l'espèce humaine, l'écrivain qui a plus d'ame que d'esprit, aime et cherche tout ce qui élève l'humanité, afin d'avoir lui-même la conscience de sa grandeur. Trouve-t-il un beau caractère? il le peint dans toute sa beauté, et par admiration pour le génie et la vertu, il glisse sur les défauts, et annonce les taches plutôt qu'il ne

les montre : l'homme même dégradé lui inspire encore une sorte de respect ; c'est un roi détrôné qui peut remonter sur le trône. L'écrivain plus spirituel qu'énergique, plus malin que sensible, plus frappé du ridicule que du malheur des événemens, ne voit dans l'homme qu'un sujet de dissection sur lequel doit s'exercer son scalpel, qu'un objet de curiosité plutôt que d'intérêt. Sous ce rapport, les monstres du monde moral fixent surtout son attention ; il en cherche partout, il en voit, ou du moins il les démontre avec complaisance.

Partialité de caractère. La nature brise toujours le moule dans lequel elle jette les ames humaines, et celles de deux hommes ordinaires, examinées de près, ne se ressemblent peut-être pas plus que celles de deux héros ; mais au défaut d'une conformité parfaite, il y a une analogie plus ou moins marquée entre les caractères. Les caractères mâles et élevés devinent, saisissent et peignent mieux leurs pairs, que les autres, ils jugent mal les petites ames, parce qu'ils ont le bonheur de ne pas pouvoir se mettre à leur place, ils descendroient de trop haut.

Partialité d'état. Chaque état a des opinions, des habitudes, des intérêts différens, qui forment son point de vue particulier. L'homme de lettres, l'ecclésiastique, le militaire, ne racontent pas un fait de la même manière, ne jugent pas d'après les mêmes règles, de l'importance des évènemens et des actions des hommes. On a beau se défendre de cette influence des occupations habituelles sur les idées, les affections et les jugemens, et se proposer de voir, de penser, de juger uniquement en homme ; on est souvent d'autant plus partial, qu'on veut

dépouiller tous ces préjugés, et qu'on affecte de se montrer impartial.

Partialité de finesse et de profondeur. Tel écrivain loue son ennemi et blâme son bienfaiteur s'ils le méritent, mais il ne résiste pas à la tentation de lier une action à des motifs ou à des suites qui lui sont étrangères, ne fût-ce que pour faire un tour de force, et pour exercer toute la subtilité de son esprit. Il est partial, parce qu'il a l'habitude ou le besoin d'aller chercher à une grande profondeur ce qui se trouve souvent à la superficie.

En méditant toutes ces causes plus ou moins actives de partialité, il faut se consoler en pensant qu'elles s'excluent presque toujours l'une l'autre, et que tous ces dangers ne sauroient nous menacer à la fois. Pour ne pas désespérer de soi-même et de son travail, on doit se rappeler le joli mot de Fontenelle, qui pourroit servir de devise à l'espèce humaine, « On doit tendre à la perfection, sans y » prétendre ».

L'impartialité consiste donc dans le silence de toutes les préventions. C'est-là en quelque sorte l'idéal de l'historien, dont il tâche de s'approcher de plus en plus. Mais on peut encore demander : quels sont les effets de cette impartialité et les signes qui l'annoncent?

Est-ce de ne pas se proposer un but en écrivant l'histoire ? Mais il faut nécessairement en avoir un pour s'orienter sur la mer du passé. C'est l'idée principale que saisit l'historien avant de commencer son travail, qui le guide dans le choix des matériaux.

Est-ce de ne rien passer sous silence ? Mais tout ce qui s'est fait ne valoit pas la peine de l'être, et vaut encore moins celle d'être raconté.

Est-ce de ne pas mettre certains faits ou certains personnages sur le devant du tableau, et les autres dans l'ombre ; de ne pas se contenter d'en peindre quelques-uns, et d'indiquer simplement les autres? Mais sur la scène de la vie les personnages sont-ils tous également en vue? Le rôle de tous a-t-il la même importance? Et qui sera juge, si ce n'est l'historien, de la place que chacun mérite?

Est-ce de ne se permettre aucune réflexion, soit à charge ou à décharge des personnages et des actions? Mais en faisant penser, ne pense-t-on pas, et ne trahit-t-on pas le secret de sa pensée? Quand les réflexions sont fausses, une seule est encore de trop; quand elles sont justes, elles doivent sans doute encore, pour trouver grace, être bien placées, précises et rares, afin de ne pas interrompre le mouvement dramatique qui est le grand objet de l'histoire; mais quand celles que l'historien se permet ont ces caractères, comment pourroit-on en conclure à sa partialité?

Est-ce d'écrire sans chaleur et sans couleur? Ce conseil n'est facile à donner que lorsqu'il est facile à suivre, et il a toujours l'air d'être un peu partial. Mais d'ailleurs, la chaleur du style et de l'action prouve aussi peu qu'un homme soit partial, que le flegme et l'apathie prouvent l'impartialité. Souvent la froideur cache la partialité la plus révoltante, et l'on écriroit avec chaleur si l'on n'avoit pas un intérêt secret à donner ou à prendre le change.

Le seul signe auquel on puisse et doive reconnoître l'impartialité, c'est que suivant l'expression de Cicéron, il n'y ait rien de vrai qu'on ne dise. Quelles que soient les idées favorites, les opinions dominantes, les prédilections et les préférences de

l'historien, il est impartial du moment où en voyant tous les faits, il les allègue tous, fût-ce quelquefois avec une répugnance secrète et invincible.

Au reste, il est un moyen très-simple de rendre sa partialité peu dangereuse ; c'est d'annoncer l'esprit et le point de vue dans lesquels on écrit l'histoire. Un astronome indique le degré de latitude et de longitude du lieu où il a observé une comète ou une éclipse, et la force de son instrument. S'il se trompe, il donne lui-même les moyens de rectifier son erreur. De même aussi, l'historien qui fait sa profession de foi politique et qui énonce hautement les principes qui l'ont guidé dans son travail, nous donne les moyens de l'apprécier et de rectifier ses faux jugemens.

TABLEAU
DES RÉVOLUTIONS
DU
SYSTÈME POLITIQUE
DE L'EUROPE,
DEPUIS LA FIN DU QUINZIEME SIÈCLE.

PREMIÈRE ÉPOQUE.
1492 — 1618.

SECONDE PÉRIODE 1515 — 1556.

CHAPITRE PREMIER.

François I. Guerre avec les Suisses. Bataille de Marignan. Conquête du Milanès.

La mort de *Louis XII* fut une véritable calamité publique; le deuil fut universel. Malgré les grandes erreurs de son règne, ses entreprises ambitieuses

et stériles, ses revers multipliés et mérités, il étoit adoré du peuple. On attribuoit ses guerres au désir d'élever et d'illustrer la France, ses mauvais succès aux circonstances ; sûr de son amour et de la bonté de ses intentions, on lui tenoit compte du bien qu'il avoit voulu faire, et du mal qu'il n'avoit pas fait. *Le bon roi Louis, père du peuple, est mort*, crioit-on dans les rues de Paris, et cette douleur étoit d'autant plus frappante, que la France auguroit bien des qualités et du règne de son successeur. A la vérité, *Louis* avoit souvent dit en parlant de lui : Nous avons beau faire, ce gros garçon gâtera tout ; mais tout en craignant son penchant à la prodigalité, il rendoit justice à ses qualités aimables et brillantes.

François, comte d'Angoulême, qui monta sur le trône de France sous le nom de *François I*, étoit arrière-petit-fils de Louis, duc d'Orléans, frère de Charles VI ; il étoit fils de Charles, comte d'Angoulême, et de Louise de Savoie. Il perdit son père dans un âge fort tendre. *Louis XII* confia son éducation à *Arthus-de-Gouffier-Boisy*, gentilhomme d'une naissance distinguée et d'un carac-

tère estimable. Le jeune prince étoit vif, ardent, passionné pour les exercices militaires et pour la gloire; *Boisy*, plein d'honneur et de bravoure, fortifia ces goûts naturels, au lieu de les combattre ou de les modérer, et séduit lui-même par les idées, ou plutôt par les préjugés de son siècle, il crut qu'un roi de France ne devoit être que le premier chevalier de son royaume. Ce fut lui qui développa dans son élève cette valeur éblouissante qui, dans un jour de combat, le montroit partout et ne permettoit presque de voir que lui, cette générosité qui savoit récompenser et pardonner avec autant de facilité que de graces, cette loyauté de caractère qui le rendoit également incapable de faire et de soupçonner des bassesses, ce goût des sciences et des arts, besoin naturel d'une imagination sensible, qui lui mérita le surnom de père des lettres; mais avec une autre éducation que celle que *Boisy* lui donna, il eût peut-être joint à ces qualités aimables, moins de mépris pour les soins du gouvernement, moins de facilité à tout croire et à tout accorder, plus d'aptitude au travail, plus de réserve, de prudence, d'empire sur ses propres

passions et de défiance de celles des autres; son règne eût eu moins d'éclat, et plus de sagesse; il eût obtenu plus tard le titre de grand, mais il l'eût conservé, tandis que proclamé grand dans un moment d'enthousiasme par ses contemporains, on a vu la postérité plus sévère ou plus juste, le priver de cet honneur usurpé.

François avoit épousé *Claude*, fille de *Louis XII* et d'*Anne de Bretagne*, malgré les intrigues et la répugnance de la reine qui destinoit sa fille au prince d'Espagne. Les États du royaume assemblés à Tours (1506), avoient formellement demandé au roi ce mariage, et le vœu de son peuple l'avoit emporté sur la répugnance de sa femme; les deux jeunes époux avoient été fiancés. Cette union prévenoit des troubles, et consolidoit l'acquisition de la Bretagne; mais le jeune comte d'*Angoulême* ne put parvenir à conclure ce mariage si desiré qu'après la mort de la reine (1513). Au milieu des malheurs multipliés que la France éprouva les dernières années de la vie de *Louis XII*, *François* avoit fait ses premières armes de manière à donner des espérances à l'état. Dans la campa-

gne brillante où *Henri VIII* battit les Français à Guinegate, l'héritier de la couronne avoit couvert les frontières de la Picardie, en se plaçant derrière la Somme avec le corps de troupes qu'il commandoit; et modérant sa valeur bouillante, il avoit montré une sagesse et une prudence au-dessus de son âge, qu'il ne démentit que trop dans la suite. Le mariage de *Louis XII* avec *Marie*, princesse d'Angleterre, sembloit éloigner le comte d'*Angoulême* du trône; lui-même le craignit un moment, mais la mort de *Louis* mit bientôt fin à ses inquiétudes, et *François* lui succéda.

Je meurs, lui avoit dit *Louis* en mourant, *et je vous recommande mes sujets.* Ces paroles simples et touchantes ne firent sur le cœur du jeune roi qu'une impression passagère. Croyant que ses sujets n'avoient, à son exemple, pas de besoin plus pressant que celui de l'éclat et de la gloire, ou plutôt ne consultant que ses goûts, et enivré du pouvoir et des moyens de conquête dont un moment l'avoit rendu maître, *François* oublie l'histoire de ses prédécesseurs et les sanglantes leçons qu'elle lui donne; il ne songe qu'à débuter dans la carrière mi-

litaire par quelque grand fait d'armes ; il ne voit que l'Italie, et cette malheureuse contrée doit encore redevenir le théâtre des exploits et des revers des Français.

François a sur le Milanès les mêmes droits que *Louis XII*; il veut en chasser *Maximilien Sforze*, que les armes des Suisses y ont rétabli, et punir ces montagnards de l'insolence avec laquelle ils demandent l'argent que *la Trimouille* leur a promis. Ils menacent d'y rentrer. *François* se propose d'aller les attaquer en Italie, il fait de grands préparatifs. Par le conseil du chancelier *Duprat*, on avoit multiplié les places de justice, et on avoit introduit la vénalité des charges pour subvenir aux frais de cet armement; mesure injuste et impolitique, qui fut dans la suite érigée en principe, et que la France eut souvent lieu de déplorer. Elle ne donna point de nouvelle garantie du désintéressement des juges, et faisant des places de judicature des propriétés transmissibles, elle rendit les cours de justice trop indépendantes du souverain, empêcha les réformes et les améliorations, et développa dans les parlemens ces prétentions illé-

gales et cet esprit de résistance, qui depuis cette époque ont toujours caractérisé ces corps puissans.

Au mois d'août (1515), *François* se met en marche. Son armée étoit bien plus belle et plus nombreuse que celles de Charles VIII et de Louis XII. La gendarmerie composoit un corps de quatre mille hommes d'élite, formée par une noblesse belliqueuse, qui regardoit les armes comme le seul état honorable, et la gloire comme le premier des biens. Au milieu de ces braves gentilshommes paroissoit le généreux *Bayard*, à qui ses rivaux mêmes accordoient le premier rang, et qui emporta au tombeau le titre mérité de chevalier sans peur et sans reproche. L'infanterie étoit en grande partie composée d'étrangers. Forte de près de quarante mille hommes, elle comprenoit des lansquenets et les fameuses bandes noires, conduites par le *duc de Gueldre*. A la tête de l'armée se trouvoit *Charles de Bourbon*, à qui *François* avoit remis l'épée de connétable, et qui devoit être la gloire et le fléau de la France; au génie qui combine, il joignoit l'audace qui entreprend, l'activité qui exécute, la constance qui

achève et conduit à leur fin des plans vastes et hardis; aussi brave que son maître, il étoit plus habile capitaine que lui; ambitieux, fier, ardent et vindicatif, capable de tout pour acquérir de la gloire, la soutenir et la venger. Avant de partir pour l'Italie, *François* remit la régence du royaume à sa mère *Louise de Savoie;* cette princesse avoit sur son cœur un ascendant qu'elle devoit autant à son esprit adroit et rusé, qu'à la sensibilité et à la tendresse de son fils, et qui plus d'une fois devint funeste à la France; avide de plaire et de gouverner, aussi jalouse du crédit des courtisans que de la beauté des autres femmes, elle ne pardonnoit pas à quiconque méprisoit ses attraits ou doutoit de son pouvoir; orgueilleuse et vaine, elle vouloit être admirée, et se faire craindre de tous ceux dont elle ne se soucioit pas d'être aimée. Connoissant toute la tendresse, ou plutôt la foiblesse et la légèreté de son fils, elle ne se lassoit pas de demander, et il ne se lassoit pas de lui tout accorder. *François* lui remit les soins du gouvernement pendant son absence, et crut avoir pourvu aux besoins du royaume, en la chargeant de veiller sur ses sujets.

Lui-même, brûlant du désir de se distinguer, s'avance vers les Alpes avec son armée; deux routes connues conduisoient de la France en Italie, l'une par le mont Cénis, l'autre par le mont Genèvre. Toutes deux alloient aboutir au Pas-de-Suze, où trente mille Suisses s'étoient postés. On ne pouvoit espérer d'emporter ces défilés sans sacrifier beaucoup de monde; et encore le succès restoit douteux. On se résout à faire embarquer une partie des troupes sous la conduite d'*Aimar*, pour faire une descente à Gènes, et attirer les Suisses hors des montagnes, en les menaçant de les prendre à revers. Un chasseur piémontais indique une troisième route par les montagnes de la Guillestre, on l'examine, on la rend praticable, l'armée passe la Durance, s'engage dans ce nouveau chemin, et au bout de huit jours elle entre dans le marquisat de Saluces. Gènes et Venise sont pour la France, les troupes du pape, commandées par *Prosper Colonne*, font cause commune avec les Suisses; mais *Colonne* est surpris et fait prisonnier à Villefranche par *Bayard* et *d'Imbercourt*, tandis qu'il croit les Français encore au-delà des monts. *François*

qui étoit à Lyon avec une partie de ses troupes, se hâte de rejoindre celles qui avoient déjà passé les Alpes, il traverse rapidement la Savoie, Novare lui ouvre ses portes et il vient camper avec toutes ses forces à *Marignan*. Les Suisses frappés de la rapidité des marches des Français entament des négociations; ils demandent une somme considérable pour eux-mêmes, et une pension de soixante mille ducats pour *Maximilien Sforze*: à ce prix ils veulent évacuer le Milanès. Quelque fortes que soient leurs prétentions, *François* ne les rejette pas; on conclut une trève, le roi permet que les troupes suisses, divisées en deux corps, fassent leur jonction (8 septembre 1515); toutes les difficultés sont levées, tous les points sont conclus, les principaux officiers de l'armée française vendent leurs vaisselle pour fournir la somme demandée: elle est prête, lorsque le cardinal *Schinner* arrive dans le camp des Suisses. Ce prêtre forcené n'écoutant que sa haine contre la France, souffle dans tous les cœurs la fureur qui l'anime, il présente en perspective à ses compatriotes la victoire et un butin immense, et flattant par son éloquence véhémente, à la fois

leur avidité, leur orgueil et leur passion pour la gloire, il les détermine à rompre tous les engagemens qu'ils ont pris, et à attaquer les Français. Ils s'avancent en rangs serrés, et dans un farouche silence, espérant de surprendre l'armée française; mais le connétable a le temps de la ranger en bataille et d'avertir le roi. Les Suisses marchent droit au centre, se flattant de le rompre et de gagner la bataille (13 et 14 septembre 1515), par la même manœuvre qui leur avoit fait gagner celle de Novare; mais les lansquenets et les bandes noires rivalisant de bravoure, soutiennent le choc; la gendarmerie française essaie inutilement de pénétrer dans les rangs des Suisses, la bataille se prolonge, les corps se mêlent, la nuit vient interrompre le combat, chacun garde son poste, Suisses, Français, lansquenets, tout est confondu. Le roi passe la nuit sur un affût de canon, à cinquante pas d'un gros bataillon de Suisses. A la pointe du jour, les corps, par une espèce de convention tacite, se forment de nouveau, et le carnage recommence. *François*, le connétable, *Bayard*, *Genouillac*, grand-maître de l'artillerie, font des prodiges de

valeur, se multiplient, ordonnent et exécutent, conçoivent et agissent; les Suisses dont la valeur froide et la fureur concentrée contrastent avec l'impétuosité française, lui résistent avec une opiniâtreté qui paroît invincible. A la fin, après quatre heures d'efforts réciproques, la victoire se déclare pour les Français; les Suisses se retirent, mais en si bon ordre, avec une lenteur si imposante, qu'ils semblent menacer ceux qui les ont vaincus, et que les vainqueurs ne hasardent pas de les poursuivre. L'*Alviane*, qui arrive avec ses troupes vénitiennes, et qui veut partager la gloire de cette journée, les rencontre, les charge, et ne parvient pas à les entamer; la plupart passent les montagnes, et rentrent dans leur pays. *Schinner* s'enfuit à la cour de *Maximilien*, et emmène avec lui le jeune *François Sforze*, frère du duc de Milan.

Les Français, que la victoire rend maîtres du pays, se présentent devant la ville; elle se rend, le château suit le même exemple, *François* y entre en triomphateur. *Maximilien Sforze* lui cède le Milanès moyennant une pension alimentaire, et va mourir à Paris. Le pape et le roi de France ont une entre-

vue à Bologne; *Léon X* rend Parme et Plaisance, et restitue aux Vénitiens les villes qu'il leur a enlevées, à l'exception de Bologne. Venise reconnoissante inscrit le nom de *François*, son bienfaiteur, sur le livre d'or. Les Suisses ne disputent plus le Milanès à la France, reçoivent un million d'écus, les petits cantons gardent le bailliage d'Italie dont ils se sont emparés. La paix avec les Suisses fut conclue à Fribourg (1516), et nommée la paix perpétuelle. Depuis cette mémorable journée de Marignan qui, au jugement du maréchal de *Trivulce*, étoit un combat de géans, les Suisses, instruits par une sanglante expérience, ne se croyant plus invincibles, ont renoncé à ces projets de conquête qui ont séduit les républiques comme les autres états, et qui auroient bientôt ruiné ses cantons pauvres et mal peuplés; reconnoissant qu'il leur convenoit de ne pas craindre la guerre, sans la faire, et que la France, ennemie de la maison d'Autriche, étoit leur alliée naturelle, ils ont constamment été, depuis cette époque, les amis des Français et les compagnons de leurs victoires.

La journée de Marignan, où pour la

première fois l'infanterie suisse fut défaite, répandit un grand éclat sur la personne de *François I* et sur la valeur de son armée. Cette victoire a eu une influence décisive sur tous les événemens de son règne. Des succès aussi brillans lui donnèrent une confiance excessive, fortifièrent en lui le goût de la guerre et des conquêtes, et mettant dans tout leur jour sa puissance et ses ressources, inspirèrent aux autres états des craintes et des jalousies naturelles. Après avoir humilié l'orgueil helvétique, *François* commit une faute politique en gardant le Milanès pour lui. Il auroit dû le laisser à *Maximilien Sforze*, ou du moins en faire, sous la garantie de la France, un duché indépendant. Ce parti convenoit à tous les intéressés. Tous les états d'Italie y auroient applaudi; *François* auroit donné un exemple de modération, qui eût relevé sa puissance et eût rassuré les esprits sur l'abus qu'il pouvoit en faire. La maison d'Autriche auroit respecté cet arrangement, ou ne l'eût attaqué qu'avec désavantage. Mais l'ambition de *François* ne lui permit pas de sacrifier le présent à l'avenir; et bientôt l'avènement de *Charles d'Autriche*

au trône d'Espagne, et la réunion de tant d'états divers sous un même sceptre, créant de nouveaux dangers pour la France, son roi pensa moins que jamais à céder à d'autres son importante conquête.

Dans la première période de cette histoire nous avons vu la France donner imprudemment aux autres états de l'Europe le secret de son ambition et de ses moyens, provoquer de leur part une résistance sérieuse, leur inspirer elle-même des craintes légitimes. Non-seulement elle n'a pas réussi à devenir la puissance dominante en Italie et en Europe; ses essais et ses tentatives malheureuses ont augmenté l'influence de l'Espagne et préparé sa grandeur. Elle va, dans cette seconde période, s'élever au rang que la France a voulu obtenir, et acquérant une prépondance menaçante, faire éprouver à la France elle-même de justes inquiétudes. Mais cette dernière puissance combattra toujours, avec plus ou moins de succès, des dangers qu'elle n'a pas pu prévenir, elle servira de point de ralliement aux ennemis de l'Espagne, et leur action combinée sauvera l'Europe de l'asservissement. L'équilibre se-

ra plus que jamais imparfait, mais il ne sera pas entièrement détruit; il y aura toujours des contre-poids suffisans pour empêcher l'excès du mal, et le système des contre-forces gagnera de plus en plus en solidité et en étendue.

CHAPITRE II.

Charles d'Espagne succède à Ferdinand-le-Catholique. Parallèle entre la France et l'Espagne.

CHARLES, fils de Philippe-le-Bel et de Jeanne d'Espagne, petite-fille de Maximilien et de Ferdinand, avoit seize ans lorsque la mort de son aïeul fit passer dans ses mains la plus riche succession (1516). Les malheurs de sa famille contribuèrent à sa puissance, et il se trouva appelé à gouverner une grande partie de l'Europe, dans un âge où communément l'on sait à peine se gouverner soi-même. Ce prince organisé par la nature pour se tirer du pair, dans quelque condition que le ciel l'eût fait naître, doué d'un esprit pénétrant, d'une ame active, et de cette force de volonté qui seule assure au génie des succès durables, devoit beaucoup à la fortune qui travailloit à préparer à ses talens un vaste théâtre; mais il devoit encore plus à une éducation excellente, digne du souverain d'un grand empire. *Philippe-le-Bel* confia le jeune

Charles à *Guillaume de Croy-Chièvres*, qui réunissoit toutes les qualités de l'esprit nécessaire dans une place aussi importante. Cet habile instituteur devina bientôt le genre de facultés et de talens dont son élève avoit apporté le germe, et vit dans ses premières inclinations des symptômes précieux de son caractère futur. Il ne négligea rien pour diriger sur des objets utiles l'activité de *Charles*; son esprit étoit porté à la réflexion; il lui fournit des alimens, en lui faisant étudier l'histoire et la politique comme il convient à un souverain. *Charles* annonçoit de l'aptitude aux affaires; il l'introduisit de bonne heure dans les travaux de l'administration, et exerça son jugement sur des objets de la plus grande importance. Sans mépriser les exercices qui donnent au corps la force et la grace, bien moins encore ceux qui ornent et embellissent l'esprit, c'étoient les travaux qui lui donnent de l'attention, de la justesse, de la suite et de la tenue, auxquels il astreignoit surtout son élève. Ses soins secondés par un naturel heureux, ne furent pas stériles; à seize ans, *Charles* n'annonçoit pas encore cette vigueur de génie qu'il déploya dans la suite,

mais il joignoit déjà aux agrémens de la jeunesse, la sagesse et la gravité de l'âge mûr.

Déjà maître des Pays-Bas, *Charles* hérita de la monarchie espagnole par la mort de *Ferdinand-le-Catholique* (1516). Irrité contre *Isabelle* qui, en mourant, ne lui avoit pas laissé l'administration de la Castille, et contre son gendre, l'archiduc *Philippe*, qui ne lui témoignoit pas assez de déférence, *Ferdinand* avoit épousé *Germaine de Foix*, nièce de Louis XII, dans l'espérance d'avoir des enfans et de pouvoir déshériter ses petits-fils. Ces espérances ayant été trompées, il avoit eu un moment l'idée de préférer à *Charles*, l'archiduc *Ferdinand*, son frère; mais l'orgueil d'être regardé comme le créateur d'une puissance vraiment colossale, l'avoit emporté sur ses autres passions, et il avoit légué tous ses états à l'heureux *Charles*. Ce prince recueillit le fruit des ruses, des perfidies, des trahisons de *Ferdinand* qui avoit passé sa vie à tromper tout le monde, sans partager la honte de son aïeul, et joignit à la succession de la maison de Bourgogne, l'Espagne toute entière, le royaume de Naples, les ter-

res que le génie de Colomb avoit découvertes et que l'audace de ses successeurs avoit conquises ou alloit conquérir; de plus, il avoit l'espérance d'y ajouter l'héritage de Maximilien, et les droits de l'Autriche sur la Bohême, la Hongrie et le Milanès. Cette masse de puissance dans la main d'un souverain dont les talens et le caractère étoient à l'unisson de ses moyens, devoit donner de vives alarmes à tous les états de l'Europe, ses voisins, et qui pouvoient redouter que ses forces devinssent la mesure de ses prétentions et la règle de ses entreprises.

La France étoit plus exposée que tous les autres états à l'action de cette puissance redoutable; mais elle trouvoit aussi dans les qualités personnelles de son roi, et dans ses propres ressources, les moyens de la contenir et de lui opposer un contre-poids nécessaire. Les états de *Charles* sont plus vastes, mais ils sont séparés par les mers et ne forment pas un tout continu. La France est mieux arrondie, et on peut, du centre, passer avec une égale rapidité à tous les points de la circonférence. Il y a plus

d'industrie, d'activité, de commerce et de richesse nationale dans les Pays-Bas qu'en France; les mines du Nouveau Monde, tout en préparant la décadence de l'Espagne, peuvent pour le moment offrir à son souverain un numéraire abondant. Mais le pouvoir de *Charles* est limité dans ses états, par des lois consacrées, et par les corps des représentans de la nation; il ne peut employer à son gré toutes ses ressources, et il rencontrera dans ses sujets une résistance souvent plus difficile à vaincre que celle de ses ennemis. *François* dispose plus librement de la fortune publique; ses ordres et ses désirs rencontrent moins d'obstacles; la constitution de la France a changé de forme depuis Louis XI, le pouvoir royal n'est plus gêné dans sa marche, et le gouvernement trouve partout de l'obéissance. Les Flamands sont plus attachés à l'argent qu'à la gloire; les Espagnols graves et fiers, peu susceptibles d'enthousiasme pour les personnes, se défient de leur souverain, l'observent d'un œil inquiet et jaloux. Les Français vifs, passionnés, confians à l'excès, épris de la gloire militaire, ne savent rien refuser à un roi qu'ils admirent;

l'humeur belliqueuse et chevaleresque de la nation et l'amour qu'elle a pour son roi multiplient ses forces en lui rendant tous les efforts et tous les sacrifices faciles. L'infanterie espagnole a acquis, dans les guerres d'Italie, une réputation méritée qui doit encore s'accroître; la gendarmerie bourguignone est réputée excellente; mais celle de la France passe avec raison pour la première de toutes, et les Suisses avec qui *François* vient de conclure une paix durable, et qui n'ont encore été vaincus que par des Français, vont effacer leurs torts en combattant avec eux. *Charles* ne manque pas de capitaines habiles. *Gonsalve de Cordoue* est mort, mais il a formé des élèves qui le surpassent; *Pescaire*, aussi brave qu'aimable, à qui les inspirations subites du talent tiennent lieu d'une tactique savante; *Antoine de Lève*, qui de simple soldat, s'est élevé par son mérite au commandement; *Lannoi*, également propre à conquérir des provinces et à les gouverner, et ce duc *d'Albe* qui devoit être le fléau des ennemis de sa patrie et de ses concitoyens, mais dont la barbarie n'a pu faire oublier les triomphes. La France peut leur opposer avec confiance *Bayard*,

dont le nom seul anime le soldat, et qui, fidèle à son devoir, préfère l'honneur de servir avec gloire à l'ambition de commander; le connétable plus réfléchi, plus profond, et digne d'employer le bras de Bayard; *Lautrec*, d'une valeur brillante quoique malheureuse; *la Trimouille* et *Trivulce* que l'âge et l'expérience rendent admirables pour le conseil; enfin, *François* lui-même, dont l'exemple est d'autant plus puissant qu'il est relevé par le rang suprême.

Sans manquer de bravoure personnelle, *Charles* n'avoit pas cette valeur brillante qui caractérisoit son rival; il ne savoit pas faire la guerre, mais il savoit choisir des hommes capables de la faire, et ce qui est plus rare, s'abandonner à eux avec confiance; *François*, dominé par son imagination, ne voyoit que le moment, *Charles* embrassoit d'un coup-d'œil un vaste ensemble; il enchaînoit l'avenir au présent, et subordonnoit les détails à des vues générales: *François* étoit grand dans le malheur, et déployoit de la vigueur dans les circonstances critiques. *Charles* mettoit tout son art à les prévenir, et conservoit ensuite dans les situations les plus dif-

ficiles toute sa présence d'esprit; le plaisir faisoit tout oublier à *François*, et la gaieté le consoloit de tout. *Charles* n'étoit pas ennemi de la volupté, mais il y mettoit de la mesure comme dans tous ses goûts et dans toutes ses actions; plutôt calme et serein que gai, la réflexion le faisoit incliner à la gravité. L'un étoit sensible et léger, généreux et imprudent, plus touché de la gloire que de la puissance; l'autre donnoit tout à la raison et soumettoit tout au calcul; il pensoit avec justesse, même avec profondeur, mais il étoit tout à fait étranger aux élans de la sensibilité; il ne voyoit qu'une chose, le succès; il ne connoissoit qu'une passion, la soif du pouvoir. On admiroit la tête de *Charles*; on aimoit le cœur de *François*; le second avoit une belle ame; le premier, un esprit supérieur.

Tels étoient les deux rivaux qui, pendant trente ans, occuperont l'Europe de leurs sanglans démêlés; telles les deux puissances, qui, pour s'empêcher réciproquement de devenir dominantes, lutteront quatre fois l'une contre l'autre. Le roi d'Angleterre auroit pu prévenir ces guerres continuelles, s'il avoit eu assez

de sagesse et de fermeté pour se déclarer toujours contre le premier agresseur; mais, séduit par les flatteries de *Charles*, subjugué par *Wolsey*, à qui l'argent et l'espérance de la tiare faisoient perdre de vue les vrais intérêts de sa patrie, *Henri VIII*, par sa versatilité et un défaut total de principes fixes, ne fit que multiplier les guerres. Il étoit égaré par la vanité, comme *François* l'étoit par l'amour de la gloire, et *Charles* par l'orgueil et par l'ambition. Le roi d'Angleterre, également intéressé à la conservation et à la puissance de la France et de l'Espagne, pouvoit et devoit maintenir l'équilibre : peu s'en fallut qu'il ne fût perdu pour toujours, et que l'Espagne n'établît un système de domination qui, ne laissant aux autres états qu'une indépendance titulaire, n'eût bientôt offert en Europe qu'un maître et des esclaves. Ce genre de monarchie universelle, le seul que l'Europe ait eu à redouter dans les temps modernes, consisteroit dans la prépondérance décisive d'une seule puissance, telle qu'elle ne permît aux autres puissances de subsister que de nom, qu'elle les asservît par le fait, que, sans leur donner le titre

de provinces, elle les gouvernât par la force de sa volonté, et les assujettît par la crainte de la guerre. Il n'y auroit d'autre refuge contre elle que la coalition des foibles ou la création de quelque puissance qui pût contre-balancer son action.

A l'époque de *Charles-Quint*, l'Europe fut pour la première fois menacée de ce danger. Cette époque mémorable nous présente plusieurs tableaux intéressans : les quatre guerres de *Charles* et de *François ;* les progrès de l'esprit humain, qui tenoient à l'état politique de l'Europe ; la réformation, qui tenoit aux progrès de l'esprit humain ; les révolutions qu'elle a opérées dans le nord, fixeront successivement nos regards.

CHAPITRE III.

Causes d'animosité entre Charles-Quint et François I.

A l'avènement de *Charles* au trône d'Espagne, *François* et lui avoient conclu à Noyon un traité (1516) qui, terminant ou prévenant les démêlés qui pouvoient s'élever entre eux paroissoit annoncer à l'Europe les bienfaits d'une paix durable; mais ce traité étoit plutôt une affaire de bienséance ou de politesse, qu'un engagement sérieux. *Charles* avoit promis de restituer la Navarre; il avoit été convenu qu'il épouseroit *Louise*, fille de *François*. *Maximilien* avoit accédé à ce traité; mais il étoit facile de prévoir que deux souverains jeunes, puissans, ambitieux, peut-être déjà personnellement jaloux l'un de l'autre, ne tarderoient pas à se diviser. *Charles* étant dévoré d'ambition et d'orgueil, *François* fier et passionné pour la gloire, leur union ne pouvoit être sincère ni durable; ces princes n'avoient d'autre

garant de leur sûreté que leur puissance; chacun d'eux pouvoit craindre l'abus que, d'un moment à l'autre, son rival pouvoit faire de ses moyens; ennemis naturels par la position géographique de leurs états, leurs passions ne manquoient pas de prétextes plausibles; ils pouvoient être conduits à croire qu'il falloit prévenir les attaques pour y résister, affoiblir son adversaire, afin de l'empêcher d'acquérir une trop grande supériorité, et confondre des démarches hostiles avec des précautions purement défensives. Rien de plus difficile dans cette science des probabilités qu'on appelle la politique, où le but est fixe et où les moyens sont variables, que de distinguer toujours ce qui est vraisemblable de ce qui est simplement possible, de déterminer les degrés et les nuances qui les séparent, d'imaginer et de calculer toutes les chances, de savoir placer à propos le mouvement et l'inaction, de ne pas sacrifier le présent à l'avenir sans nécessité; mais de se rappeler quand il le faut, que le présent doit animer, préparer, assurer l'avenir. Lors même que la froide raison tient la balance, cette tâche n'est pas aisée; à plus forte raison

ne l'est-elle pas quand les passions se jettent de toute leur force dans les bassins qui ne devroient porter que les intérêts, ou ne céder qu'à l'action des principes. D'ailleurs, au temps de François et de Charles la politique étoit encore dans son berceau, le point d'honneur étoit plus délicat, et le goût de la guerre plus général.

La vacance du trône impérial d'Allemagne fut le premier objet qui troubla la bonne harmonie qui paroissoit régner entre le roi de France et le roi d'Espagne. *Maximilien* étoit mort après une vie plus agitée qu'active (1519), où il avoit beaucoup entrepris et rien achevé, emportant au tombeau l'attachement plus que l'estime de ses sujets. Les rois de France et d'Espagne se mirent sur les rangs pour lui succéder; *Henri VIII* parut un moment le désirer, mais faute d'espérance il y renonça bientôt. Les deux concurrens employèrent les mêmes moyens pour réussir, l'argent et les promesses, l'adresse et l'éloquence de leurs négociateurs; les électeurs étoient partagés. D'un côté on redoutoit la puissance des deux concurrens, et l'Allemagne craignoit de se don-

ner un maître; et de l'autre, il falloit élire un prince puissant pour défendre l'Allemagne menacée et même attaquée par les Turcs. *Frédéric-le-Sage*, électeur de Saxe, ayant refusé la couronne, et ayant conseillé de choisir *Charles*, il fut nommé. L'étourderie et la pétulance de *Bonivet*, ministre de France, l'incompatibilité de caractère et d'humeur des deux nations, la gloire de *François*, son ambition déjà connue, tandis que celle de *Charles* étoit encore secrète, agirent plus sur l'esprit des électeurs que les conseils de *Frédéric*. L'accroissement réel de pouvoir que le roi d'Espagne acquéroit par la dignité impériale, étoit peu de chose, mais elle lui donnoit un grand relief dans l'opinion, et l'opinion étoit déjà une puissance. De plus, *Charles* l'emportoit sur un rival justement considéré; ce triomphe le transporta de joie; mais plus il flattoit son amour-propre, plus il humilioit celui de François, et cette préférence, accordée à son jeune rival à la vue de toute l'Europe, déposa dans son sein un germe de jalousie et de haine qui ne tarda pas à se développer.

Charles Quint étoit en Espagne lorsqu'il apprit cette grande nouvelle. L'in-

gratitude dont il avoit payé les services du cardinal *Ximenès*, régent de l'Espagne pendant son absence, qui devoit tout à son mérite et rien à la faveur, qui avoit conservé, étendu et éclairé la monarchie, qui se refusoit tout à lui-même et qui ne savoit rien refuser à l'état, avoit révolté les Espagnols. Ce peuple fier, mais généreux, avoit craint *Ximenès*, il l'avoit même haï, mais il savoit estimer cette austérité qui le rendoit aussi sévère pour lui-même que pour les autres; cette force d'ame qui fermoit son cœur aux passions comme au sentiment; cette justice inflexible qui ne lui permettoit pas de composer avec le crime. Tout en froissant les intérêts particuliers et en les immolant tous à l'intérêt général, ce grand homme commandoit l'admiration. Les Espagnols ne pouvoient pardonner à *Charles*, d'avoir, par ses dédains, hâté la mort d'un vieillard qui avoit su tout supporter excepté l'ingratitude de son maître; ils étoient indignés qu'il eût refusé de voir au moins le ministre habile qui lui remettoit un royaume florissant; qui avoit obtenu la confiance d'Isabelle, forcé celle de Ferdinand, humilié l'orgueil des grands, protégé les foibles,

conquis Oran à ses dépens, gouverné, défendu et enrichi son pays. D'ailleurs, *Charles*, en paroissant désavouer les principes d'administration du cardinal, en suivoit d'autres qui étoient de nature à faire regretter les premiers. Né et élevé en Flandre, ses habitudes et ses mœurs contrastoient avec celles des Espagnols. Sa gaieté qui n'étoit rien moins qu'excessive, paroissoit telle aux yeux de ce peuple grave et concentré. On ne voyoit en lui qu'un étranger qui ne pouvoit ou ne vouloit pas se conformer au ton et aux usages de la nation; les ministres flamands ne pensoient l'avoir accompagné que pour s'enrichir et s'élever aux dépens des naturels du pays. *Charles* lui-même sembloit n'être venu que pour demander de l'argent, qui lui servît à réaliser des projets d'ambition contraires, ou du moins inutiles au bonheur de l'Espagne. La constitution de la Castille attribuoit aux Cortès ou aux Etats du pays, le droit d'accorder ou de refuser l'impôt. Les lois politiques de l'Arragon, particulières à ce royaume, plutôt bizarres que sages, plaçoient au-dessus des Etats et du prince un grand-justicier, chargé de prononcer dans les conflits des

différens pouvoirs, et limitoient encore plus qu'en Castille l'autorité royale. *Ferdinand* avoit mis tout son art à se passer de ces corps intermédiaires, à les gagner quand il avoit besoin d'eux, et à faire tomber insensiblement leurs prérogatives en désuétude; *Charles* auroit pu employer les mêmes moyens, et il étoit fait pour réussir dans ce genre d'entreprises; mais après avoir assemblé les États à la Corogne, voyant leurs lenteurs et leur opposition à ses vues, pressé de partir pour se faire couronner à Francfort, il avoit quitté brusquement l'Espagne (1519), et y avoit laissé un levain de mécontentement que son précepteur *Adrien d'Utrecht*, qu'il avoit choisi pour le représenter pendant son absence, étoit peu propre à dissiper. Les mécontens, aigris et encouragés à la révolte par l'absence de *Charles*, forment une confédération sous le nom de Santa Junta; et Burgos, Ségovie, Madrid, Tolède, Salamanque prennent les armes pour défendre ce qu'elles appellent leurs droits. Les villes demandent hautement de nouvelles formes municipales, la réduction des domaines de la couronne, l'abolition

des immunités pécuniaires de la noblesse, et veulent placer sur le trône la mère de Charles, l'infortunée *Jeanne*, à qui la mort de son époux a fait perdre la raison, et qui, ensevelie dans une mélancolie profonde, pleure son époux dans les murs de Tordesillas. *Antonio d'Acugna*, évêque de Zamora, prêtre plus ambitieux que fanatique, et *Don Pédre Giron*, dont les talens et peut-être même le zèle ne répondent pas au vœu des insurgés, sont à leur tête. Les uns n'ont qu'un but louable, et s'égarent dans le choix des moyens; d'autres couvrent du masque de la justice et du bien public, leur avidité, leur orgueil, les vengeances de la vanité et de la haine. Le désordre s'accroît, les rebelles s'emparent de Tolède; leurs vues s'étendent avec leurs succès, déjà leur langage change, et ils ne voient plus la liberté que dans les formes républicaines. *Jean de Padilla*, jeune gentilhomme plein d'idées hardies, de courage et de dévouement à la cause qu'il défend, et sa femme *Marie de Pachéco*, brûlant d'enthousiasme et capable des plus grands sacrifices, ont remplacé *Don Pédre* et dirigent l'insurrection. *Charles*

étoit menacé de perdre l'Espagne, et si la presse avoit déjà fait circuler à cette époque des principes désorganisateurs et des maximes incendiaires; si les nobles n'avoient pas été assez sages pour sentir que les villes les attaquoient en attaquant l'autorité royale, ou si les villes n'avoient pas trop tôt trahi leurs desseins secrets en prêchant les avantages et les charmes de l'égalité politique; si le comte d'*Ossone* n'avoit pas suppléé à la foiblesse et à l'incapacité d'*Adrien*, gouverneur de l'Espagne, une révolution totale pouvoit bouleverser cette belle et riche contrée. La défaite des insurgés (1521) amena le retour de l'ordre, et prévint les plus terribles catastrophes.

François, qui est instruit de l'état de l'Espagne, croit le moment favorable pour recouvrer la Navarre, enlevée à *Jean d'Albret* par *Ferdinand-le-Catholique*, et peut-être nourrit-il le coupable espoir de voir les feux de la guerre s'étendre plus loin. *Lesparre*, frère de Lautrec, de Lescun et de la comtesse de Châteaubriant, est chargé de cette expédition; il pénètre dans la Navarre, et Pampelune lui ouvre ses portes. En-

hardi par ses succès, il compte sur les invitations des rebelles, et s'avance jusqu'à Logrogno dans la Castille ; mais la présence de l'ennemi ramène à la bonne cause une partie de ceux qui avoient été égarés, la noblesse espagnole déploie une vigueur et une sagesse étonnantes, les rebelles sont battus à Villalar (1521), les chefs périssent sur l'échafaud, ou les armes à la main, ou prennent la fuite ; *Lesparre* est défait et pris dans une bataille qu'il livre à une lieue de Pampelune au duc de *Najarre* et au connétable de Castille qui commandent les Espagnols. *Charles* revient dans ses états, et après des exécutions sanglantes, ordonnées par ses officiers, et dont la haine retombe sur eux, il peut sans danger montrer une clémence qui achève de tout pacifier. *François* a montré une mauvaise volonté impuissante ; le roi d'Espagne ne peut plus se méprendre sur ses intentions et ses projets; la guerre paroît inévitable, et *François* est évidemment l'agresseur.

CHAPITRE IV.

Guerres entre Charles-Quint et François I. Première guerre 1521 — 1526. Paix de Madrid. Seconde guerre 1527 — 1529. Paix de Cambrai. Troisième guerre 1536 — 1538. Trève de Nice. Quatrième guerre 1542 — 1544. Paix de Crespy.

DANS le même temps où *François* tâchoit de rejeter cette agression sur *Henri d'Albret*, il engage *Robert de la Marck*, comte de Bouillon, qui avoit des sujets de plaintes contre l'empereur, à commettre des hostilités dans les Pays-Bas. *Charles* ne voit dans *la Marck* qu'un instrument des passions du roi de France, et à la tête d'une armée considérable il vient mettre le siége devant Mezières. La place est mal fortifiée, mais *Bayard* la défend, et sa valeur la couvre mieux que les plus solides ouvrages. *François* lui même accourt, mais il manque l'occasion de battre l'armée impériale près de Valenciennes. *Henri VIII* essaie d'arrêter la guerre, et les négociations s'ouvrent à Calais; mais la

partialité évidente de ce prince empêche qu'il ne réussisse à tout pacifier. En vain *François* a-t-il cru le gagner dans la fameuse entrevue du camp du drap d'or entre Ardres et Guines, par sa franchise et ses caresses; *Charles*, plus adroit et plus rusé, a gagné le roi d'Angleterre en lui faisant visite dans ses états, et *Wolsey* en lui promettant la tiare; *Henri* incline en sa faveur. *François* ne peut accepter les conditions proposées dans les conférences de Calais; le roi d'Angleterre se ligue contre lui avec l'empereur, et les hostilités commencent en Italie.

Les violences du maréchal *de Lautrec* dans le Milanès et les excès des Français leur avoient aliéné le cœur des habitans; la coalition se forme, *Léon X* se propose de remettre *François Sforze* sur le trône de Milan, et peut espérer de réussir. *Prosper Colonne*, général ferme et habile, actif sans précipitation et prudent sans timidité, commande l'armée des alliés et obtient des succès rapides. *Lautrec* manque d'argent; l'avidité de *Louise de Savoie* et la foiblesse de *Semblançai*, ministre des finances, ont diverti les fonds destinés à l'armée d'I-

talie. *Lautrec* se voit hors d'état de payer les Suisses; ces troupes mutinées le forcent à attaquer *Prosper Colonne*, retranché dans le parc de la Bicoque près de Milan; malgré sa bravoure et ses sages dispositions le maréchal est battu (1521). Les Suisses découragés repassent leurs montagnes, le Milanès est perdu, et il ne reste aux Français, de leurs conquêtes en Italie, que le château de Milan et celui de Crémone. La joie que ces nouvelles causent à *Léon X* lui devient funeste; il tombe malade et meurt. Sa mort paroît devoir changer la face des affaires.

Charles, au mépris des promesses qu'il a faites à *Wolsey*, place sur le trône pontifical le savant et foible *Adrien*, plus fait pour vivre avec les livres qu'avec les hommes, et qui lui est entièrement dévoué; mais il persuade à *Wolsey*, que ce vieillard malade laissera bientôt le siége de Rome vacant, il lui renouvelle ses assurances, et *Wolsey* y ajoute foi. L'Angleterre déclare formellement la guerre à la France; Venise jusqu'ici son alliée, Florence, Gênes, le duc de Ferrare et le marquis de Mantoue épousent les inté-

rêts de *Charles*, et accèdent à la coalition.

François ne peut opposer à cette masse de puissance que son courage, les ressources de sa nation, l'intrépidité de *Bayard* et les talens du connétable, lorsqu'une terrible conjuration vient accroître ses périls, et enlève à la France le héros qui seul peut sauver l'état. *Bourbon*, qui étoit devenu l'objet de la haine de *Louise de Savoie*, parce qu'il avoit dédaigné son amour, n'avoit supporté qu'en frémissant les affronts que lui avoit attirés cette femme vindicative, et les faveurs peu méritées dont *François* combloit *Bonivet*, la créature de sa mère. On lui dispute encore la succession de son épouse *Susanne de Bourbon* qui, par son contrat de mariage lui avoit fait une donation formelle de ses terres, et qu'elle venoit de confirmer en mourant. La reine *Louise de Savoie*, tante de la princesse, ose prétendre à cet héritage, malgré l'évidence des droits du connétable. *Duprat*, qui ne devoit être que l'organe de la justice, et qui est celui des volontés de la mère du roi, prononce contre *Bourbon*, et il se voit frustré des riches domaines (*) qu'il réclamoit à

(*) Il ne s'agissoit rien moins que du Bour-

juste titre. Se croyant libéré de toute obligation envers un gouvernement qui l'outrage et le dépouille de ses biens, il devient infidèle aux devoirs les plus sacrés, parce que d'autres ont violé les leurs, et n'écoutant que la vengeance et l'ambition, il prête l'oreille aux propositions artificieuses que *Charles* lui fait faire par le comte *de Buren*; l'empereur le flatte de l'idée de lui former un état indépendant, et même de ressusciter en sa faveur le royaume d'Arles; il lui promet en mariage sa sœur Eléonore, veuve du roi de Portugal, s'il veut, pendant que le roi sera en Italie, se mettre à la tête de ses amis et de ses nombreux vassaux, soulever ou démembrer la France. La conjuration est découverte (1523), *Bourbon* se sauve en Italie, l'empereur lui confie le commandement de ses troupes, et ce moderne Coriolan, oubliant ce qu'il se doit à lui-même et à la France, emploie ses talens contre sa patrie, et ne respire que la vengeance.

François que le désir de découvrir les détails et de prévenir les effets de la conjuration retient en France, envoie

bonnais, de l'Auvergne, de la Marche, du Forez, du Beaujolais et de la principauté de Dombes.

Bonivet avec une armée en Italie. *Bonivet*, qui croit qu'une bravoure aveugle tient lieu de tout, incapable de s'assurer des succès par sa prévoyance, et de profiter de ceux que le hasard lui procure, imprudent et présomptueux, remporte des avantages qu'il ne doit qu'à la foiblesse de ses ennemis; le Milanès est sur le point d'être reconquis, mais il perd un temps précieux, il laisse aux alliés celui d'augmenter leurs forces; dirigées par *Bourbon*, *Pescaire*, *Lannoi*, elles obligent *Bonivet* à se retirer. Il est battu à Biagrasse. *Bayard* couvre sa retraite, et ce héros, dangereusement blessé, meurt avec toute sa gloire (1524); mais il est enlevé à la France dans le moment où elle a le plus besoin de son bras et de ses talens. Vaincus sur un territoire étranger, les Français soutiennent dans leurs foyers l'honneur de leurs armes, et y paroissent invincibles. *Bourbon* fait une descente dans la Provence et assiège inutilement Marseille; *Henri* s'avance du côté de la Picardie jusqu'à vingt lieues de Paris. Tous deux désespèrent de pénétrer plus avant, *François* fait face à tout, et les oblige à se retirer. Au lieu de l'éclairer sur le système qu'il

lui convient de suivre, ce triomphe le ramène à son projet favori, qui est de conquérir le Milanès; il repasse de nouveau les Alpes, la saison déjà avancée ne l'arrête pas, ses ennemis qui ne s'attendent pas à cette opération, sont pris au dépourvu. *Bourbon* manque de troupes et d'argent. Milan ouvre ses portes. Au lieu de chasser les Impériaux de l'Italie et de poursuivre ses avantages, *François* s'obstine à assiéger Pavie (1524), place forte, bien approvisionnée et défendue par le génie d'*Antoine de Lève*. L'hiver se passe, et la ville se défend encore. *Bourbon* arrive avec une armée créée par son activité, mais il est facile de prévoir que faute de moyens, elle se dispersera bientôt si les opérations languissent. *François*, qui s'est affoibli inutilement en envoyant un corps d'armée contre Naples, reste devant Pavie, et, contre l'avis de ses meilleurs officiers, s'obstine à continuer le siège. Les alliés attaquent les retranchemens de *François;* la bataille s'engage, il y en a eu peu de plus animées et de plus sanglantes; *Antoine de Lève* fait une sortie vigoureuse, *Pescaire* rompt la gendarmerie française, en mêlant à sa ca-

changement de système. *Clément VII*, de la famille de Médicis, pontife éclairé et ami des lettres, avoit succédé au précepteur de *Charles-Quint*. Fidèle aux anciens principes de la cour de Rome, ce pontife ne veut pas qu'une puissance étrangère domine en Italie, et par son activité et son influence il soulève la plupart des états de l'Italie contre *Charles*.

La captivité de *François* duroit toujours, mais le dépérissement de sa santé fit craindre à l'empereur de perdre le fruit de ses victoires; les négociations s'entamèrent. *Charles* auroit dû renvoyer son prisonnier sans condition; mais à son défaut *François* auroit pu jouer un rôle superbe dans ce moment, et donner un grand exemple au monde. Il n'avoit qu'à déclarer que jamais il ne souscriroit à aucune proposition déshonorante, que le sort de la France n'étoit pas indissolublement lié à celui de sa personne, qu'il ne consentiroit pas à recouvrer sa liberté aux dépens de l'état; et confirmant par ses actions cette noble et fière déclaration, il devoit proclamer lui-même son fils roi de France. Cette conduite généreuse eût encore été prudente et même adroite; en épargnant

à *François* la honte de manquer à sa parole, en lui attirant l'admiration de l'Europe et l'amour de ses sujets, elle eût été le moyen le plus sûr d'obtenir sa liberté. Il aime mieux l'acheter en sacrifiant les trésors et les provinces de la France, ou plutôt se proposant déjà de ne pas tenir ce qu'il promettra, il accepte toutes les propositions de *Charles* et signe le traité de Madrid (14 janv. 1526). Il s'engage à céder la Bourgogne, à payer deux millions d'écus, et à envoyer ses fils en Espagne comme ôtages de sa fidélité. Conduit sur les frontières de la France, il se jette sur un cheval, s'écrie dans les transports de sa joie : *Je suis encore roi ! je suis encore roi!* et vole à Paris arranger les moyens de ne pas remplir les conditions de la paix.

Cette paix de Madrid devoit amener une nouvelle guerre. Les traités ne sont durables qu'autant que la modération en a dicté tous les articles, et que toutes les puissances contractantes trouvent leur avantage à les maintenir. Les traités sont toujours éphémères, quand le vainqueur abusant de sa fortune, impose aux autres états des conditions onéreuses et infamantes. *Charles* avoit eu tort de former

des prétentions excessives, *François* avoit eu plus tort encore de tout accorder en se réservant de ne rien tenir; à la vérité, son agrément étoit forcé, mais le consentement du vaincu à un traité désavantageux, n'est jamais entièrement volontaire : les circonstances lui font toujours la loi. En vain *François* allégue l'intérêt de la France pour rompre ses engagemens; ou il n'avoit pas le droit de les former, ou c'étoit pour lui un devoir sacré de les remplir. On ne compose pas avec les principes, mais on peut composer avec ses convenances. *François* dans cette occasion ne consulte et ne suit qu'elles seules; il oublie tout le reste. Les États de Bourgogne d'intelligence avec le roi, protestent en présence des députés de *Charles*, contre la cession qu'on a faite de leur province. *Clément* délie *François* du serment qu'il a prêté, et non seulement il le dégage de ses promesses, mais il travaille à lui assurer les moyens de les violer impunément, et réunissant contre l'empereur le roi d'Angleterre, Gênes, Venise, Florence et le duc de Milan, *François Sforze* lui-même, il forme une nouvelle ligue qu'il décore du nom de

sainte. C'est sur ce pontife imprudent que tombe toute la vengeance de *Charles*; *Bourbon* à qui il a promis le Milanès, s'en empare; et le foible *François Sforze* qui ne fait que descendre du trône et y monter, cède des états qu'il ne sait pas défendre. *Bourbon* qui manque d'argent et qui voit le moment où ses troupes vont le quitter, les mène contre Rome, pour les occuper, les payer, et punir en même tems le pape. Rome est prise d'assaut (6 mai 1527). *Bourbon* dresse la première échelle contre les murs, il est tué; ne pouvant pas supporter la honte de ses dernières victoires, ne sachant ni réparer, ni oublier, ni justifier sa défection, il étoit las de la vie, et cherchoit à se délivrer de ce fardeau; la mort qu'il trouve à trente-huit ans est un bienfait pour lui, et son armée pille et ravage Rome. Les excès que jadis y commirent les Barbares sont surpassés par ceux dans lesquels se plongent ces soldats chrétiens qui reconnoissoient l'autorité du pape. Au lieu de fuir, *Clément VII* qui s'est retiré dans le château de St.-Ange, y est fait prisonnier. *Charles* reçoit cette nouvelle avec une douleur simulée, et ce profond hypo-

crite ordonne des prières dans toute l'Espagne pour la délivrance du pontife.

François et *Henri* se préparent à lui rendre la liberté; l'un donne des troupes, l'autre de l'argent, et l'armée française commandée par *Lautrec* s'avance jusqu'à Rome (1527). L'armée impériale affoiblie par des maladies contagieuses, ne peut lui résister; *Clément* sort de sa prison. *Lautrec* marche sur Naples (1528) et l'assiège, pendant qu'*André Doria* bloque la ville du côté de la mer. *Philippin Doria*, neveu de ce grand homme, remporte une victoire complète sur *Hugues de Moncade*, vice-roi de Naples, et sur le marquis de *Guast*, l'élève de *Pescaire*. *Moncade* est tué dans la bataille, *Guast* est fait prisonnier, mais ces triomphes sont inutiles. *Lautrec* a perdu du temps, la peste fait de grands ravages parmi ses troupes, *François* ne lui envoie point de numéraire. *Doria*, objet des calomnies des courtisans qui lui prêtent les vues les plus odieuses, est irrité de l'ingratitude du roi qui ne lui paye pas ses pensions, dispose de ses prisonniers, et paroît vouloir favoriser Sa-

vone aux dépens de Gênes. *Doria* fait entrer des provisions dans Naples affamée, retourne ensuite avec sa flotte à Gênes, l'engage à secouer le joug de la France, lui donnant des lois sages et lui procurant la protection de l'empereur, il assure à-la-fois sa liberté et son indépendance extérieure. *Lautrec* affoibli et abandonné s'opiniâtre au siége de Naples; il meurt de chagrin et de maladie, laissant la réputation d'une grande valeur mal dirigée et presque toujours malheureuse. Les débris de son armée regagnent la France. L'année suivante les armes françaises ne sont pas plus heureuses; le comte de *Saint-Paul* qui commande dans le Milanès, est battu à Landriane par *Antoine de Lève* avec des forces inférieures.

Charles et *François* désirent l'un et l'autre la paix; l'un craint les succès des Turcs et veut arrêter leurs progrès, l'autre est épuisé. Les conférences s'ouvrent à *Cambrai* (1529) entre *Marguerite de Savoie*, tante de l'empereur, et *Louise* mère de François; toutes deux initiées dans les secrets de la politique, toutes deux habiles et adroites, donnent la paix à l'Europe; cette paix est avantageuse

et honorable pour l'Espagne, elle est humiliante pour la France. A la vérité la Bourgogne lui reste, mais *Charles* se réserve ses droits sur cette province. *François* cède ses prétentions sur l'Artois et la Flandre, s'engage à payer deux millions d'écus pour la rançon de ses fils. Gênes reste libre ; *François Sforze* est replacé sur le trône de Milan ; l'empereur asservit Florence à *Alexandre de Médicis*, neveu du pape Clément VII, et lui fait épouser *Marguerite*, sa fille naturelle. Ainsi la violation de la paix de Madrid n'a servi qu'à étendre et à consolider la puissance de l'Espagne. Les Français sont chassés de l'Italie, *Charles* paroît l'unique arbitre de l'Europe.

Pendant sept ans (1529 — 1536) la lutte entre *Charles* et *François* fut suspendue ; au bout de ce terme elle recommence. Six années de paix avoient suffi pour remettre la France de l'épuisement où l'avoit jetée la guerre. Ce beau pays où la nature libérale s'empresse à réparer les effets des fautes et des crimes des hommes, renouveloit ses ressources avec une facilité étonnante ; le temps avoit effacé l'impression profonde que

les malheurs de *François* avoient faite sur lui ; à mesure que ce souvenir s'éloignoit, ses anciennes passions plutôt assoupies qu'éteintes, reprenoient le dessus ; et voyant les moyens dont il pouvoit disposer, il méditoit de nouvelles guerres et en cherchoit l'occasion. Elle se présente. *François Sforze* avoit fait décapiter *Merveille*, agent de la cour de France (1534), sous prétexte d'un meurtre qu'il devoit avoir commis, mais dans le fait pour plaire à l'empereur qui se défioit de *Merveille* et des relations secrètes qu'il pouvoit former en Italie. *François* qui désire de recouvrer le Milanès, croit le moment favorable. A la vérité, il ne pouvoit compter sur l'alliance du roi d'Angleterre, absorbé par les affaires intérieures de son royaume ; mais *Charles* étoit occupé sur les côtes de la Barbarie d'une expédition dirigée contre *Chairodin Barberousse*, qui infestoit la Méditerranée et ravageoit les côtes de l'Espagne. Le roi de France espéroit de profiter de son absence. Il entre en Italie, s'empare des terres de *Charles*, duc de Savoie, qui lui conteste la succession de sa mère. La mort de *François Sforze* (1535) donne de nouvelles

espérances au roi de France, et il se prépare à faire valoir ses droits.

La Savoie, le Piémont, le Milanès ne pouvoient pas opposer aux armes de *François* une résistance sérieuse. La Bresse et le Bugey se soumettent, Chambéry ouvre ses portes, le duc de Savoie quitte Turin, et les Français y entrent en vainqueurs. *François* auroit pu facilement s'emparer du Milanès, mais sa vivacité ordinaire semble l'abandonner, et les opérations languissent. Bientôt l'arrivée de *Charles* à Naples rend cette perte de temps irréparable, et change entièrement la face des affaires.

Charles est de retour de son expédition d'Afrique, victorieux et triomphant; il a pris la Goulette, humilié Tunis, et trente mille esclaves chrétiens à qui il a rendu la liberté, publient dans toute l'Europe sa générosité et ses exploits. *Charles* se rend à Rome, et en plein consistoire, en présence des ambassadeurs de *François*, il prononce une diatribe violente, où il dénonce au pape, à l'Europe entière, la violation des traités, et ce qu'il appelle les crimes du roi de France. *Paul III*, de la famille des Farnèses, occupoit le siége pontifical.

Ce pape doux et pacifique essaie inutilement de calmer l'animosité de *Charles*, et de détourner de l'Italie de nouveaux malheurs. L'empereur, joignant l'action aux paroles, chasse les Français du Milanès, du Piémont, de la Savoie; déjà il menace la France elle-même, et pénètre en Provence, tandis qu'une autre armée, sous les ordres du comte de *Buren*, doit attaquer la Picardie. *François* adopte de nouveau avec succès le système défensif. *Montmorency* assied son camp au confluent de la Durance et du Rhône; Marseille et Arles se défendent avec vigueur; le reste de la Provence est ravagé par les Français eux-mêmes; les habitans se retirent dans l'intérieur des terres avec leurs effets les plus précieux; les villes sont abandonnées, les campagnes désertes et dégarnies. *Charles* voit son armée se fondre par les fatigues, les maladies et la faim. La France est sauvée. La mort subite du dauphin, jeune prince de dix-neuf ans, qui donnoit les plus belles espérances, plonge le roi dans le deuil; la douleur le rend injuste, et il soupçonne *Charles* d'un crime aussi atroce qu'inutile. Le peuple, toujours enclin à expliquer par des causes

extraordinaires la mort des grands personnages, accuse hautement l'empereur d'avoir fait empoisonner le prince. Le comte *Montécuculi* expie par le dernier supplice un forfait dont les tortures lui arrachent l'aveu, et qu'il n'a probablement pas commis.

François, plus animé que jamais, fait une alliance contre *Charles* avec *Soliman II.* Une saine politique lui dicte cette mesure. La différence des religions ne doit pas empêcher de s'unir des puissances à qui l'identité des intérêts en fait une loi. La maison d'Autriche est l'ennemie naturelle de la Porte-Ottomane, comme elle est celle de la France. *François* se mettant au-dessus des idées régnantes de son siècle qui réprouvent toute alliance avec les Infidèles comme une impiété scandaleuse, saisit le premier, à cette époque, les vrais intérêts de la France, et trace à ses successeurs une route qu'ils ont suivie fidèlement et avec succès. Il conclut un traité offensif avec *Soliman*; en conséquence, une armée turque attaque la Hongrie, et *Barberousse*, à la tête d'une flotte considérable, ravage les côtes du royaume de Naples. *Charles* est alarmé de cette al-

liance, dont il mesure tout le danger. *Paul III*, scrupuleux et zélé, est effrayé d'une union qu'il juge monstrueuse; il interpose sa médiation, elle est efficace. Les deux rois et le pape se rendent à Nice pour conférer ensemble sur les moyens de terminer la guerre; on ne parvient pas à y conclure la paix, mais une simple trève de dix ans (1538), durant laquelle l'empereur et le roi de France doivent rester en possession de ce qu'ils possèdent, jusqu'à ce que le traité définitif soit conclu. *Charles*, qui s'est emparé du Milanès après la mort de *François Sforze*, donne à *François* l'espérance de le lui céder. *François*, toujours crédule et confiant, se laisse de nouveau tromper. L'empereur passant par Paris (1539) pour aller châtier les Gantois révoltés, s'engage même par des promesses formelles à donner le Milanès au duc d'Orléans, et il se joue de cette promesse comme de toutes les autres.

Cette nouvelle perfidie inspire au roi de France une juste indignation. Un crime atroce vient encore l'accroître. Au mépris du droit des gens et des premiers principes de la justice et de l'humanité, le marquis de *Guast*, gouverneur du

Milanès, fait assassiner (1542), en vertu des ordres secrets de *Charles*, deux envoyés français, *Rincone* et *Fregosse*, pour s'emparer de leurs papiers. L'un étoit destiné à Constantinople, l'autre à Venise. La vengeance de *François* éclate. Cinq armées françaises se mettent à la fois en mouvement, et menacent l'Espagne du côté du Roussillon, les Pays-bas du côté de Luxembourg, l'Italie du côté du Montferrat. Bientôt on abandonne ce vaste plan d'opérations proposé par l'amiral d'*Annebault* et le cardinal *Tournon*, les nouveaux ministres de *François*, et l'Italie redevient le principal théâtre de la guerre. Mais malgré la victoire que le *duc d'Enguien* remporte à Cérisolles sur les Impériaux (1544) commandés par le marquis de *Guast*, les Français ne font rien de décisif; le défaut d'ensemble dans les mesures, et la pénurie des moyens d'exécution, paralysent leur valeur et rendent la conquête du Montferrat inutile. D'ailleurs, la France se voit obligée de rappeler ses défenseurs dans son sein. *Henri VIII*, gagné par *Charles*, fait une invasion dans le royaume, et prend Boulogne. *Charles* lui-même s'empare de Saint-

Dizier, pénètre en Champagne, et avec le secours des intrigues de la duchesse d'*Etampes*, maîtresse puissante et perfide du roi de France, il enlève les magasins de Château-Thierry, et empêche le dauphin qui couvre la frontière, d'agir avec vigueur.

L'empereur répand l'alarme dans Paris, mais il ne peut ni ne veut profiter de ses avantages ; les affaires de l'Allemagne et de la Hongrie sollicitent son attention; *François*, dont l'âge a rallenti l'activité et les passions, a besoin de la paix et la desire : elle est signée à Crespy en Laonnois (1544). *Charles* dicte la loi, et la France est obligée de la recevoir ; finalement le but de la guerre est manqué; l'Espagne garde ses conquêtes en Italie, et bien loin d'être punie et humiliée, elle parle en puissance victorieuse; la France n'obtient ni vengeance ni nouvelles acquisitions, ni une plus forte garantie de son existence. *François* renonce à ses prétentions sur Naples et sur l'Artois; l'empereur garde le Milanès, et donne une promesse vague d'investiture au *duc d'Orléans* dans le cas où il épouseroit sa nièce. Les intérêts de la maison de Navarre sont abandonnés

à la discrétion de l'Espagne ; cette puissance ne renonce pas formellement à la Bourgogne ; tous les alliés de *Charles* sont compris dans ce traité ; le roi d'Angleterre garde Boulogne. La paix replace la France précisément dans le même état où elle étoit à la mort de *Louis XII.*

CHAPITRE V.

Considérations générales sur les guerres entre François I et Charles-Quint.

APRÈS quatorze années de guerres qui avoient entraîné une déperdition immense d'hommes et de capitaux, la France et l'Espagne, toutes deux affoiblies et appauvries, se trouvèrent à peu près dans les mêmes rapports de puissance réelle où elles étoient avant de commencer leur longue et sanglante lutte; avec la différence qu'à cette époque leurs moyens d'action pouvoient se balancer, et qu'à la paix de Crespy, leurs pertes ayant été à peu près égales, elles ont également besoin de repos. Cependant l'avantage est plutôt du côté de l'Espagne, et pour la force réelle et pour la force d'opinion. A la fin d'une guerre qui auroit été entreprise pour empêcher un état formidable par ses ressources et par l'abus qu'il en fait ou qu'il menace d'en faire, d'écraser de son poids l'indépendance des états voisins, ce résultat se-

roit satisfaisant, et répondroit du moins au but de la guerre; l'affoiblissement proportionnel des puissances belligérantes les auroit sauvées des dangers qu'elles redoutoient; elles auroient gagné tout ce qu'elles n'auroient pas perdu, et tout ce qu'elles auroient empêché les autres d'acquérir. Mais les premières guerres de *François I* et de *Charles Quint* ne furent pas des guerres de ce genre, elles ne furent pas dictées par une nécessité impérieuse et par des périls imminens. Ces deux rivaux pouvoient et devoient même se craindre réciproquement, mais ils n'étoient pas dans le cas de se combattre l'un l'autre pour sauver leur existence politique. Leurs moyens d'attaque et de défense pouvoient soutenir le parallèle; les bassins qui les portoient étoient en équilibre, ou plutôt les deux puissances sont prépondérantes dans le système général de l'Europe; et en multipliant leurs ressources par le développement interne de leurs forces, en rivalisant de sagesse et d'activité dans leurs opérations d'économie politique, la France et l'Espagne pouvoient augmenter leur puissance à l'indéfini, sans que l'équilibre fût dérangé. Mais *François*

vouloit de la gloire militaire; il espéroit effacer entièrement son jeune rival, et faire rougir l'Allemagne de son choix. Il attaqua *Charles* sans raison; *Charles*, provoqué, arma; il eut des succès, ses succès lui donnèrent le goût des conquêtes, il porta toujours plus loin ses prétentions; bientôt il menaça l'existence politique des autres états; et une guerre injuste, entreprise sans nécessité, amena d'autres guerres plus justes et plus nécessaires. Ce ne fut pas les dangers que couroit l'équilibre qui mit les armes à la main au roi de France, ce furent les hostilités gratuites qu'il commit, qui mirent l'équilibre en danger; et de nouveaux périls succédant aux premiers, il fallut qu'il combattît pour rétablir un état de choses qui, sans lui, n'eût peut-être jamais été dérangé.

Après nombre d'oscillations et de vicissitudes, *Charles* garda le Milanès, et *François* fut obligé d'y renoncer, ou perdit du moins toute espérance de recouvrer le patrimoine de ses ancêtres. La maison d'Autriche acquit une province fertile et riche, mais c'étoit une province isolée qui ne tenoit pas au corps de la monarchie, et c'étoit un point

d'attaque de plus du côté de la France, dont il étoit difficile de l'éloigner, et qu'il étoit difficile de défendre avec succès. La France perdit le duché de Milan, mais elle perdit en même temps les titres qu'il lui donnoit à la jalousie et à la haine des puissances d'Italie. Depuis ce moment elle devint leur amie naturelle, et fut regardée comme leur boulevard contre la prépondérance toujours croissante de l'Espagne.

Non-seulement les guerres de Charles et de François furent des guerres dont l'intérêt de leur sûreté ne leur faisoit pas une loi, et qui finalement les replacèrent dans la même situation, et ne changèrent rien à leurs rapports politiques; mais encore elles furent conduites sans suite et sans ensemble, et dirigées sans qu'il y eût de plan fixe et général. Au lieu de transporter toujours le théâtre en Italie, c'étoit sur la frontière des Pays-Bas qu'auroient dû se porter les coups décisifs. Des succès et des revers dans le Milanès ou dans le royaume de Naples ne pouvoient amener un résultat final, et mettre l'une des deux puissances dans la nécessité de demander la paix à l'autre. Des défaites rallentissoient les

débats sans les terminer, des victoires ne procuroient que des avantages momentanés et imparfaits. En portant sur la Flandre les forces qu'il sacrifia sans fruit en Italie, *François* auroit pu, surtout dans la première guerre, faire des conquêtes utiles à la France, et enlever à son ennemi ses plus riches provinces. D'un autre côté, *Charles*, en prenant la Flandre pour point de départ, pouvoit espérer de pénétrer dans le cœur du royaume. Cependant ce ne fut que dans la dernière guerre qu'il l'essaya sérieusement, et il prit mal ses mesures. Jusqu'à cette époque, la Provence fut toujours le théâtre de ses invasions; elles ne furent pas heureuses, et elles ne pouvoient pas l'être. Il étoit facile de pénétrer dans les provinces du Midi; mais ces provinces n'étant pas des pays de blé, il étoit difficile d'y approvisionner l'armée, et par conséquent de s'y maintenir.

Le défaut d'argent fut la cause principale de l'inutilité des victoires, du peu de danger des défaites, et du défaut total d'ensemble qui frappe dans l'histoire de ces guerres célèbres. L'emploi et la multiplication de l'artillerie, les

troupes soldées et l'usage d'entretenir des corps d'infanterie étrangère, absorboient des sommes considérables; la guerre étoit devenue très-dispendieuse; et les ressources pécuniaires des princes n'avoient pas augmenté à raison de leurs dépenses. La noblesse s'honoroit du service militaire, mais ne vouloit pas s'entendre à payer des contributions. On ne pouvoit imposer les autres classes sans leur consentement, qui n'étoit pas toujours facile à obtenir. On ne connoissoit pas les impositions indirectes, et la taille ou l'impôt territorial ne pouvoit pas dépasser certaines limites.

Les souverains étoient toujours réduits aux expédiens. *François* porta la taille jusqu'à neuf millions, mais cette mesure fut insuffisante; il eut recours à la ressource dangereuse de vendre les places de la magistrature; il fit des aliénations de domaines, en révoqua d'autres, ouvrit des emprunts, et créa les premières rentes sur l'hôtel de ville de Paris; mais tous ces moyens que la nécessité lui suggéra, ne purent lui fournir les fonds dont il auroit eu besoin pour conduire ses opérations avec suite et avec rapidité; aussi manquèrent-elles presque toutes

faute de numéraire. Les soldats nationaux, vivant en pays ennemi, et commandés par un roi qu'ils admiroient, supportoient sans murmure le retard du prêt; mais les étrangers étoient moins faciles et moins patiens, et les Suisses quittoient sur-le-champ l'armée, dès qu'on ne remplissoit pas avec scrupule les engagemens qu'on avoit pris avec eux.

Charles-Quint étoit encore moins riche que *François;* les Espagnols et les Flamands, plus attachés à leur constitution politique qu'à leur argent, aimoient d'autant plus l'une qu'elle empêchoit le prince de disposer de l'autre. Ils craignoient de lui fournir des armes contre les formes représentatives, ou de lui apprendre à s'en passer, s'ils lui accordoient des sommes considérables pour un long espace de temps. Cette tactique peut paroître, au premier coup-d'œil, aussi utile que savante, et cependant elle ne l'étoit pas. Comme dans tous les pays c'est le gouvernement seul qui peut et doit décider, commencer et diriger la guerre, il vaut mieux lui fournir en abondance les moyens de la faire active et prompte, et d'arriver plutôt au dé-

nouement, que de la prolonger, en ne donnant au prince que le moins de fonds possible.

Charles possédoit, à la vérité, les mines de l'Amérique. Le génie de *Cortès*, le courage et la cruauté des *Pizarres* et d'*Almagre* avoient découvert et conquis le Mexique et le Pérou, sans qu'il eût même fait les avances de ces brillantes expéditions; mais il falloit du temps avant que l'administration de ces vastes contrées fût organisée, et que les travaux de l'exploitation fussent poussés avec ardeur. L'Amérique ne versoit pas encore ses trésors en Espagne avec abondance; c'étoit à Philippe II qu'ils étoient réservés, et c'est dans sa main que l'or du Pérou devoit servir à désoler et à ensanglanter l'Europe.

Néanmoins, dans toutes ses guerres, *Charles* triompha de son rival, quoiqu'il eût moins de ressources pécuniaires que lui; ce phénomène s'explique facilement. *Charles* étoit moins absolu dans ses états, moins riche, moins brave, et moins aimé de ses soldats; mais *Charles* savoit choisir et ménager ses serviteurs. *François* étoit gouverné par sa mère et ses maîtresses, qui lui faisoient épouser leurs prédilec-

tions et leurs haines; et toujours dupe ou victime de leurs préventions, il donnoit et ôtoit les commandemens les plus importans au gré de leurs caprices. *Louise de Savoie* sacrifia *Lautrec* à son avarice et à la haine qu'elle portoit à sa sœur, madame de *Châteaubriant*. Irrité contre le connétable, parce qu'il lui préféroit la maîtresse du roi, elle le força à des partis extrêmes, et l'arma contre la France. *Bonivet* ne dut sa faveur, et la France les mauvais services qu'il lui rendit, qu'à l'attachement que *Louise* avoit pour lui. Dans la dernière guerre que François fit à Charles, la duchesse d'*Etampes*, qu'il aimoit à cette époque, trahit le secret de l'état, et livra les magasins de l'armée, pour enlever l'honneur de la campagne au dauphin qu'elle haïssoit, parce qu'elle étoit jalouse des charmes de *Diane de Poitiers*, sa maîtresse. Ces intrigues si frivoles et si méprisables dans leurs motifs, si graves et si importantes par leurs suites; ce jeu secret ou découvert de mille petites passions, pour lesquelles il n'étoit rien de sacré, privèrent l'état, sous *François I*, des services du vrai mérite, toujours aussi modeste que fier, qui, pour être employé,

ne sait ni s'empresser ni s'avilir. Elles étoient moins actives et moins dangereuses à la cour de *Charles-Quint*, qui écartoit ou pénétroit les intrigans. D'ailleurs, *François*, toujours bouillant et impétueux, mettoit beaucoup d'ardeur à l'ouverture de la campagne, et se décourageoit ou se dégoûtoit facilement du travail ; *Charles* portoit dans l'exécution de ses plans un feu moins vif, mais plus nourri, plus concentré, plus durable, et il montroit à la fin de la guerre la même activité que son rival avoit montrée en débutant.

Enfin, la bravoure la plus soutenue et le talent le plus décidé pour la guerre n'auroient pu prévenir ou réparer les suites des erreurs politiques dans lesquelles tomba le roi de France, et qui devinrent pour lui, vers la fin de son règne, de véritables maximes. On doit lui rendre la justice de dire qu'il fit tout ce qui dépendoit de lui pour gagner le roi d'Angleterre, et l'attacher à son parti. Dans un temps où la France n'avoit point encore de marine, et où l'Espagne étoit la première puissance maritime et possédoit les Pays-Bas, cette dernière étoit l'ennemie naturelle de l'Angleterre, et

si *Henri VIII* avoit connu les vrais intérêts de sa nation, c'est-à-dire ceux de son commerce, et qu'il ne leur eût pas préféré l'intérêt de ses petites passions et de celles de *Wolsey*, il auroit soutenu *François I* avec vigueur. Il ne le fit pas; ce ne fut pas la faute du roi de France. Les puissances d'Italie auroient aussi dû se déclarer pour lui; ne pouvant empêcher les étrangers de s'établir en Italie, et voyant l'Espagne maîtresse de Naples, elles devoient craindre qu'elle le devînt encore du Milanès; elles saisirent un moment ce système à l'époque de la détention de *François* à Madrid, mais elles l'abandonnèrent plus promptement encore qu'elles ne l'avoient embrassé. La conduite de *Lautrec* dans le Milanès, et l'ingratitude de la France envers *Doria*, n'étoient pas propres à les y ramener. Ce qu'on doit surtout reprocher à *François I*, c'est de ne pas avoir fait de bonne heure une alliance solide avec *Soliman II* et d'avoir aliéné les protestans d'Allemagne. Quelque bizarre que pût paroître cette association, la sûreté de ses états, la première de toutes les lois, lui dictoit de tendre une main aux Turcs et l'autre aux Luthériens. Quelle puissante et ter-

rible diversion *Soliman* et la ligue des protestans, connue sous le nom de ligue de Smalkalde, n'auroient-ils pas pu faire en sa faveur? Ses relations avec Soliman se formèrent trop tard, et ne furent jamais bien intimes. La religion, ou la crainte d'irriter le pape, le retenoit; et pour les Luthériens, tandis que *Charles* qui les craignoit, les paralysoit par de fausses caresses ou par des promesses trompeuses, *François*, leur allié naturel, punissoit du dernier supplice ceux de ses sujets qui étoient soupçonnés d'adhérer à la nouvelle doctrine, et préludoit en quelque sorte aux massacres de la Saint-Barthélemy.

CHAPITRE VI.

De l'influence de la richesse, de la puissance et des relations politiques des états sur le développement de l'esprit humain. Beau siècle de Léon X et des Médicis. Progrès des lettres et des arts.

PENDANT que les souverains employoient, à des guerres d'ambition et de caprice, la richesse et la puissance nationale que le travail avoit créées des progrès de l'ordre social, de l'aisance et de l'activité générales, les lois de la nature faisoient naître le goût des sciences, des lettres et des arts. Les mêmes causes qui avoient amené dans le midi de l'Europe un système politique, avoient déposé dans plusieurs pays des germes de culture, qui, se développant avec une rapidité étonnante, produisirent de riches moissons. Arrêtons-nous sur cet objet intéressant. Ce tableau n'est rien moins qu'étranger à l'histoire des révolutions du système politique. La culture de l'esprit, signe brillant de la puissance

des nations, en est à la fois le résultat et le moyen, l'effet et la cause.

L'Italie fut le théâtre où parurent tous ces brillans phénomènes du génie, qui honorent l'espèce humaine, font oublier ses crimes, et consolent de ses malheurs. L'Italie eut la gloire d'éclairer deux fois le monde. Une famille puissante qui n'employa ses richesses qu'à encourager les lettres, qui aimoit les lumières parce qu'elle avoit assez de mérite pour ne pas les craindre, et qui accordoit aux savans cette approbation éclairée, plus précieuse et plus rare que l'or et les dignités; un souverain qui possédoit à un degré éminent ces qualités caractéristiques et héréditaires de sa maison, ont donné leur nom à cette belle époque de l'histoire de l'esprit humain. On l'appelle le siècle des *Médicis*, ou celui de *Léon X.* Cette période éblouissante commence bien avant lui, elle s'étend fort au-delà de sa mort; mais il a paru dans le moment le plus favorable, et il a beaucoup fait pour les lettres dans son court pontificat. *Charles-Quint* a coexisté avec les grands hommes de ce siècle, mais il ne rendoit pas aux muses un véritable culte, et les hommages qu'il leur a quel-

quefois offerts n'étoient pas les hommages du cœur. *François I* s'intéressoit à leurs succès, il étoit fait pour applaudir à leurs travaux, et même pour les apprécier. On sait qu'il releva avec un respect religieux le pinceau du *Titien*, que *Léonard de Vinci* mourut dans ses bras, que *Marot* fut bien accueilli à sa cour, que lui-même s'amusoit à faire des vers que Marot n'auroit pas désavoués. Mais la France destinée à jeter un si grand éclat littéraire, étoit alors entièrement éclipsée par l'Italie. C'est donc à juste titre que les contemporains et la postérité reconnoissante ont donné le nom de *Médicis* et de *Léon X* à ce siècle célèbre.

Depuis le siècle de Périclès et celui d'Auguste, qui enfantèrent tant de chefs-d'œuvres et dont les créations immortelles jouiront d'une éternelle jeunesse, jusqu'à l'époque où nous sommes parvenus, on n'aperçoit qu'un désert dont la triste et stérile uniformité n'est interrompue que par quelques plantes isolées dont le jet vigoureux excite plus d'étonnement que d'admiration. La nature connoîtroit-elle ces alternatives d'activité et de repos, de richesse et de pauvreté,

qui caractérisent le travail de l'homme? Ne produit-elle pas toujours avec la même fécondité? et après avoir animé une foule d'esprits supérieurs, de têtes fortes, de génies sublimes, a-t-elle besoin d'un long intervalle d'inaction pour se remettre de son épuisement? Cette manière d'expliquer les beaux siècles de l'histoire est la plus expéditive, mais est-elle bien analogue à la marche de la nature? Dans les autres genres, toujours égale à elle-même, elle produit aussi toujours un nombre égal d'êtres mieux organisés et plus parfaits que les autres: pourquoi les formes morales lui réussiroient-elles moins souvent que les formes physiques, et le génie seroit-il plus rare que la beauté?

Il est plus philosophique d'admettre que la mesure des forces intellectuelles et le nombre des esprits actifs sont à peu près toujours les mêmes; mais que les causes qui arrêtent ou accélèrent le développement, n'agissent pas partout et dans tous les temps avec la même activité. La variété des circonstances locales peut seule faire comprendre, pourquoi, dans la carrière du développement, l'espèce humaine avance quelquefois à

pas de géans, et rétrograde ensuite avec une rapidité effrayante? pourquoi elle paroît stationnaire et condamnée à une enfance perpétuelle dans une partie de la terre, tandis que d'autres l'ont vu plus d'une fois faire des progrès marqués, et ne s'arrêter que pour en faire de plus grands encore?

Mais quelles sont les causes physiques et morales, et les circonstances qui sont tantôt favorables et tantôt contraires aux progrès de l'esprit humain? Elles sont nombreuses. Il n'y en a aucune, qui prise séparément et à l'exclusion des autres, explique le phénomène qu'on veut expliquer. Tous les écrivains qui, séduits par la manie de tout simplifier, ont voulu ramener tous les faits à un seul principe de solution, ont altéré ou passé sous silence tous ceux qui ne venoient pas à l'appui de leur système, et dans des ouvrages plus ingénieux que solides, ont fait preuve d'ignorance, ou de mauvaise foi.

Le climat seul, en entendant même par ce mot, non-seulement le degré de longitude et de latitude d'un pays, mais la nature du sol, ses productions, ses aspects, les alimens et le genre de vie, en

tant qu'ils sont déterminés par l'état physique d'une contrée, ne rend raison de rien. La Grèce n'a-t-elle pas aujourd'hui le même climat qu'elle avoit dans les beaux temps de son histoire, et elle est barbare; l'Angleterre et l'Allemagne sont parvenues au plus haut degré de culture depuis un siècle, et depuis cette époque leur sol et leur température ont-elles considérablement changé? D'ailleurs, l'expérience de tous les siècles a prouvé que les causes morales qui agissent sur l'intelligence et la volonté de l'homme, peuvent modifier à l'indéfini chez lui l'action des causes physiques, et que ces dernières n'exercent toute leur influence que sur les êtres dénués de raison et de liberté.

Aucune des causes morales elles-mêmes, ni l'éducation, ni la religion, ni la forme du gouvernement, ni la protection accordée aux gens de lettres, prise isolément, ne paroît être une des conditions absolues du développement de l'esprit humain; souvent on les rencontre chez un peuple sans qu'elles produisent l'effet desiré; plus souvent l'effet existe, et elles n'ont pu y contribuer en rien. L'éducation est décisive pour

les hommes ordinaires; le génie refait presque toujours la sienne, et il atteint une grande hauteur malgré le vice de celle qu'il a reçue; d'ailleurs, les progrès de l'art de l'éducation supposent déjà qu'il y a beaucoup de lumières chez un peuple, et ne peuvent pas expliquer leur origine. Qui a élevé Homère, Dante, Shakespeare, et tous ceux qui ont donné le premier mouvement à leur nation? Une religion sensible et poétique peut sans doute fournir aux arts de beaux sujets et des motifs d'émulation; mais les Romains avoient adopté la mythologie des Grecs, et cependant ils n'ont point eu de grands artistes indigènes. L'Espagne est catholique comme l'Italie, et elle n'a produit ni des Michel-Ange, ni des Raphaël. La religion du peuple est-elle abstraite et raisonnée? elle doit favoriser les progrès des sciences et de la philosophie. Le protestantisme à produit cet effet en Angleterre et dans une partie de l'Allemagne; mais il y a des pays protestans où la raison humaine n'a pas eu cette marche rapide, hardie et heureuse.

La forme du gouvernement n'exerce aussi qu'une action secondaire sur les

University of MICHIGAN

progrès de la culture. Si l'on consulte l'histoire, on verra qu'il n'y a que le despotisme et l'anarchie qui soient contraires au développement de l'esprit humain; et l'un et l'autre sont des maladies du corps politique, et non des modes d'organisation; ils peuvent se rencontrer dans tous les gouvernemens, et ne sont pas plus essentiels à l'un qu'à l'autre. Les sciences, les lettres et les arts ont prospéré dans tous les pays où les individus trouvant la sûreté et la liberté civile, le but de l'ordre social étoit rempli, quelque fussent d'ailleurs le nom et la nature des moyens qu'on avoit choisis pour y arriver. Voyez l'éclat littéraire d'Athènes, sous l'administration bienfaisante, mais illégale de Périclès, ou sous le sceptre des rois de Macédoine, qui étoient ses maîtres, sans en porter le nom. Sophocle et Euripide, Socrate et Xénophon, Platon et Aristote, Apelles et Praxitèle ont-ils vu les beaux-jours de la république? Horace et Virgile, Tite-Live et Tacite, Sénèque et Epictète n'ont-ils pas écrit sous les empereurs de Rome? L'histoire, l'architecture, la peinture ont fleuri dans le même temps sous le régime de l'aristocratie vénitienne, au milieu des agita-

tions populaires de Florence, et à la cour des papes. L'éloquence qui demande un vaste théâtre et de grands intérêts pour produire de grands effets, a sans doute un beau champ dans les pays où la constitution fait discuter les lois dans des assemblées nombreuses; mais il ne s'agit là que d'un genre d'éloquence, et l'on sait qu'il y en a plusieurs; les génies poétiques peuvent trouver des alimens dans les convulsions et les bouleversemens inséparables des formes démocratiques; mais il leur faut de la tranquillité pour donner à leurs ouvrages la correction, et pour rencontrer des auditeurs et des lecteurs qui aient le temps et la volonté de s'intéresser à leurs fictions et à leurs tableaux. Les sciences qui étudient et expliquent la nature, cherchent et aiment des formes politiques fixes et stables, qui leur permettent de suivre sans interruption leurs observations et leurs expériences, et qui ne les forcent pas à déranger leurs cercles, pour s'occuper d'une manière directe de la chose publique.

Ces réflexions suffisent pour prouver que telle ou telle forme politique n'est pas une condition absolue des progrès de

l'esprit humain; on peut en dire autant des encouragemens, des récompenses, des honneurs accordés aux gens de lettres. Quand les circonstances ont amené chez une nation un haut degré de culture, et qu'elle est mûre pour les sciences et les lettres, les faveurs des rois et des grands peuvent contribuer à en accélérer le développement; mais elles seules ne le produisent pas. L'exemple de la Russie donne à cette observation la plus grande évidence; on y a transplanté à grands frais des plantes exotiques; mais, la munificence des souverains de ce vaste empire a-t-elle fait éclore beaucoup de savans et d'artistes nationaux? Quand une société n'est pas arrivée à ce degré de développement où les plaisirs de l'esprit deviennent de véritables besoins, on a beau encourager les talens, on ne fait que multiplier les écrivains médiocres; au contraire, quand tout annonce et prépare une riche récolte, les gens de lettres peuvent dire aux gouvernemens : protégez-nous et laissez-nous faire! Ils trouveront, dans l'estime publique et dans les fruits même de leurs travaux, des récompenses plus que suffiantes pour leurs modestes désirs.

En effet, la nature suit, dans le développement de tous les êtres, une marche invariable ; et l'on essaieroit envain d'intervertir sa marche et ses procédés. Marquant à chaque chose son temps, elle a placé l'éveil de l'imagination et de la pensée, le moment de la naissance du beau et du vrai, après l'époque où une nation s'est assuré une existence physique commode et douce, et où pouvant disposer d'une grande masse de moyens, elle a non-seulement le nécessaire, mais encore le superflu. Les sciences et les arts d'imagination supposent, dans ceux qui s'y livrent pour produire, et dans ceux qui les cultivent pour jouir de ces productions, une liberté d'esprit incompatible avec le sentiment du besoin, un loisir que ne connoissent pas ceux qui travaillent pour vivre et qui disputent leur existence à la nature, et l'ennui, maladie presqu'inconnue à un peuple pauvre, et qui seule donne le désir des plaisirs de la raison et de la sensibilité. S'il est une condition absolue et nécessaire du développement de l'esprit humain, ou plutôt des progrès des sciences et des arts, c'est ce degré de richesse nationale qui fait qu'un peuple familiarisé

avec tous les autres objets de luxe, veut connoître le luxe de l'esprit; qu'il a du temps de reste, et que revenu des jouissances purement sensuelles, et désireux de les rajeunir ou de leur en substituer d'autres, il veut charmer par des amusemens d'un nouveau genre les heures de son loisir.

Ainsi un peuple qui vit de la chasse ou de l'éducation du bétail, ne brillera jamais dans les arts d'imagination, et ne cultivera pas la science avec succès; chez un tel peuple la vie est difficile, la subsistance précaire, et il peut tout au plus parvenir à une étroite médiocrité; il n'en sera peut-être que plus heureux, mais ce point est étranger à la question. L'agriculture seule ne donnera jamais à une nation cette opulence et ce besoin de jouissances variées qui amènent à leur suite les sciences et les lettres; car l'agriculture languit, si l'industrie et le commerce ne multiplient pas les débouchés de ses productions. L'agriculture isole les hommes; les arts et le commerce les réunissent sur un même point, et forment un foyer de lumières où les esprits s'éclairent. La vie agricole n'admet que des rapports simples et peu

nombreux; il en faut de plus compliqués et de plus fréquens pour que les têtes fermentent et se développent. La richesse nationale d'un peuple doit donc être fondée sur les travaux réunis de l'agriculture, de l'industrie et du commerce, pour que les poëtes, les artistes, les savans, les philosophes naissent et se multiplient dans son sein. Cette opulence si favorable au développement des esprits sera peut-être funeste à la vertu; en fournissant des alimens aux talens, elle en fournira aux passions; on aura chez ce peuple beaucoup d'idées et point de principes, du goût et point de pudeur; on y verra de beaux ouvrages, et peu de belles actions. Athènes étoit au temps de Périclès aussi corrompue qu'éclairée. Sous Auguste, Rome étoit infectée de tous les vices, et embellie par tous les talens. La dépravation des mœurs et le développement des esprits étoient l'une et l'autre les résultats de la richesse nationale, qu'Athènes devoit au commerce et Rome à la conquête du monde; mais on auroit tort de croire que deux effets simultanés d'une même cause se produisent l'un l'autre, et de prétendre que les progrès des lettres amènent les pro-

grès de l'immoralité, parce qu'ils existent toujours ensemble. Quelque triste que soit cette vérité, elle n'infirme pas le principe que la première condition du développement d'un peuple est son opulence.

Appliquons ces principes au siècle de Léon X, et nous verrons que toutes les causes physiques et morales qui influent sur le développement de l'espèce humaine, ont contribué à amener cette époque brillante, mais qu'elles n'ont agi avec succès que dans un temps où l'Italie avoit atteint le plus haut degré de richesse nationale, et l'emportoit à cet égard sur tous les autres pays de l'Europe. Le soleil de Naples, de Florence, de Venise, n'est pas plus brillant et plus actif que celui de Valence et de la France méridionale : l'éducation étoit à-peu-près la même partout dans le midi de l'Europe; elle se réduisoit partout aux exercices du corps et à l'étude des langues mortes. Le despotisme et l'anarchie avoient cessé en France, en Espagne, en Allemagne comme en Italie; une autorité tutélaire et rien moins qu'illimitée contenoit toutes les passions, et étoit elle-même sagement contenue par des pouvoirs qui balançoient son

action; et l'Italie, bien loin d'offrir à ses habitans plus de sûreté et de liberté civile qu'on n'en avoit ailleurs, avoit même vu ses formes politiques modifiées par les événemens, et de véritables tyrans s'établir dans plusieurs villes. La religion uniforme dans toute l'Europe, offroit partout aux peuples les mêmes idées, à la poésie les mêmes images, aux arts les mêmes sujets; mais il y avoit, au commencement du seizième siècle, plus de richesses en Italie que dans tout le reste de l'Europe. Les historiens du temps sont unanimes à exalter son opulence. Elle approvisionnoit tous les autres pays. Un travail varié, soutenu, immense, faisoit refluer chez elle le numéraire de tous les peuples, et ce numéraire devenoit un nouveau principe d'activité; une agriculture florissante, des manufactures de soie et de laine, des fabriques d'ouvrages d'acier, d'or et d'argent, le commerce des Indes et du Levant y avoient multiplié les moyens de subsistance, et avoient amené le moment où le besoin des plaisirs de l'esprit devenant commun et presque général, devoit demander au génie et à l'art de nouvelles jouissances. L'Italie étant arrivée à ce degré de cul-

ture et de richesse, les Grecs fugitifs de Constantinople y trouvèrent un sol mieux préparé qu'ailleurs; leurs leçons et leurs exemples y fructifièrent davantage; l'imprimerie y fit des progrès plus rapides: ce ne fut qu'alors que le spectacle d'une nature riche et pittoresque, sublime et riante, ce beau ciel qui donne à tous les objets une teinte magique, cette religion qui parle aux sens et à l'imagination, les convulsions politiques et les guerres mêmes qui impriment du mouvement aux esprits et leur donnent d'utiles secousses, les magnifiques débris de la puissance romaine et de l'art des Grecs, que depuis des siècles les Italiens fouloient aux pieds avec indifférence, développèrent les talens, enflammèrent le génie et enfantèrent des chefs-d'œuvres. Toutes les causes de développement furent sans effet, tant que l'Italie ne se fut pas élevée sur l'échelle de l'activité et de la richesse; ces circonstances les firent sortir de leur repos léthargique. Les *Médicis*, et surtout *Léon X*, furent au niveau de cet âge brillant; ils parurent à propos pour admirer, encourager, récompenser les talens; et les poëtes, les historiens, les savans, les artistes semblèrent naître, à

leur voix, pour embellir leur cour, célébrer leurs vertus et leur donner l'immortalité.

La poésie avoit été créée en Italie par le génie sublime et inégal de Dante. L'imagination sensible de Pétrarque lui avoit prêté de nouveaux charmes; toujours élégant et gracieux, harmonieux et pur, ce poëte avoit deviné toutes les richesses de sa langue, en avoit employé toutes les ressources pour charmer l'oreille et le cœur. Ces grands hommes n'avoient eu que de foibles imitateurs, mais dans le siècle de Léon ils trouvèrent des rivaux dignes d'eux. *Sannazar* (mort en 1530), l'ami de l'infortuné Frédéric roi de Naples, qui pendant long-temps consacra les accens de sa muse à consoler son souverain détrôné, peignit, dans son Arcadie, les mœurs pastorales avec plus de simplicité qu'aucun de ses compatriotes, et sous des couleurs vives et riantes, avec ces touches molles et tendres que le ciel de Naples devoit lui inspirer. *Bembo* (1481 à 1547), sut allier à la dignité d'un prince de l'Église les graces d'une versification douce et légère, et s'éleva avec succès à la hauteur et à la majesté de l'ode. Les scènes de la cheva-

lerie, qui paroissoient n'être qu'un poëme réalisé, offroient un vaste champ aux imaginations poétiques, et de beaux sujets pour l'épopée. Le merveilleux, grand ressort des compositions de ce genre, que la raison attaque et rejette, et qui plaira toujours aux ames ardentes et actives, y régnoit comme dans un domaine qui lui étoit propre. Il auroit fallu plus d'art pour l'en arracher, qu'il n'en faut aujourd'hui pour l'introduire dans d'autres sujets. *Boyardo*, comte de Scandiano, se saisit de ce genre, et dans son poëme de Roland l'amoureux, il prépara le canevas de Roland le furieux; c'étoit un tissu habilement formé, sur lequel le génie de l'*Arioste* (mort en 1553) jeta les broderies les plus riches et les plus éclatantes.

Aucune nation n'a peut-être de poëte qu'on puisse lui comparer pour la richesse de l'imagination : la sienne, toujours féconde, ne se lasse pas de produire; toujours facile, elle semble se jouer en produisant. Quelle source intarissable de fictions les plus ingénieuses! quelle abondance de comparaisons aussi neuves que frappantes! quelle suite de scènes artistement enchaînées les unes aux au-

commun des hommes; le besoin de la gloire ne laisse de place qu'aux besoins de la nature, et bannit tous les autres. D'ailleurs, il y a une sorte de satisfaction pour les cœurs nobles et fiers, à sentir qu'ils valent mieux que leur fortune; mais l'infortune du *Tasse* tenoit à sa sensibilité même; la cause et le principe de son malheur étoient dans son ame, et non dans les choses extérieures ou dans les événemens; cette imagination active, ardente, forte, qui lui inspiroit ses conceptions sublimes, le rendoit aussi susceptible de passions profondes et durables. On sait qu'il aima la princesse *Eléonore*, sœur du duc de Ferrare; cet amour, qu'il nourrissoit dans le silence, d'autant plus vif qu'il étoit malheureux, le plongea dans une noire mélancolie, et ayant éclaté, lui attira les traitemens les plus cruels. Quel tableau que celui du *Tasse* arrêté par ordre du duc de Ferrare, s'évadant de sa prison, errant et fugitif dans les campagnes de l'Italie, luttant avec la misère, en proie aux fantômes de la crainte, vivant à Turin sous un nom supposé, sans autre trésor que son génie, sans autre consolation que la nature et les muses; et lorsqu'un

penchant irrésistible le ramène dans les murs de Ferrare, saisi de nouveau et enfermé dans l'hospice de Sainte-Anne parmi les infortunés qui sont privés de leur raison, n'obtenant sa liberté qu'après un long espace de temps, à la suite des sollicitations les plus respectables; sur le point d'être couronné au capitole par les soins du cardinal *Aldobrandin*, atteint par une maladie cruelle, expirant dans le monastère de Saint-Onuphre, et échangeant le triomphe contre le tombeau (1596)!

Pour adoucir l'impression de tristesse que fait sur l'ame cette tragique histoire, et pour se consoler des malheurs du *Tasse*, il faut se dire que la composition de ses immortels ouvrages doit l'avoir dédommagé de ses peines, et qu'il a sans doute connu des intervalles de bonheur et d'ivresse, que lui seul pouvoit éprouver, et que lui seul auroit pu peindre. Il devoit avoir la conscience de ses forces et de son activité: et quelle force d'imagination, quelle activité d'esprit que la sienne! Le monde qu'il se créoit à lui-même avec tant de facilité, qu'il peuploit d'êtres de son choix, qu'il savoit ordonner avec tant d'art et d'habileté,

étoit un asile où il se déroboit aux misères de la réalité et aux persécutions des hommes ; il jouissoit en produisant, il jouissoit encore après avoir produit, par le sentiment involontaire et presque forcé du mérite de ses ouvrages. Lui-même a fait oublier l'Aminte, pastorale agréable, où il sait être délicat avec simplicité, touchant et noble sans cesser d'être naturel. La vaste composition historique de la Jérusalem délivrée a éclipsé ce paysage intéressant.

La gloire dont jouit ce poëme, quelque grande qu'elle soit, est peut-être au-dessous de son mérite réel. Quelle marche régulière et savante, quelle unité admirable ! comme toutes les actions sont enchaînées et subordonnées à l'action principale ! quelle perfection dans l'ensemble ! et à côté de ces beautés qui paroissent n'annoncer qu'un esprit réfléchi, quelle rapidité de mouvemens ! quel feu d'expressions ! quelle vivacité et quelle fraîcheur de coloris ! malgré cette unité sévère qui paroît incompatible avec une grande variété, quelle richesse et quelle magnificence de détails qui se suivent, se pressent sans désordre et sans nuire à l'effet total. Les caractères des héros

du poëme se ressemblent toujours à eux-mêmes, et ne ressemblent jamais les uns aux autres. La même passion dominante, les mêmes qualités dans plusieurs individus prennent une teinte différente, et se distinguent par des nuances qui ne peuvent échapper à un œil attentif. La valeur bouillante de Renaud, le courage réfléchi et froid de Tancrède, la bravoure féroce d'Argant, l'intrépidité calme et pieuse de Godefroi, sont des traits bien prononcés, et qu'il seroit aussi difficile de confondre que la tendresse chaste et timide d'Olinde et de Sophronie, le délire des sens et de l'imagination d'Armide, l'amour rêveur et mélancolique de la douce Herminie, et l'amour noble et fier s'indignant de lui-même comme d'une foiblesse, qui caractérise Clorinde. L'*Arioste* laisse quelquefois échapper un léger souris, lors même qu'il paroît grave et qu'il peint des objets saisissans. Le *Tasse* incline plus à la tristesse qu'à la gaieté; c'est un effet de sa sensibilité native et de ses malheurs. Le *Tasse*, plus sévère, plus imposant, plus majestueux que léger et badin, aime de préférence les sujets qui harmonisent avec la teinte de son ame, et trahit quelque-

fois le secret de son cœur dans les momens même où il ne paroît respirer et peindre que les plaisirs et la joie. L'*Arioste* est plus abondant et plus fécond ; le *Tasse* est supérieur pour l'ordonnance, et sait mieux distribuer et employer ses richesses. L'un excelle à imaginer des actions et des incidens, l'autre à parler le langage du sentiment et des passions ; le *Tasse*, toujours régulier et fini, est l'élève de la beauté ; l'*Arioste* celui des graces.

La poésie dramatique est peut-être de tous les genres de poésie le plus difficile ; elle demande une réunion rare de qualités, une réunion de circonstances peut-être plus rare encore. Elle suppose que la sociabilité a fait de grands progrès chez un peuple, qu'il s'est formé dans son sein des villes populeuses et riches, où le choc des intérêts a produit le choc des passions, et peut fournir une riche matière à l'observateur du cœur humain ; d'ailleurs, ce genre exige la plus grande simplicité d'expression alliée à l'énergie des sentimens, et cette simplicité est le comble de l'art. Aussi les Italiens avoient déjà atteint la perfection dans plusieurs genres, et celui-ci étoit encore dans un état d'en-

fance. Dans la Sophonisbe du *Trissin* il a tout imité et emprunté des Grecs ; mais imitateur servile, ou plutôt copiste maladroit, il n'a pas observé les convenances du sujet ; et cette tragédie, ainsi que le poëme épique du même auteur, l'Italie délivrée du joug des Goths, décèle plus de travail que de vrai talent. La pompe des expressions, l'abondance des images et le goût des descriptions, qui caractérisent le génie poétique des Italiens, qui expliquent leurs succès dans la poésie épique, devoient encore long-temps empêcher leurs progrès dans la tragédie. Ils avoient mieux réussi dans la comédie : les Supposés de l'*Arioste* la Calandre du cardinal *Bibiena*, la Clitie et la Mandragore de *Machiavel*, sont plutôt des pièces d'intrigues que de caractères ; et les premières sont plus faciles que les autres ; mais il y a des détails charmans, le dialogue en est coupé, vif, rapide. Il y a de la gaieté et de cette force comique qui naît du contraste des situations. Le caractère de Timothée dans la Mandragore rappelle celui du Tartuffe. On regrette que la liberté y dégénère quelquefois en licence, et qu'en respectant le bon goût, l'auteur

n'ait pas toujours respecté les bonnes mœurs.

A côté de ces poëtes qui enrichissoient et perfectionnoient la langue nationale, en l'employant à peindre les conceptions de leur génie, beaucoup d'autres ressuscitoient l'idiome de Virgile et d'Horace, et croyoient les imiter d'autant mieux qu'ils adoptoient leur langue. Plusieurs écrivirent avec une égale facilité dans les deux langues. Dans notre siècle dédaigneux, qui méprise ce qu'il ignore, où l'on croit savoir les choses parce qu'on se soucie peu d'étudier les mots, et où le nombre des gens de lettres initiés dans toutes les richesses des langues grecque et latine devient tous les jours plus rare, on dispute aux poëtes latins du siècle de Léon X d'avoir pu écrire avec une noblesse et une élégance soutenues; on prétend que Virgile auroit souri en entendant leurs vers, et on commence modestement par sourire soi-même. Il peut y avoir quelque chose de vrai dans ces réflexions, mais elles sont évidemment outrées; on en presse trop les conséquences; et d'ailleurs, que signifient des raisonnemens, où les faits parlent? Le Syphilis du médecin *Fracastor*, où il

peint, avec tant de force, les ravages d'une maladie dévorante; la Poétique de *Vida*, où il donne à la fois l'exemple et le précepte; les pièces légères du cardinal *Bembo*, qui imite heureusement Catulle et Properce, les poésies latines de *Sannazar*, peut-être supérieures à ses poésies italiennes, prouvent que le talent et le travail réunis peuvent, même dans une langue morte, produire des écrits qui joignent le mérite de l'expression à celui de la pensée et du sentiment.

Pendant que ces hommes célèbres s'exerçoient à faire revivre les muses latines, les *Manuces*, les *Sadolet* rappeloient, dans leur prose élégante et harmonieuse, le style de Pline et de Cicéron; d'autres passoient une vie laborieuse à faire des fouilles utiles; ils tâchoient de découvrir et de sauver du naufrage les débris de l'antiquité. Puis il se livroient aux études les plus pénibles pour corriger le texte altéré de ces écrits, ou pour commenter leur sens, ou pour réduire en système les préceptes et les règles de la langue. Le culte qu'on rendoit aux anciens dans ce siècle, tenoit peut-être de l'idolâtrie; mais cet enthousiasme paroît bien pardonnable, quand on pense

que ces monumens long-temps enfouis, ressuscitoient pour l'instruction des âges. Cet enthousiasme n'alloit pas jusqu'à négliger d'observer et de peindre la nature ; mais l'étude des anciens apprenoit comment de beaux génies avoient su l'imiter et la rendre, et certainement cette admiration étoit moins dangereuse que notre froide indifférence.

L'éloquence n'a pas marché de pair dans ce siècle ; elle demande plus d'idées que d'images, plus de mouvement que de tableaux, plus de sensibilité que d'imagination ; et à cette époque les esprits avoient peut-être une tendance directement opposée. On vouloit persuader sans convaincre, remuer sans éclairer ; et la véritable éloquence doit faire l'un et l'autre : elle n'est que le langage de la raison, animée par l'imagination et le sentiment ; une logique serrée, rapide, entraînante, lui est plus nécessaire que les figures et les ornemens. L'éloquence de la chaire n'offroit que des discours hérissés de citations ou de subtilités polémiques. Dans les affaires on haranguoit beaucoup, mais on mettoit dans ces harangues plus de mesure que de force, de précautions et de pru-

dence que d'abandon ; et un sénateur vénitien, parlant sur des affaires délicates et craignant de fournir des armes contre lui à un gouvernement jaloux et vindicatif, devoit parler avec moins de hardiesse et d'énergie que Démosthènes dénonçant les desseins de Philippe au peuple d'Athènes, ou Cicéron tonnant contre Verrès et contre Catilina.

D'ailleurs, la prose n'étoit pas encore formée comme l'étoit la langue poétique, et il est sûr que la passion d'écrire en latin arrêta les progrès des langues vivantes. A la vérité, Boccace avoit donné, près de deux siècles auparavant, dans son Décameron, un modèle de style dans le genre du conte ; ses tournures et ses expressions pures et élégantes n'avoient pas vieilli ; mais mieux il avoit saisi le ton de son genre, moins il pouvoit servir de règle dans les autres ; des discours oratoires ne pouvoient ressembler à des conversations légères et piquantes. Aussi les discours moraux de *Sperone* sont les seuls de cette époque qu'on lise encore avec plaisir ; mais la phrase se traîne plus qu'elle ne marche ; moulée sur la période latine, elle se déroule lentement ; et le grand nombre d'idées

incidentes que *Sperone* veut toujours lier à l'idée principale, lui donne de l'embarras et de l'obscurité.

On peut faire le même reproche aux historiens de ce siècle. L'histoire doit être rapide, serrée, pleine, comme le cours des événemens; et leur style manque quelquefois de rapidité. D'ailleurs, *Bembo*, *Machiavel*, *Guichardin*, marchant sur les traces de Thucydide et de Tite-Live, en imitant les grands modèles, sont devenus eux-mêmes des modèles difficiles à atteindre et à égaler. Les actions et les événemens forment dans leurs ouvrages une chaîne continue, où ils se lient, s'expliquent l'un par l'autre; la série de faits qu'ils nous présentent n'est pas toujours exactement conforme à la vérité: mais où la vérité les abandonne, ils ont su saisir la vraisemblance; on y trouve peu de lacunes, point de transitions forcées ou de soudures maladroites. Contemporains des événemens, ils ont été à même de les voir et de les connoître; et quoique voisins ou même témoins des faits qu'ils rapportent, ils ont su, par la force de leur raison froide et judicieuse, les projeter à une distance artificielle, où ils

les aperçoivent, à leur manière sans doute, mais sans passions, et les jugent sans se permettre de les altérer. Acteurs eux-mêmes sur la scène du monde politique, c'est après avoir été initiés dans les secrets des transactions et des affaires, qu'ils se retirent du théâtre, pour transmettre à la postérité ce qu'ils ont fait et ce qu'ils ont vu. La vie pratique leur a donné un coup-d'œil juste et exercé; les connoissances de détail individuelles et locales qu'ils ont acquises, les garantissent de la manie de généraliser ce qui n'est vrai qu'individuellement; l'habitude de traiter avec des hommes d'état, a développé en eux cette sagacité si nécessaire à l'historien, et qui fait distinguer les prétextes et les motifs des actions, les causes et les occasions des événemens. Leur ton est grave sans être sentencieux, leurs réflexions naissent du fond du sujet, et elles sont plus justes que saillantes; ils excellent à peindre les détails, mais ils ne se refusent pas à des vues générales, et il y a peu d'historiens plus propres à remplacer l'expérience, et à donner ce tact prompt et sûr qui est indispensable dans les affaires publiques.

Guichardin a écrit l'histoire de son

temps (1482 à 1650); c'est le vaste et sombre tableau des malheurs de l'Italie et des folles entreprises de la France. Il le composa dans la retraite, où après avoir joui de toute la confiance de Léon X, d'Adrien et de Paul III, il montra qu'il avoit été digne des honneurs, puisqu'il savoit s'en passer, et où, plaçant un intervalle entre la vie et la mort, il écrivit son bel ouvrage pour juger de sang-froid ses contemporains et pour se juger lui-même. On voit qu'il avoit étudié Tite-Live de préférence, et qu'il y avoit entre eux quelque analogie secrète. Il est moins brillant, mais plus solide que l'historien latin; sa marche n'est pas aussi rapide, parce que ses phrases sont plus longues. Sa forme n'est pas aussi dramatique; il y a plus de politique et moins d'action dans son ouvrage; cette différence existe encore d'une manière plus frappante entre les siècles dont ils nous ont transmis l'histoire. Guichardin ne pouvoit donner à son ouvrage ce charme du merveilleux, répandu sur les cinq premiers siècles de Rome, et qui fait paroître quelquefois les événemens inexplicables; mais il y a substitué le charme de la raison, qui, par des développemens

heureux, explique les actions et les résultats. Les harangues sont peut-être un peu trop fréquentes dans l'historien italien, et elles manquent de mouvement oratoire; mais elles sont pleines d'idées, d'aperçus lumineux, et répandent un grand jour sur les événemens.

Machiavel (1529) est plus serré, plus nerveux, plus concis que Guichardin; peu d'hommes ont réuni plus de connoissances pratiques et un sens plus exquis; plus de talens pour les affaires et plus de profondeur dans la spéculation. Dans notre siècle systématique, où l'on fait moins de cas de la richesse et du nombre des idées que de l'ordre méthodique dans lequel on les présente, et où l'on sacrifie la variété des observations et la vérité des choses, à la manie de ramener tout à un petit nombre de notions et de principes, la politique de Machiavel est négligée parce qu'elle ne forme pas un corps de doctrine, et qu'elle n'est pas réduite en système; mais on n'a peut-être jamais mieux que lui analysé les ressorts des gouvernemens, leurs principes et leurs lois, leurs avantages et leurs inconvéniens, et personne ne fait mieux connoître tous les obstacles que

les passions et les préjugés opposent aux théories abstraites, le danger des innovations, et les vrais rapports de la liberté civile avec la liberté politique. Né et élevé au milieu des agitations populaires de Florence, honoré lui-même pendant long-temps d'une des premières places de l'état, il a présenté dans l'histoire de cette république jadis célèbre, le tableau des phases qu'offrent les gouvernemens populaires, et a montré, sans le vouloir peut-être, que les démocraties, même dans les petits états, donnent aussi peu ce qu'on appelle la liberté, que la sûreté et le repos. Ses discours sur Tite-Live devroient être le manuel des législateurs et des hommes d'état, et on admire en le lisant, comment sa pensée féconde les faits les moins intéressans. Le *Prince* a été un objet de scandale, parce qu'on en a mal saisi l'esprit. *Machiavel*, partisan éclairé de la véritable liberté, ne pouvoit avoir le but de donner des leçons de despotisme; le *Prince* n'est pas un recueil de préceptes, ni un traité de l'art de gouverner; c'est un tableau effrayant, mais vrai, des maximes et des moyens que suivoient, du temps de Machiavel, pour se maintenir dans

leur usurpation, ceux des tyrans des villes d'Italie qui savoient être conséquens dans le crime. *César Borgia* et ses pareils en ont fourni les principaux traits; *Machiavel* les a réunis pour l'instruction et l'effroi de Florence, qu'il vouloit attacher à sa constitution et à ses lois; et il n'a probablement pas cru qu'en exposant le fait, il seroit accusé d'avoir voulu établir le droit de la tyrannie. Son Traité de l'art de la guerre est estimé des connoisseurs; ses portraits de la France et de l'Allemagne ne sont pas sans mérite; ce sont les premiers essais de ce genre, et indépendamment des notices curieuses qu'ils renferment, ils prouvent que l'esprit observateur de Machiavel ne méprisoit rien, et que sa philosophie étoit au-dessus de son siècle.

En général, la philosophie n'est pas le côté brillant de ce siècle; la mémoire et l'imagination se développent et travaillent avant la raison spéculative: telle est la marche de la nature. L'homme a eu des sentimens et des passions avant d'avoir des idées; il a fait des fictions ingénieuses, ou il a raconté les événemens, avant de savoir interroger la nature, et de se demander compte à lui-

même de ses opérations et de l'origine de ses pensées. La scolastique exerçoit encore son funeste empire sur les esprits. On combinoit des notions abstraites de toutes les manières possibles, sans rechercher quelle étoit leur origine et leur valeur; et l'on ne s'apercevoit pas que ce n'étoit que des cases destinées à contenir et à ranger les faits; on croyoit être riche, et on étoit pauvre; c'étoit le moyen de le rester long-temps. Galilée n'avoit pas encore paru, et Bacon, généralisant les procédés de Galilée, n'avoit pas encore prescrit sa marche à l'esprit humain et jalonné la route du vrai. On commençoit à se douter que l'observation et l'expérience étoient les seuls moyens de pénétrer les secrets de la nature. *Fallope* de Modène, *Eustache*, qui enseignoit à Padoue, le Flamand *Vesal* observoient avec succès les organes du corps humain, et leurs noms consacrent encore leurs découvertes. La chimie vouloit produire des miracles au lieu d'étudier les merveilles de la nature, et la science regrettera toujours que des hommes aussi actifs et aussi laborieux que *Paracelse* (1493), et *Van-Helmont* (1541), aient consumé leurs for-

ces, leur fortune et leur vie à chercher des chimères. On connoissoit l'algèbre, et l'on avoit appris des Arabes ces nouveaux signes qui devoient amener ou faciliter tant de découvertes; mais on n'en avoit pas encore fait l'application aux mathématiques. *Copernic* (1483 à 1543) imaginoit au fond de la Prusse le vrai système planétaire; et ce qui n'étoit chez lui qu'une idée heureuse devoit acquérir le plus haut degré de certitude par les observations et les calculs des siècles suivans.

Il faut être artiste pour essayer de peindre les créations nombreuses de l'art dans le siècle de Léon X, car les artistes surtout ne peuvent être jugés que par leurs pairs. Il nous suffira de rappeler que dans aucune époque, si l'on en excepte le siècle de Périclès, le génie n'a enfanté des ouvrages plus parfaits; et le nombre de ces productions originales est si grand, qu'on diroit qu'il a produit sans effort, et qu'il a semé ses richesses d'une main facile. Les arts mécaniques qui ne travaillent que pour l'utile, ou qui du moins le mettent en première ligne et lui subordonnent le beau, avoient multiplié en Italie les

moyens de subsistance et de luxe, lorsque les artistes qui ne veulent voir et reproduire que la beauté, jetèrent le plus grand éclat. Les modèles existoient depuis des siècles, le temps avoit épargné des monumens dignes d'être conservés. Le prototype du vrai beau, la nature étoit toujours la même, et offroit mille traits épars qui pouvoient conduire à l'idéal; mais les modèles ne parurent exister qu'à l'éveil de ces génies capables de les étudier, de les sentir, de les égaler. L'art n'eut presque point d'enfance en Italie; les sciences, filles du temps, marchent lentement, et n'avancent que par les efforts réunis des siècles; mais le génie des arts, comme celui de la poésie, s'élève souvent de prime abord au comble de la perfection, et réalise d'un seul jet l'idéal de la beauté. Rome réunit dans ses murs sous les pontificats de Jules II, de Léon X, de Clément VII, de Paul III, des hommes que la nature avare ne prodigue pas d'ordinaire, et dont un seul eût suffi pour la gloire d'une nation; *Raphaël d'Urbin* qui, mort dans la force de l'âge, (1520 à 37 ans) avoit assez vécu pour être immortel, *Jules Romain*, *Jean d'Udine*, *Polidore*, *Caravage*, *Jacques*

Sansovin, et ce *Michel-Ange Buonarotti* (1474 à 1564), qui remporta la triple couronne d'architecte, de peintre et de sculpteur. La plupart de ces artistes travaillèrent à cette basilique de Saint-Pierre, édifice immense et unique, digne résultat du concours de tous les talens dont *Bramante* donna le premier plan, et que *Michel-Ange* exécuta. Ce fut alors que se formèrent en Italie ces écoles du génie, qui toutes avoient un caractère particulier, dont le mérite égal, quoique différent, partage les juges, a formé tant de sectes, et qu'il est peut-être plus facile d'admirer et de distinguer que de définir. Raphaël l'emportoit au jugement des connoisseurs pour la correction, et enseignoit à l'école romaine la perfection du dessin. Le *Giorgion*, le *Titien*, le *Tintoret* assurèrent à l'école vénitienne la supériorité pour le coloris. *Corrège* qui vécut et mourut dans l'indigence, qui travailloit pour avoir du pain et qui acquéroit la gloire, *Corrège*, le peintre des graces, a donné à l'école lombarde un modèle inimitable. *Michel-Ange* dessinoit et élevoit la coupole de Saint-Pierre de la même main dont il peignoit le jugement dernier, et exprimoit

dans le marbre l'ame forte de Moïse. Toujours hardi, vaste, sublime, donnant à l'ame le sentiment de l'infini, en présentant à l'œil des formes finies, son génie sembloit à l'étroit dans les proportions de l'humanité.

Le travail et l'industrie avoient produit la richesse et la puissance; ces circonstances heureuses firent naître les lumières; et développèrent les talens; les arts et les lumières rendirent au travail le bien qu'ils avoient reçu de lui; multipliant les besoins et les inventions, les demandes et l'activité qui les satisfait, les découvertes et les débouchés, elles multiplièrent la richesse et la puissance des nations, et mirent un nouveau poids dans la balance du système politique.

CHAPITRE VI.

Des causes et de l'occasion de la Réformation. Sa naissance, ses progrès, sa marche, ses effets. Ligue de Smalkalde.

LA marche progressive de la civilisation avoit amené en Italie le beau siècle des *Médicis;* elle amena en Allemagne une révolution totale dans les opinions religieuses. Tandis qu'au midi de l'Europe on jouissoit en paix des fruits du talent et du génie, au nord, l'esprit humain se débattoit dans les chaînes de l'erreur, et tout entier à des objets plus sérieux, réclamoit l'exercice de sa liberté, pour arriver plus sûrement au vrai. Cette révolution (*) religieuse dans

(*) Parmi toutes les révolutions qui ont eu lieu dans le monde, il n'y en a qu'une seule qu'on puisse comparer avec la Réformation. Nous sommes trop voisins d'elle pour qu'il soit nécessaire de la nommer. Les différences qui se trouvent entre ces deux grands mouvemens, sont sans contredit plus nombreuses et plus frappantes que leurs ressemblances; mais elles offrent des rapports singuliers dans

son principe et par son objet, a été par le fait une révolution politique, et elle a eu une influence décisive sur le système général de l'Europe et sur les rapports de tous les états.

Toutes les révolutions qui ont changé l'état du monde, en changeant les opinions d'une grande partie de l'espèce humaine, peuvent être considérées sous deux points de vue : relativement à leurs causes indirectes et éloignées ou relativement à leurs causes directes et prochaines. Pour saisir les véritables rapports des événemens, il faut réunir ces deux manières différentes de les voir et de les juger. Isolées, non-seulement elles n'expliquent rien ; mais de plus, elles dénaturent les objets et conduisent à de fausses conclusions. Ne saisit-on que les causes directes et prochaines des événemens, les effets paroissent disproportionnés aux causes, le grand changement qui s'est opéré devient incompréhensible, et pour déguiser son ignorance, on seroit tenté de l'attribuer au hasard. Va-t-on chercher dans un temps éloigné

leurs causes, leur marche et leurs effets. Le lecteur attentif et instruit s'apercevra facilement de leurs traits de conformité.

les causes indirectes et préparatoires des événemens? en observant que le germe en étoit contenu dans le caractère même du siècle où ils ont eu lieu, on s'imagine qu'ils devoient arriver nécessairement; en voyant comment ils ont été amenés par la marche générale de l'esprit humain, on se persuade que dans le monde moral comme dans le monde physique, il est des résultats inévitables qu'on peut quelquefois prévoir, mais qu'on ne sauroit prévenir, et auxquels on doit se soumettre sans résistance. Le hasard et la nécessité rendent également toutes les mesures inutiles et toutes les précautions superflues. Ainsi l'impéritie qui en prend de fausses, la foiblesse qui n'en prend aucune et reste dans l'inaction, échappent aux censures et aux reproches; l'ignorance et l'incapacité empruntent dans ce point de vue les traits de la sagesse; la sagesse et la fermeté paroissent être un orgueil et une obstination ridicules; enfin, les passions et le crime semblent être à l'abri de toute responsabilité.

Le seul moyen de prévenir ces dangers et d'éviter ces écueils, c'est de combiner les deux principes de solution du problème que présentent certains faits,

et de fixer avec une égale attention les causes préparatoires et les causes prochaines des révolutions. Dès qu'on se pénétrera de l'idée que, sans les acheminemens et les préparations à de grands événemens qui se trouvoient dans les habitudes, les opinions, les mœurs générales du siècle où ils se sont passés, les causes directes et particulières seroient restées inactives, ou du moins n'auroient pas pu produire de changement total, la disproportion entre l'effet et la cause s'évanouira; on n'attribuera pas de grands résultats à des bagatelles, et il n'y aura plus de paradoxes d'événemens. D'un autre côté on verra clairement que sans les causes directes et prochaines, les causes générales et éloignées n'auroient point amené de révolution, les préparations n'auroient rien préparé, et les germes des plus terribles catastrophes que les siècles avoient déposés dans le sein de l'ordre social, y auroient encore dormi long-temps, et y seroient peut-être même restés à jamais inactifs et ignorés. Or, comme les causes directes et prochaines ne sont pas au-dessus de la portée de l'homme, et qu'il peut les modifier, les combattre, les diriger, la prudence et la fermeté

pourront toujours prévenir le mal, ou hâter le développement du bien.

Ces principes s'appliquent d'eux-mêmes à l'histoire de la réformation. Pour la saisir dans son véritable point de vue et la juger sainement, il faut jeter un coup-d'œil sur les circonstances qui, changeant l'esprit du siècle, avoient préparé une révolution religieuse; nous verrons ensuite quelles en furent les occasions, les moyens et les agens principaux.

La puissance des papes avoit atteint son plus haut degré d'élévation sous *Boniface VIII* (1300). Depuis cette époque, sa décadence fut plus ou moins sensible, mais il étoit incontestable qu'elle déclinoit graduellement. Nous avons remarqué ailleurs, que la translation du siége pontifical à Avignon, qui mit le pape dans la dépendance de *Philippe-le-Bel*, l'abolition de l'ordre des Templiers, le long et scandaleux schisme d'Occident; les mesures vigoureuses que prirent les conciles de Constance et de Bâle, avoient porté des coups terribles au pouvoir des papes dans l'esprit des peuples et des princes. Les changemens qu'avoit éprouvés l'ordre social dans la

plupart des états de l'Europe, n'étoient pas de nature à relever la puissance chancelante des papes, mais tendoient au contraire à l'affoiblir de plus en plus. A mesure que les vassaux avoient perdu de leurs forces, et que les souverains avoient augmenté les leurs, les évêques de Rome avoient rencontré dans tous les pays plus de résistance et moins d'alliés. Les rois, pour peu que la superstition ne les eût pas entièrement aveuglés sur leurs vrais intérêts, avoient toujours vu avec un dépit secret et une inquiétude légitime, cette puissance spirituelle qui se jouoit de la leur, l'entravoit ou la brisoit à son gré. Tant que les papes eurent pour eux l'ignorance fanatique des peuples et l'ambition éclairée des grands vassaux, les souverains furent obligés de se soumettre, en frémissant, aux arrêts de la cour de Rome. Mais dans le quinzième siècle, l'autorité royale plus étendue et mieux affermie, étoit en état de se faire craindre des seigneurs et respecter des papes eux-mêmes. Tandis que les bras qui s'étoient souvent armés en leur faveur, étoient paralysés par les lois et par la force coactive des gouvernemens, l'opinion s'éclairoit, et les progrès des

lumières enlevoient à Rome d'autres moyens de domination. Les esprits qui avoient été long-temps immobiles et qui paroissoient avoir perdu l'usage de leurs forces, étoient sortis de leur léthargie. D'abord leur activité s'étoit portée sur les arts mécaniques, ensuite sur les arts d'imagination; mais le mouvement, une fois imprimé, étoit parvenu jusqu'à la raison. On avoit commencé à réfléchir, et la pensée se dirigeoit d'elle-même sur la religion comme sur l'objet le plus important. Dans plus d'une bonne tête s'étoient élevés des doutes, d'abord timides et secrets, bientôt plus prononcés et plus hardis. Les ames pieuses étoient scandalisées du relâchement de la discipline, les cœurs honnêtes révoltés de la dépravation du clergé. De toutes parts on faisoit entendre les mêmes plaintes, et ces plaintes étoient fondées. Les ordres monastiques s'étoient multipliés et enrichis. Dans la plupart des cloîtres, l'opulence avoit perverti les mœurs; on avoit substitué l'oisiveté au travail, la mollesse à l'austérité, des désordres honteux à une régularité exemplaire; et à mesure que les moines perdoient de leurs titres au respect des peuples et

baissoient dans l'opinion, ils sembloient hausser leurs prétentions et leur orgueil. Les ordres mendians étaloient un luxe qui contrastoit avec leur nom, et n'avoient gardé des temps anciens que leur ignorance. Rome conféroit toutes les places ecclésiastiques, soit directement, soit par des recommandations qui étoient autant d'ordres déguisés. Elle les accordoit plus souvent à l'intrigue et à la faveur qu'au mérite, et les prêtres italiens les sollicitoient et les obtenoient avec plus de facilité que les autres. L'or de tous les pays de l'Europe alloit se rendre dans le trésor des papes; et à titre d'annates, de dîmes, de dispenses, d'indulgences, ils pompoient le numéraire de tous les états.

Ces abus déjà dénoncés aux conciles de Constance et de Bâle par le zèle éclairé de *Dailly*, de *Gerson*, de *Clémangis*, s'étoient perpétués malgré leurs justes réclamations; mais leurs discours, qui n'avoient été que l'expression du vœu général, lui avoient prêté une nouvelle force. Déjà les plaintes ne circuloient plus sourdement. Les princes, la noblesse, le peuple, se réunissoient à demander la réforme de l'église. Les souverains et

les nobles convoitoient les biens ecclésiastiques, et vouloient qu'on rétablît les mœurs de l'église primitive, en ramenant le clergé à sa pauvreté première. Le peuple désiroit que le clergé fût moins avide et plus libéral, et qu'au lieu de demander aux pauvres leur nécessaire, il les secourût de son superflu. Bien loin de donner l'exemple de la simplicité des mœurs et du zèle pour le maintien de la discipline, *Alexandre VI* et *Jules II* avoient donné l'exemple de tous les désordres et de tous les vices. On avoit vu le premier se plonger dans les débauches les plus honteuses, trafiquer publiquement des dignités de l'église, tout sacrifier à son avarice et à celle de son indigne fils, se faire du crime un objet d'amusement, et mourir des suites d'un forfait qu'il avoit médité. Le second, plus ambitieux et moins vil, agitant l'Europe et ensanglantant l'Italie, pour étendre les domaines du Saint-Siége, avoit fait et défait les ligues avec une égale facilité, s'étoit joué de ses promesses et de ses sermens, et plus soldat que prêtre, n'avoit pas craint de verser lui-même le sang des fidèles. D'autres temps avoient peut-être vu des papes tout aussi cou-

pables, et quand *Marosie* disposoit de la tiare, elle la plaçoit sur la tête des derniers des hommes. Mais à cette époque les crimes des papes plus ignorés, étoient moins scandaleux; les communications entre les peuples, rares et imparfaites, empêchoient que ces attentats ne fussent connus; ils souilloient Rome sans aller effrayer l'Europe : mais au temps d'*Alexandre* et de *Jules*, tous les peuples instruits du déréglement de leur conduite, purent les juger, les condamner, les abhorrer avec connoissance de cause. La convocation du concile de Pise, et les mesures que prirent *Louis XII* et *Maximilien I* pour déposer et punir *Jules*, mirent sa conduite dans le jour le plus odieux; et déjà l'imprimerie, introduite dans la plupart des pays de l'Europe, y faisoit circuler avec une égale rapidité la vérité et l'erreur, l'éloge et le blâme, et liant les hommes de toutes les contrées, avoit créé l'opinion publique.

Ce fut elle qui vers la fin du quinzième siècle, donna de l'importance à des idées théologiques et à des innovations partielles, qui avant cette époque auroient fait peu de sensation, et seroient peut-

être mortes en naissant. Le système religieux de l'église romaine, formé successivement avec beaucoup d'art, paroissoit reposer sur des bases si solides, que les papes avoient souvent méprisé, ou du moins différé de punir ceux qui hasardoient d'en attaquer quelque partie; et en effet, avant l'invention de l'imprimerie les opinions de ces novateurs peu connues et peu répandues, ne pouvoient que difficilement devenir dangereuses. La doctrine des Vaudois, les idées de *Wicleff* sur la sainte cène que *Huss* adopta et répandit, celles de *Huss* lui-même, quelque triste célébrité que leur aient donnée son supplice et les guerres qui le suivirent, n'avoient pas fait en Europe autant de progrès ni acquis autant de partisans qu'elles sembloient devoir le faire; mais avec l'imprimerie tout changea de face, les idées des théologiens qui seroient restées ensevelies dans leurs têtes ou dans leurs écrits, depuis cette invention ingénieuse, parcourant tous les pays, pouvoient menacer d'un moment à l'autre la doctrine dominante. Les papes sentirent le danger; ils essayèrent de s'emparer de ce grand moyen de circulation et de le diriger à leur gré; mais

l'expérience de trois siècles a prouvé que cette puissance est aussi indisciplinable qu'active, et les papes le reconnurent.

L'étude des langues mortes que les Grecs fugitifs de Constantinople introduisirent en Europe, avoit étendu le champ des idées, et donné le désir de lire tous les auteurs dans la langue originale. Il étoit facile de prévoir que la connoissance du grec et de l'hébreu mettroit beaucoup de bons esprits en état de comparer la doctrine dominante avec les livres qui devoient en être la source; et ces théologiens de Cologne qui persécutèrent le célèbre *Jean Reuchlin* (*Capnio*), restaurateur de la langue hébraïque en Allemagne, agissoient conséquemment, du moment où leur but étoit de perpétuer l'ignorance. On commençoit déjà, même en Allemagne, à écrire dans la langue du pays, et au moyen de ce véhicule toutes les idées pouvoient se répandre facilement dans les classes inférieures du peuple.

Aussi voyoit-on déjà à la fin du quinzième siècle les effets de ces changemens. Partout paroissoient des écrits sérieux ou satiriques contre les abus et les ridicules de l'église romaine, où les moines et

le pape n'étoient pas épargnés. On dévoroit ces ouvrages, ils étoient le sujet des conversations et des correspondances, toutes les classes s'en amusoient, et la malignité naturelle à l'esprit humain recevoit sans cesse des alimens nouveaux. Le peuple se moquoit du clergé, les hommes un peu plus éclairés attaquoient la discipline, et quelques bonnes têtes allant plus loin, se disoient en confidence que la religion régnante n'étoit pas celle de l'évangile. A la vérité, près du siége de la puissance, où l'on étoit plus à même de l'observer et de la connoître, en Italie, on s'étoit permis dès le treizième et le quatorzième siècle les propos les plus hardis; et les papes, le clergé, la doctrine même n'avoient pas été ménagés dans les poëmes de Dante et dans les contes de Boccace; mais Dante et Boccace, tous deux au-dessus de leur siècle, n'avoient pas écrit pour lui, et leurs ouvrages n'avoient été que peu lus, et plus rarement compris.

A la fin du quinzième siècle, le goût de critiquer les abus et les vices de l'église étoit devenu le ton général; les esprits graves et ardens s'épuisoient en dé-

clamations ; les esprits légers et badins ne tarissoient pas en plaisanteries. Dans tous les pays régnoit une fermentation sourde et une inquiétude secrète. Les idées religieuses consacrées par l'église, n'étoient plus à l'unisson ni des besoins de la raison ni du progrès des lumières. Des deux principes qui gouvernent l'homme, le goût de la nouveauté et le pouvoir de l'habitude, le premier prenoit le dessus, et n'étoit plus tenu en équilibre par l'autre, parce que les esprits étoient devenus plus actifs, et que la pensée vouloit du mouvement. On ne savoit pas précisément ce qu'il falloit changer, mais on sentoit qu'il falloit des changemens, et surtout on les désiroit avec vivacité. Les passions contribuoient à renforcer cette tendance générale. L'ambition, la vanité et le désir des jouissances avoient gagné en surface et en intensité, à mesure que la civilisation faisoit des progrès. On envioit au clergé son pouvoir, on vouloit partager les honneurs que les peuples lui rendoient, et surtout on convoitoit cette opulence qui lui permettoit de vivre dans le luxe et dans l'oisiveté. La disposition générale des esprits annonçoit clairement que

l'Europe étoit menacée de quelque grande commotion.

Tout paroissoit mûr pour une révolution ; cependant les papes auroient pu facilement la prévenir, s'ils avoient eu une juste idée des dangers qui les menaçoient, et s'ils avoient connu et consulté l'opinion publique. Ils n'avoient qu'à employer à réformer les abus, le pouvoir qui les avoit multipliés. Il falloit le faire dans un temps où ils n'auroient paru céder ni à la nécessité ni à la crainte. Encore revêtus de toute leur autorité, ils auroient pu satisfaire au vœu de toute l'église, en abolissant ou en régénérant les anciennes institutions, sans secousse et sans précipiter leurs mesures. Etoient-ils trop attachés à leurs maximes, et trop intéressés aux abus pour les redresser ? il falloit faire des sacrifices aux circonstances. On devoit du moins redoubler de circonspection et de prudence, et user de toutes les ressources du pouvoir et de l'adresse pour prévenir une explosion violente. Par un heureux tempérament de fermeté et de justice, il étoit possible de modérer l'effervescence générale et de contenir les novateurs. Les germes de révolution

auroient été étouffés, ou seroient demeurés inactifs et stériles. Les matières combustibles étoient préparées, mais tout étoit sauvé si l'on avoit eu l'art d'en écarter l'étincelle. Les papes eux-mêmes l'y portèrent, et firent naître les causes directes et prochaines qui développèrent l'activité des causes générales.

Léon X occupoit le trône pontifical (1513). Il étoit fait pour gouverner l'Eglise dans un temps calme et heureux; mais son génie et son caractère n'étoient pas à l'unisson de la crise qui se préparoit. Spirituel, instruit, bon, généreux, il eût été un particulier aimable, il n'étoit qu'un souverain foible et inappliqué. Les lettres et les arts l'intéressoient et l'occupoient beaucoup plus que la grande administration dont il étoit chargé. Quoique sa conduite et ses mœurs ne fussent rien moins qu'exemplaires, il avoit plus de moralité que ses deux prédécesseurs. Entièrement étranger aux vices et aux crimes d'Alexandre et de Jules, mais doué de moins d'énergie, il fut puni de leurs désordres; et peut-être le fut-il uniquement parce qu'il n'avoit pas leur fermeté ni leur audace. Libéral et magnifique, ses dépenses surpassoient encore

ses revenus ; la Basilique de Saint-Pierre coûtoit des sommes immenses. *Léon* voulant se procurer de nouvelles ressources, eut recours à un moyen que les papes avoient souvent employé avec succès, la vente des indulgences. C'étoient des assignations sur l'inépuisable trésor des œuvres de surérogation faites par les saints, que les fidèles, au moyen d'une rétribution pécuniaire, pouvoient acquérir et s'attribuer ; et cette espèce de bons d'un genre particulier effaçoit tous les désordres, tenoit lieu de vertus, et assuroit le ciel au propriétaire. Déjà plus d'une fois des hommes éclairés et vertueux s'étoient élevés au sein de l'église romaine contre cet indigne trafic ; mais les papes n'avoient pas tenu compte de leurs réclamations. *Léon*, qui ne connoissoit pas l'esprit de son siècle, ou qui étoit trop léger pour le consulter, crut que cette spéculation de finances lui réussiroit comme à ses prédécesseurs. C'étoit principalement l'Allemagne et les pays du nord que l'on se proposoit d'exploiter. L'ignorance et la docilité de ces peuples avoient été une veine de richesses pour la cour de Rome, et elle la croyoit intarissable. Le pape

intéresse à la vente des indulgence *Albert*, prince de la maison de Hohenzollern, qui occupoit le siége de Mayence; il promet de lui remettre la somme considérable qu'il doit à Rome pour le pallium. *Albert*, prodigue et fastueux comme *Léon*, et toujours dépourvu d'argent comme lui, épouse avec chaleur les intérêts du pape; il charge l'ordre des Dominicains de vendre les indulgences en Allemagne, et *Jean Tetzel*, moine ignorant et effronté, fait dans la Haute-Saxe ce commerce, déjà si révoltant par lui même, de la manière la plus indécente. Les paysans, dupes de ses promesses, lui apportent leur argent et reçoivent ses billets.

Martin Luther, moine augustin, enseignoit à cette époque la théologie dans l'université naissante de Wittenberg. Il étoit né à Eisleben dans le comté de Mansfelden (1483), de parens pauvres et honnêtes; son père étoit mineur. Dans son enfance il avoit fréquenté l'école d'Erfort, et avoit annoncé de bonne heure un esprit vif et une ame énergique. De fausses idées religieuses, et peut-être le goût des lettres, le déterminèrent à renoncer au monde, et il

entra, malgré ses parens, dans l'ordre des Augustins. La retraite et les devoirs monastiques exaltèrent sa tête ardente, et il tomba dans une sombre mélancolie qui ne lui permettoit pas de fixer d'autre idée que celle des jugemens célestes. Il ne fut guéri qu'en se livrant à l'étude des langues mortes, qui, dirigeant son attention sur des objets réels et sérieux, modéra la fougue de son imagination, et le sauva des dangers d'une activité inquiète et vague. Le vicaire-général des Augustins *Staupitz*, homme doux et éclairé, à qui *Luther* s'étoit ouvert, lui avoit donné cet utile conseil. Il prit le jeune moine en affection, et lui trouvant du talent, l'envoya à Rome pour les affaires de l'ordre (1510). Ce voyage avoit fourni à *Luther* l'occasion d'observer de près la cour des papes ; et il en avoit remporté un mépris profond pour Rome, mépris que la corruption des mœurs régnantes et la licence des esprits devoient naturellement inspirer à un cœur droit et religieux. De retour en Saxe, ses connoissances et la recommandation de *Staupitz* lui avoient fait obtenir une chaire de théologie à l'université de Wittenberg, fondée par l'élec-

teur *Fréderic-le-Sage*. Il en remplissoit les fonctions avec zèle; et y bornant ses soins et ses désirs, il ne se doutoit pas de la célébrité qui l'attendoit, lorsque *Tetzel* vint vendre ses indulgences dans le voisinage de Wittenberg.

Luther portoit dans un corps sain et robuste une ame d'une trempe forte et vigoureuse; son esprit étoit plus actif et plus prompt que fin, délié et pénétrant. Il saisissoit facilement les grands traits et s'attachoit aux masses; les nuances et les détails lui échappoient. Instruit sans être savant, il estimoit l'érudition, et avoit témoigné de bonne heure une aversion invincible pour la philosophie scolastique. Ses principes et ses idées étoient plutôt le résultat d'un premier aperçu juste et lumineux, que le fruit de réflexions profondes et d'un lent examen. Son génie lui faisoit découvrir la vérité par un tact heureux. Il n'avoit pas cette raison méthodique qui procède avec plus de sûreté que de vitesse. Ses passions étoient ardentes, prononcées et durables, ou plutôt il n'en avoit qu'une dominante, l'amour de ce qu'il croyoit vrai, et le désir de faire triompher sa conviction. Une volonté droite, éner-

gique, inébranlable le rendoit étranger aux demi-mesures, aux vacillations, aux incertitudes. Son esprit avoit pris l'empreinte de son caractère, ses principes une fois arrêtés étoient invariables; de ce moment, il ne connoissoit plus le doute, il ne le toléroit plus dans les autres; son tempérament fougueux et son humeur impétueuse qui n'avoient pas été adoucis par l'éducation ni par l'usage du monde, ne lui permettoient pas de ménager ses expressions dès qu'il croyoit avoir la raison et le devoir pour lui. Infatigable au travail, audacieux dans l'attaque, intrépide dans la résistance, il avoit plus de caractère que de génie, plus de force de volonté que de force de tête, moins de richesse et de variété de moyens que d'unité dans la direction qu'il savoit leur donner. Impérieux comme le sont tous les hommes qui ne voient qu'un seul objet, dur pour les autres parce qu'il l'étoit pour lui-même; naturellement violent et passionné, il le devint encore plus par l'habitude de la lutte et de la guerre. Ses défauts servirent peut-être sa cause aussi bien que ses grandes qualités; et s'il avoit été plus modéré, plus doux, plus voi-

sin de la perfection morale, il n'eût jamais tenté sa grande entreprise, ou il l'eût tentée sans succès.

Tel étoit l'homme qui enseignoit paisiblement la théologie à Wittenberg, lorsque la vente des indulgences vint l'arracher pour toujours à l'obscurité et au repos. Il vivoit ignoré dans le monde, et il s'ignoroit lui-même. Le caractère et les talens qu'il va déployer, n'existoient encore en lui qu'en puissance; les circonstances lui apprirent à se connoître, et développèrent en lui des ressources qui dans tout autre temps seroient restées ensevelies. *Luther* est indigné de voir qu'on déprave la moralité du peuple en le dépouillant de son argent; l'étude qu'il a faite des livres saints lui a donné des idées plus justes sur les conditions du salut, et il publie des thèses contre les indulgences (1517). Alors, et même plus tard encore, il ne prévoyoit pas où cette démarche le conduiroit; il s'élevoit simplement contre un abus: tant d'autres l'avoient fait avant lui. Tous ceux qui sont intéressés à défendre les abus, parlent et écrivent contre ce moine audacieux. *Luther*, provoqué par ses ennemis, leur oppose de nou-

veaux écrits plus hardis que les premiers, et la querelle s'engage. Les Dominicains, sûrs de la victoire, en appellent à Rome. *Léon* pouvoit mettre fin à ce démêlé en imposant silence aux deux partis et en rappelant Tetzel; ou s'il vouloit le soutenir, condamner et punir Luther, il falloit prononcer et faire exécuter l'arrêt sur-le-champ. Mais le pape distrait par les affaires, et plein de mépris pour le moine allemand, laisse traîner l'affaire. Les écrits se multiplient, les idées circulent, les têtes s'échauffent, et *Luther* acquiert des partisans. En 1518, *Léon* charge enfin *Thomas de Vio de Gaëte* d'obliger *Luther* à se rétracter, et de le punir s'il s'y refuse. *Luther* se rend à Augsbourg, paroît devant le légat, résiste également à ses caresses et à ses menaces, et le quitte sans avoir cédé au vœu du pape. Il en appelle à Rome, et lorsque Rome elle-même le condamne, il invoque l'autorité d'un concile.

Les circonstances le favorisent. *Maximilien* meurt (1518), et pendant l'interrègne d'un an et demi l'électeur *Frédéric le-Sage* exerce le vicariat dans l'Empire. Ce prince méritoit le beau surnom que lui ont donné ses contemporains.

Modéré dans ses principes et mesuré dans ses démarches, il répugnoit aux partis extrêmes, et son esprit conciliateur ne lui permettoit pas de condamner facilement les opinions des autres. Sincèrement religieux, il aimoit la vérité, la cherchoit de bonne foi, et se défioit de ses lumières. Il savoit apprécier les talens de Luther; il estimoit son caractère; trop éclairé pour ne pas s'apercevoir, et trop pieux pour ne pas gémir des abus qui déshonorent l'église, il avoit demandé leur réforme avec empressement. L'éclat que la réputation de Luther répandoit sur l'université de Wittenberg, qu'il chérissoit avec toute la tendresse d'un père, lui faisoit désirer de l'y conserver, et même voir avec plaisir le bruit qu'avoient fait les thèses sur les indulgences. Ainsi, bien loin d'inquiéter *Luther*, il le protégea; et l'intervalle qui sépare la mort de Maximilien de l'avénement de Charles-Quint, fut très-favorable aux progrès de la nouvelle doctrine. Les adversaires fougueux et maladroits de *Luther*, *Jean Eck*, théologien d'Ingolstadt, et *Jacques Hogstraten*, dominicain, ne firent que lui donner le sentiment de sa supériorité,

la mirent dans tout son jour aux yeux des autres, et lui procurèrent des amis précieux.

Parmi ces derniers, *Carlostadt* et surtout *Mélanchthon* jouèrent le rôle le plus actif. *Carlostadt*, dont le zèle va jusqu'à l'emportement, capable de tout hasarder et de tout braver, plus fait pour les coups de main, que pour la discussion, étoit l'enfant perdu du parti. *Mélanchthon* étoit supérieur à *Luther* pour l'étendue de l'esprit et la profondeur des vues, les richesses de l'érudition et la perfection du style; mais timide, incertain, irrésolu, il manquoit de cette hardiesse qui entreprend, de cette fermeté qui persévère, et de ce courage d'esprit qui obéit à la vérité et au devoir sans s'attendrir sur les conséquences. *Mélanchthon* auroit pu faire le plan de la réformation, il ne l'auroit jamais exécuté; il pesoit encore dans une balance impartiale le pour et le contre des opinions, quand *Luther* prononçoit impérieusement la sienne; il prioit quand *Luther* combattoit, il pleuroit quand *Luther* menaçoit et tonnoit. C'étoit la tête du parti, dont l'autre étoit la volonté. *Mélanchthon*

étoit un principe de lumière, *Luther* un principe de mouvement et d'action.

La guerre étoit déclarée ; Rome juge *Luther* coupable d'hérésie (1520) ; ses écrits sont brûlés publiquement à Louvain, à Cologne, à Mayence, et le pape ordonne par une bulle à Fréderic-le-Sage d'exécuter la sentence lancée contre ce moine audacieux. *Luther* en appelle avec plus de force à un concile, et opposant la violence à la violence, il brûle à Wittenberg le code du droit canonique. *Léon X* avoit peut-être montré trop de sévérité après avoir montré trop d'insouciance, et, comme tous les princes foibles, il n'avoit su user à propos ni de rigueur ni de clémence. *Luther* s'étoit engagé trop avant pour reculer : la nécessité de se défendre l'avoit mis dans le cas de chercher de nouvelles armes pour multiplier ses attaques. Déjà ses succès lui avoient donné le secret de ses forces, la mesure de l'opinion générale ; et ses vues de réforme s'étoient étendues avec ses idées et ses connoissances. Toute la religion catholique reposoit sur l'autorité du pape et de l'église ; l'édifice entier devoit crouler avec cette base. C'est sur elle qu'il

dirige ses coups; au lieu de déterminer le sens des écritures par la tradition et l'autorité, c'est par les écritures interprêtées suivant ses lumières, qu'il rejette la tradition, et qu'il proscrit l'autorité en matière de foi. Désormais la croyance doit reposer sur l'examen, et la religion n'avoir d'autre fondement que l'évangile et la conviction de chaque individu; chacun est juge de sa foi, ne prend à cet égard des lois que de sa propre raison, et n'est responsable qu'à lui-même.

En brûlant publiquement le droit canonique, *Luther* changeoit tout-à-fait la constitution de la grande société chrétienne; il avoit détrôné le souverain spirituel dont le pouvoir sembloit consacré par le ciel lui-même, et l'étoit du moins par une haute antiquité et par le respect des peuples. Déjà il ne s'agit plus de réforme partielle, mais d'une refonte totale; de changemens, mais de révolutions. Ses principes le conduisoient à dire que l'état n'existe qu'autant qu'il y a un pouvoir souverain qui décide ce qui, en fait d'actions, doit être regardé comme la volonté générale; mais qu'il ne peut point y avoir dans l'é-

glise de souveraineté qui détermine ce qui doit être l'opinion générale ; que dans l'ordre social la liberté ne peut être sauvée que par des lois qui la restreignent, et que l'indépendance absolue de tous ne seroit que la tyrannie de tous ; mais que dans l'ordre spirituel et dans le monde des idées, l'indépendance absolue sauve seule la liberté ; que ce qui mériteroit le nom d'anarchie dans l'un, est le seul régime qui convienne à l'autre ; et que nul ne doit prendre conseil que de lui-même dans l'explication de l'évangile. Mais contraint par la force des choses, peut-être aussi entraîné par un caractère dominateur, il ne fit que déplacer la souveraineté sans l'abolir, et devenant lui-même monarque conserva la monarchie dans l'église.

Cependant, après l'éclat qu'il avoit fait à Wittenberg, il ne déclara pas d'abord qu'il ne vouloit plus de ménagemens, mais il demanda la décision d'un concile, et *Léon* crut devoir revenir aux voies de conciliation. *Charles* étoit assez indifférent sur l'article de la religion. Plusieurs ont cru qu'il inclinoit pour la doctrine nouvelle, parce qu'il ne se montra pas zélé catholique ; d'autres l'ont

cru zélé catholique, parce qu'il a fini par combattre les novateurs. A cette époque *Charles* croyoit devoir caresser l'opinion publique; la reconnoissance le lioit à l'électeur de Saxe, protecteur secret de *Luther*, et il ne voyoit pas avec peine ce moyen d'occuper et d'inquiéter la cour de Rome. Il cite l'ennemi du pape à la diète de Worms (1521). *Luther* s'y rend malgré les craintes de ses amis, y soutient avec courage ses principes, se refuse à toute espèce de rétractation, et ne fait pas une impression bien avantageuse sur l'empereur. A peine a-t-il quitté Worms que la diète le condamne, défend de lire ses écrits, et ordonne à toutes les autorités de les poursuivre. Mais en même temps, pour le soustraire à ces persécutions, l'électeur de Saxe le fait arrêter, probablement du su de *Charles*, par quatre cavaliers masqués, et le fait conduire secrètement au château de Wartbourg près d'Eisenach. Dans cette retraite qu'il appeloit son Pathmos, il eut le temps d'étudier et de traduire les livres qui pouvoient servir d'arsenal à ses sectateurs, de consolider et d'achever son système ébauché; et de là il répandit dans toute

l'Allemagne des écrits propres à rassurer et à éclairer ses partisans, qui frappèrent d'autant plus qu'ils avoient quelque chose de mystérieux, et partoient d'une main invisible.

Pendant la captivité de *Luther* (1521 à 1522), sa doctrine fait des progrès. L'enthousiasme se mêle à la conviction, une inquiétude vague et l'amour du vrai, le goût de la nouveauté et une vanité active, la haine des abus et l'intérêt qui compte gagner à leur ruine, les passions qui veulent s'élever sur leurs débris, enfantent à sa doctrine des apôtres et des disciples nombreux. Les uns y voient un objet respectable, et leur zèle mérite des éloges; les autres ne l'adoptent que comme un moyen de parvenir, et ils méritent le mépris. On prêche les nouveaux principes à Erfort, à Worms, à Halberstadt, à Strasbourg, en Autriche, en Bohème. Le respect pour des idées anciennes, le pouvoir de l'habitude, la paresse d'esprit qui rejette l'examen, l'orgueil qui fait repousser ce que la vanité veut faire admettre, le désir de perpétuer des abus lucratifs et des préjugés utiles, la crainte bien naturelle d'un bouleversement to-

tal et la hardiesse même des nouvelles opinions suscitent à la doctrine de Luther des adversaires puissans. Une lutte sérieuse s'engage partout entre les idées consacrées par les siècles, enracinées dans les esprits, qu'on défend avec opiniâtreté, et des idées qui viennent de naître, pour lesquelles on s'échauffe d'autant plus qu'on les connoît moins, et qu'on propage avec ardeur : ici on veut tout conserver, là on menace de tout détruire. Des deux côtés sont les mêmes passions, qui diffèrent de moyens sans différer d'objets; elles veulent de l'or, du pouvoir et des jouissances. Des deux côtés on confond l'essentiel avec l'accessoire, les personnes avec les choses, et par cette association on fait tort aux unes et aux autres. On garde pour soi et pour son parti la pureté des intentions, l'amour du bon et du vrai; on soupçonne la bonne foi de ses adversaires, ou on leur prête les motifs les plus odieux. Des deux côtés on fait arme de tout; les insultes, les exagérations, les calomnies remplacent les raisons, et les affoiblissent en voulant les appuyer. Conservera-t-on les formes et les institutions qui sont le patrimoine des peu-

ples, les opinions qui sont devenues la conscience d'une grande partie de l'espèce humaine ? ou tout sera-t-il jeté dans le creuset, et refondu pour renaître sous de nouvelles formes ? Tel est l'objet du procès important qui partage l'Allemagne, et qui bientôt partagera toute l'Europe.

On met plus de vivacité à l'attaque qu'à la défense ; les partisans de Luther se laissent emporter par leur zèle, et *Carlostadt* abat les images à Wittenberg (1522), sans attendre qu'il en ait détruit ou affoibli la croyance. *Thomas Münzer* (1524), fanatique ou fourbe ambitieux, applique à l'ordre politique les principes que Luther veut établir dans les sociétés religieuses, confond ou paroît confondre l'égalité civile avec l'égalité morale, étend aux actions la liberté que le réformateur réclame pour les opinions, et s'élevant contre toute espèce de souveraineté, soulève les paysans ignorans et crédules, que la misère, la vengeance, l'avidité peuvent porter aux plus funestes excès. *Luther* sort de sa retraite, condamne et réprime le zèle de Carlostadt, et tonne contre Münzer avec d'autant plus de force qu'on pour-

roit imputer à la nouvelle doctrine les fausses et dangereuses conséquences qu'on tire de ses principes, et que de pareils désordres lui porteroient un coup mortel. Il publie successivement les livres de la bible qu'il a traduits dans sa retraite. Ce sont les pièces du procès, qu'il met entre les mains de tout le monde. On pourra comparer la religion qu'on enseigne avec son prototype, et ce rapprochement ne sera pas favorable à la foi catholique. Cependant, malgré les exhortations et les menaces de *Luther*, *Münzer* continue à répandre l'esprit de révolte et le feu de la sédition dans les campagnes; les paysans égarés croient remplir des devoirs en commettant des crimes, obéir au ciel en désobéissant à leurs supérieurs, et dupes d'eux-mêmes, s'imaginent suivre leur conscience en ne suivant que leurs passions. Ils parcourent la Thuringe, la Hesse, la Westphalie, et laissent partout des traces sanglantes de leur passage. Il faut que la force s'arme pour combattre les progrès d'une opinion subversive de l'ordre social. La Saxe, la Hesse, Brunswic se réunisssent (1525) pour étouffer ce fléau. L'armée de *Münzer* est battue

à Frankenhausen, d'autres corps éprouvent ailleurs le même sort; près de cinquante mille hommes périssent victimes de la frénésie ou des passions de leur chef, et son sang justement versé ne peut ni expier ces malheurs ni en prévenir de nouveaux. Durant ces scènes tragiques qui prouvent par de sanglans exemples qu'il est toujours dangereux d'ébranler les idées et les habitudes des peuples, et que toute commotion violente des esprits est une espèce de défi donné au hasard dont les effets sont incalculables, *Luther*, séparant la part de la vérité de celle de l'erreur, et distinguant ses principes des abus qu'on peut en faire, poursuit avec zèle le grand ouvrage qu'il a entrepris, et la réformation fait des progrès. *Fréderic-le-Sage* meurt. Il s'étoit contenté de favoriser la propagation de la doctrine nouvelle; *Jean-le-Constant* croit les esprits assez préparés, et abolit l'ancien culte (1525). *Ernest*, duc de Lunebourg, suit son exemple; *Philippe-le-Magnanime*, landgrave de Hesse, prince ferme et entreprenant, avoit déjà introduit les mêmes rites dans ses états. Dans la plupart de ces pays, l'opinion

avoit devancé l'action de l'autorité souveraine, et elle ne fit qu'énoncer le vœu des peuples en ordonnant l'établissement du nouveau culte; et où elle parut décider de la croyance par un acte de souveraineté, défendre et commander ce qui ne sauroit l'être, peut-être étoit-ce le seul moyen de sauver les idées religieuses et de prévenir une véritable anarchie morale.

Dans tous les endroits où la réforme pénétroit, on renioit l'autorité des papes, on abolissoit la messe, la confession auriculaire, l'adoration des saints, on permettoit le mariage des prêtres, on libéroit les religieux des vœux monastiques, on fermoit les couvens, on attachoit des idées nouvelles au sacrement de la sainte cène. Partout le clergé étoit grand propriétaire, ses biens tentoient l'avidité des princes qui avoient beaucoup de besoins et peu de revenus, de la noblesse qui comptoit augmenter ses domaines et devenir le premier ordre de l'état, des villes qui vouloient affecter le produit des terres ecclésiastiques à des objets d'utilité publique. Les biens du clergé furent sécularisés avec plus ou moins de rapidité, plus ou

moins d'humanité et de justice envers les usufruitiers, et appliqués avec plus ou moins de sagesse à l'entretien du culte, des pauvres et des instituts d'éducation publique (*). Mais ces opérations, presque toujours injustes par la forme, lors même qu'elles peuvent pour le fond être conciliées avec les principes, excitèrent des réclamations nombreuses. On tint plusieurs diètes à Nuremberg (1524) et à Spire (1529); mais ces assemblées

(*) Toutes les associations particulières doivent leur origine à la volonté, ou du moins au consentement des souverains. Les petites corporations religieuses qui existent dans la grande société politique, ne s'organisent, ne peuvent posséder, acquérir et vendre qu'avec l'agrément de l'état qui les protège. L'état peut par conséquent les détruire, en vertu du même droit qui lui avoit permis de les créer. Les corporations religieuses dissoutes, la personne morale qui étoit propriétaire n'existe plus; les propriétés ne peuvent retomber aux membres qui composoient ces sociétés et qui n'en avoient que l'usufruit; elles ne sauroient être restituées aux donateurs le plus souvent morts ou ignorés; ainsi l'état peut légitimement s'en emparer; mais il est de stricte justice qu'il indemnise ceux qui étoient entrés dans ces corporations sous la foi publique, et qu'il assure aux usufruitiers actuels tous les avantages sur lesquels ils avoient pu raisonnablement compter en entrant dans les ordres abolis.

étoient mal soutenues par l'empereur, tout entier à ses propres affaires et absorbé par ses guerres contre la France. Elles étoient composées de princes partisans de la réforme, et de princes catholiques qui craignant la puissance toujours croissante de Charles ne vouloient pas provoquer des mesures trop rigoureuses, et elles ne firent toutes qu'insister vaguement sur la nécessité de se soumettre à l'arrêt de la diète de Worms, et de convoquer un concile qui décidât définitivement les points litigieux (1529). Cependant on essaya d'arrêter les progrès de la doctrine de Luther, en défendant d'introduire les innovations dans les parties de l'Allemagne où elles n'avoient pas encore pénétré, et d'en faire de nouvelles dans les états où la réformation s'étoit établie. Mais les princes qui l'avoient embrassée, croyant que la conscience les obligeoit à répandre la vérité, où trouvant leur propre sûreté à semer chez leurs voisins le germe des troubles qui les travailloient eux-mêmes, protestèrent solennellement contre cette résolution, et envoyèrent une députation à Plaisance pour remettre leur protestation à *Charles-Quint*, protestation cé-

lèbre puisqu'elle a donné son nom à tous les sectateurs de la réforme.

A cette époque, la paix de Cambrai permettoit à *Charles* de donner un moment d'attention aux affaires de l'Allemagne. Il convoqua une diète à Augsbourg (1530), et ordonna aux protestans d'y présenter leur confession de foi, afin que le procès fût jugé. Ce travail n'étoit pas facile; il s'agissoit d'exposer les nouveaux principes dans toute leur intégrité, en les offrant sous le point de vue le plus favorable, et en se servant d'expressions mitigées qui les rapprochassent le plus qu'il étoit possible de la religion dominante. *Luther* étranger à toute espèce de ménagemens, n'étoit pas propre à ce travail. *Mélanchthon*, plus adroit et doué d'un esprit plus conciliateur, en fut chargé. Cet écrit étoit une pièce de circonstance; il contenoit les idées des réformateurs; il ne pouvoit et ne devoit pas être érigé en règle de foi pour leurs disciples, sans contredire le principe fondamental de la nouvelle doctrine; cependant, par une de ces inconséquences si familières à l'esprit humain, les chefs de la réforme en firent l'évangile de leur parti, et l'indiquèrent à

leurs nombreux sectateurs comme la seule loi qui pût les sauver de la licence des opinions, et comme un point de ralliement qui les préservoit de l'anarchie. Soit paresse, soit besoin de croire et de fixer leurs esprits incertains, les sectateurs de Luther jurèrent fidélité à ce nouveau code, et substituèrent son autorité à celle du pape. Pendant longtemps les *Luthériens* ne firent qu'échanger une servitude contre l'autre; tout en proclamant la liberté de l'examen, ils se soumirent à un véritable despotisme, et l'opinion de leur chef devint la mesure de leur propre croyance.

Ce fut à Augsbourg qu'éclata la première scission entre les *Luthériens* et les *Zwingliens*. La prédication des indulgences avoit aussi armé en Suisse, contre les abus dominans, le zèle de *Zwingle*, curé catholique, né à Wildenhauss, dans le comté de Toggenbourg. Cet homme joignoit à des mœurs austères un esprit juste, une raison lumineuse et un caractère plus doux, peut-être même des motifs plus dégagés de toutes passions personnelles que le réformateur allemand. Il avoit adopté les idées

principales de Luther, mais il avoit séparé toute idée mystique du sacrement de la cène, et n'y voyoit qu'un signe commémoratif de la mort de Jésus. Sa philosophie plus saine et un cœur plus sensible que celui de Luther, lui faisoient attribuer aux œuvres plus de mérite qu'à la foi, et il accordoit plus à la liberté de l'homme qu'à la prédestination. Sa doctrine, prêchée d'abord à Zurich (1524), avoit été adoptée dans ce canton et dans ceux de Berne, de Bâle, de Schaffhouse, par l'avis et l'ordre des magistrats; c'étoit la partie la plus riche, la plus éclairée de la Suisse, et par conséquent la plus mobile et la plus portée aux innovations. Les habitans paisibles des Hautes-Alpes, plus attachés à leurs anciennes habitudes, regardant leur foi comme un héritage sacré, restèrent fidèles à la religion de leurs pères. La doctrine de Zwingle compta peu de partisans dans ces petits cantons où les idées et les principes, invariables comme la nature, changent rarement, parce que les communications y sont rares et difficiles; mais les opinions de Zwingle avoient gagné du terrein en Allemagne, et à la diète d'Augsbourg on en eut la preuve certaine.

Ces aberrations de la route qu'il avoit tracée, irritoient *Luther* et ses sectateurs; on tenta un de ces rapprochemens qui sont impraticables quand il s'agit d'opinions et non d'intérêts, et quand la force de la conviction réelle ou prétendue ne permet pas de composer avec la vérité. Des conférences infructueuses, où chaque parti se fortifia dans sa croyance, ne firent que rendre les animosités plus vives et les différences plus marquées. Déjà des deux côtés on s'attaquoit, on s'insultoit, on se permettoit les récriminations les plus odieuses; et à la satisfaction de l'ennemi commun, les *Luthériens* et les *Zwingliens* se haïssoient d'autant plus qu'ils n'étoient séparés que par des nuances légères, et paroissoient plus acharnés les uns contre les autres que contre les catholiques.

Zwingle ne survécut pas long-temps à ces divisions prononcées. La guerre civile avoit éclaté en Suisse (1531). Les cantons protestans avoient voulu contraindre les autres à passer au nouveau culte, en leur refusant des vivres. Les cantons catholiques justement irrités, avoient pris les armes. *Zwingle*, premier ecclésiastique de Zurich, s'étoit vu forcé

de s'armer avec les autres. Il ne voulut pas paroître avoir attiré sur ses compatriotes des dangers qu'il refusât de partager; ardent et brave, il périt glorieusement en défendant sa patrie, à la bataille de Cappel où les catholiques furent vainqueurs.

Pendant que les *Zwingliens*, faisant des conquêtes sur les disciples de Luther, excitoient son indignation et sembloient justifier le reproche d'instabilité fait dès leur origine aux principes de la réformation, une nouvelle secte professant aussi la liberté d'examen, prenoit des accroissemens rapides qu'elle devoit au zèle de *Calvin*, son fondateur. Cet homme célèbre étoit né à Noyon en Picardie (1509). Il avoit adopté les bases fondamentales de la doctrine du réformateur Allemand; mais son génie ne lui permettant pas d'être partisan servile de la doctrine d'un autre, il avoit modifié celle de Luther. Se rapprochant de Zwingle dans la manière d'envisager la cène, il outroit les principes de Luther sur la prédestination, et anéantissoit presque entièrement la liberté morale et le mérite de l'homme. Sévère jusqu'à la dureté pour lui-même et pour les au-

tres, désintéressé parce qu'il ne connoissoit d'autre besoin que celui du pouvoir, ni d'autre plaisir que le travail, son caractère étoit despotique, son humeur austère, son esprit pénétrant, ses connoissances vastes, son activité infatigable. Ennemi de toute autorité et jaloux de la sienne, plus ami de l'ordre et de la règle que de la liberté, il étoit moins emporté et moins fougueux que Luther, plus ambitieux que Zwingle, plus impérieux que Mélanchthon. Protégé par la reine *Marguerite* de Navarre qui inclinoit secrètement aux idées nouvelles, il avoit répandu ses principes en France avec succès. Mais le zèle de *François I* s'allumant contre les novateurs, *Calvin* s'étoit sauvé en Suisse, et ce fut à Bâle qu'il publia son Institution chrétienne qu'il dédia au roi de France. *Guillaume Farel* l'avoit engagé à se fixer à Genève, pour y achever la réforme déjà commencée. *Calvin* étoit non-seulement un théologien profond, il étoit encore un habile législateur; la part qu'il eut aux lois civiles et religieuses qui, pendant plusieurs siècles, ont fait le bonheur de la république de Genève, sont peut-être un plus beau titre à la

gloire que ses ouvrages théologiques; et cette république célèbre, malgré sa petitesse, qui sut allier les mœurs aux lumières, la richesse à la simplicité, la simplicité au goût, la liberté à l'ordre, et qui a été long-temps un foyer de talens et de vertus, a prouvé que *Calvin* connoissoit les hommes et savoit les gouverner. Son esprit dominateur et impatient de toute espèce de contradiction, le rendit infidèle, comme la plupart des réformateurs, à ses propres principes. Il réclamoit pour lui-même l'indépendance des opinions, et vouloit asservir celles des autres aux siennes. On le vit faire condamner et brûler *Servet*, lui qui s'étoit élevé avec tant de force contre les persécutions que François I faisoit essuyer à ses disciples. Il avoit tellement lié la religion dominante avec l'ordre politique, que la liberté des cultes ne put jamais devenir une loi de la république. Ces mesures n'étoient pas uniquement chez lui l'effet d'un caractère intolérant, mais elles lui étoient dictées par la situation de Genève, qui ayant secoué le joug des ducs de Savoie, devoit, entre autres barrières, leur opposer celle de la différence des cultes, et qui, en proscri-

vant de son enceinte la religion catholique, assuroit son indépendance. Si la tolérance n'a pas existé dans les lois de Genève, elle a toujours existé dans le cœur de ses habitans.

CHAPITRE VII.

Ligue de Smalkalde. Guerre de Charles-Quint contre les Protestans. Ses conséquences. Maurice de Saxe sauve l'Allemagne. Paix de Passau.

LES sectes se multiplioient, et plus elles devenoient nombreuses et agressives, plus il paroissoit nécessaire aux princes catholiques de l'Allemagne que l'empereur sévît contre les novateurs. Les mêmes raisons qui le pressoient d'agir avec vigueur furent encore renforcées à cette époque (1535), par l'attitude menaçante que prit la ligue de Smalkalde. La réformation avoit rompu les liens de la grande société chrétienne, mais elle-même étoit devenue le lien d'une nouvelle association. De bonne heure, les états protestans prévoyant les dangers auxquels ils pourroient être exposés, sentirent qu'il n'y avoit de sûreté pour eux que dans l'union de leurs forces, et ils formèrent la ligue de Smalkalde (1529), dont le but étoit de défendre la réforme contre toute espèce de

mesure violente. Quelques années après, la confédération acquit de nouveaux membres et reçut une organisation moins imparfaite. A la tête de l'association, se trouvèrent *Jean-Frédéric*, électeur de Saxe, qui avoit succédé à Jean-le-Constant, et *Philippe-le-Magnanime*, landgrave de Hesse. L'électeur n'avoit pas le degré d'énergie nécessaire, pour jouer le premier rôle avec succès, et il avoit trop d'orgueil pour le céder à un autre. Plus religieux que politique, il ne savoit rien prévoir, supposoit que les combinaisons de ses ennemis ne s'étendoient pas plus loin que les siennes, et ne se doutoit pas que dans une tête comme celle de l'empereur, la religion pouvoit facilement servir de masque à des entreprises ambitieuses. *Philippe*, gendre de l'électeur, étoit plus actif et plus pénétrant que lui, mais son impétuosité le rendoit peu propre à concilier les intérêts et à ménager les passions des princes coalisés; d'ailleurs, toutes sortes de considérations l'obligeoient à céder la prééminence à son beau-père. Tous deux avoient une erreur commune; ils croyoient que *Charles* n'en viendroit jamais à une rupture ouverte avec les pro-

testans et qu'il suffiroit de montrer la guerre pour l'éviter; fermant les yeux à l'évidence, ils ne voyoient pas que l'empereur n'avoit usé de ménagemens et de mesures de conciliation en Allemagne, que pour gagner du temps et pour empêcher la ligue de Smalkalde de faire cause commune avec le roi de France.

Désormais, *Charles* pouvoit sans danger abandonner ce système. Les circonstances lui permettoient d'agir avec vigueur et de se montrer à découvert. Le moment de frapper un grand coup est arrivé. Dans les idées des catholiques, le mal augmente et appelle un remède violent. Déjà la réformation s'étend dans les états ecclésiastiques de l'Allemagne. Les évêques et les archevêques, cédant au désir de fixer dans leurs familles leur souveraineté élective, désertent les autels, et ceux qui auroient dû s'opposer aux progrès de la nouvelle doctrine, non contens de la favoriser, l'adoptent eux-mêmes. Elle gagne du terrein dans les évêchés de Lubeck, de Schwerin, de Ratzebourg, de Halberstadt, de Magdebourg. D'un autre côté, les protestans qui ont souvent invoqué l'autorité

d'un concile pour décider les points litigieux, ne paroissent pas disposés à se soumettre aux arrêts de celui qui vient de s'ouvrir à Trente (1545), et qui en effet ne montre pas assez d'impartialité pour mériter leur confiance. Déjà la guerre a éclaté entre les protestans et les catholiques, et *Philippe-le-Magnanime* a combattu avec avantage *Henri-le-Jeune*, duc de Brunswic-Wolfenbuttel. *Charles* veut profiter de ces divisions religieuses, pour devenir le souverain absolu de l'Allemagne; il espère d'écraser les protestans avec le secours des catholiques, d'asservir les catholiques affoiblis par l'ascendant que lui donneront ses victoires, et d'asseoir sa domination sur les ruines des deux partis. Voilant son ambition de mots pompeux, invoquant en apparence les idées les plus chères au cœur humain, il parlera des sacrifices qu'il fait au bien général, tout en l'immolant à son intérêt particulier; de la sûreté de l'empire, tout en l'exposant au plus grand danger; de l'ordre social, tout en bouleversant la constitution germanique; et anéantissant la liberté politique de l'Allemagne, en étouffant la liberté religieuse, il mar-

chera d'autant plus sûrement à son but que les maximes les plus saintes couvriront les motifs honteux de son zèle.

Il dissimule encore, et paroît attendre la fin du schisme, uniquement des travaux du concile de Trente. Cette assemblée demandée par tous les partis, et qui devoit guérir tous les maux de l'église avoit commencé ses séances. Mais le petit nombre d'évêques et de prélats qui s'y étoient rendus, les lenteurs du pape qui différoit de donner les instructions que sollicitoient ses légats, l'ordre même de la discussion qui paroissoit n'avoir d'autre but que d'éloigner les points essentiels et les matières importantes, tout inspiroit une juste défiance aux protestans, qui voyoient clairement qu'ils seroient condamnés sans avoir été entendus. Les catholiques éclairés sentoient eux-mêmes qu'au lieu de réformer les abus on ne feroit que proscrire la réformation. Personne ne vouloit sincèrement que le concile, procédant avec rapidité, amenât un résultat décisif, et pacifiât les troubles de l'Allemagne. Le pape *Paul III* auroit souhaité qu'il eût été convoqué dans une ville d'Italie; à Trente, il le trouvoit trop dans la dé-

pendance de l'empereur ; d'ailleurs, il ne vouloit pas que ce fût en examinant les dogmes, en corrigeant la discipline et le gouvernement de l'église, qu'on fît cesser le schisme; il préféroit qu'il fût étouffé par la guerre, et que les protestans fussent punis comme rebelles. *Charles* les connoissoit trop bien pour croire qu'ils se soumettroient aux arrêts du concile; il vouloit la guerre, il la prévoyoit; mais il désiroit de mettre les apparences de la justice de son côté. Dans les entretiens qu'il eût à Spire avec le landgrave, il montra encore de la modération ; cependant, à l'exception des chefs de la ligue de Smalkalde, tout le monde regardoit la guerre comme inévitable. L'empereur vouloit avoir le temps de se fortifier par des alliances, et de tirer à lui les troupes d'Italie.

Durant ce calme perfide qui préparoit et présageoit même à l'Allemagne les plus cruels malheurs, *Luther* étoit mort à Eisleben (1546), où il avoit été appelé par les comtes de Mansfeld pour régler des affaires de succession et de partage. Il avoit imprimé à l'esprit humain un grand mouvement dont il étoit bien éloigné de pressentir tous les ef-

fets; il laissa des partisans et des ennemis également prononcés, un nom célèbre, en vénération à une partie de l'Europe, en horreur à l'autre, et déposa, sans le savoir, dans le sein de l'empire germanique le germe des plus sanglantes catastrophes et des plus brillans développemens. Pendant toute sa vie, il avoit recommandé la paix; il craignoit avec raison que l'épée ne décidât les questions importantes qui s'agitoient, et une guerre de religion lui paroissoit le comble de l'infortune. Il fut assez heureux pour ne pas être témoin de celle qui se préparoit, mais sa mort en devint en quelque sorte le signal.

Charles cachant toujours ses véritables intentions, paroissoit disposé à terminer à l'amiable tous les différens de l'Allemagne; mais il donna secrètement à ses troupes d'Italie l'ordre de venir le joindre, et en leva de nouvelles. La paix glorieuse qu'il venoit de conclure à Crespy avec la France, lui permettoit d'agir dans l'Empire en toute liberté. *François I* affoibli par la maladie, ne pouvoit lui donner de l'inquiétude, et ne demandoit que le repos. *Charles* pouvoit compter sur le secours de la ligue Catholique, formée

(1538), pour contre-balancer la puissance de celle de Smalkalde, par les états qui étoient restés fidèles à l'ancienne doctrine. *Paul III* perdant de vue les maximes qui avoient si long-temps dirigé la cour de Rome, et ne consultant que sa haine contre les protestans, conclut avec l'empereur une alliance étroite qui devoit assurer sa domination en Allemagne, et l'armée du pape alloit concourir à établir le despotisme impérial sur les débris de l'autorité des états. Cependant, quelque favorables que fussent toutes ces circonstances aux projets de *Charles*, la plus heureuse et la plus décisive étoient les dispositions de *Maurice de Saxe*. Ce prince protestant négocioit sa défection avec l'empereur, et s'engageoit à combattre contre sa famille, sa religion et la liberté de l'Allemagne.

Maurice, souverain de la Misnie et d'une partie des provinces qui forment aujourd'hui l'électorat de Saxe, étoit arrière-petit-fils de l'électeur Frédéric II, et descendoit d'*Albert*, son second fils; l'aîné, *Ernest*, étoit la souche de la branche qui occupoit le trône électoral. Ce prince étoit né quelques années après le commencement de la réformation (1521).

Sa jeunesse avoit été négligée. Le mauvais état de la fortune de son père ne permettoit pas à ce prince de donner à son fils une éducation brillante, ni même soignée. Mais le naturel heureux du jeune *Maurice* dispensoit ses instituteurs de soins assidus, et il annonça de bonne heure des talens distingués. Élevé dans la religion protestante, il paroît que l'opposition qu'il y avoit sur cet objet entre son père et son oncle, lui donna de bonne heure des doutes, ou plutôt une sorte d'indifférence religieuse. Le séjour qu'il avoit fait à la cour de l'archevêque de Mayence, et plus tard à celle de Charles, ne l'avoit pas rendu catholique, mais l'avoit conduit à regarder les disputes de la religion qui agitoient l'Allemagne, comme des moyens d'ambition et de fortune. A l'imagination nécessaire pour former des plans, il joignoit cette raison froide qui modère l'imagination, et juge sévèrement les combinaisons qu'elle enfante; au feu et à l'ardeur de la jeunesse, il unissoit ce courage calme qui contient ou dirige la vivacité du tempérament. Long-temps il mûrissoit ses projets dans le silence, et les couvroit d'un voile impénétrable.

Hardi dans ses desseins, mesuré dans ses démarches, il savoit attendre et saisir le moment de développer ses vues, et il se montroit alors actif et entreprenant, autant qu'il avoit paru lent et timide. Son esprit étoit ouvert à toutes les idées, son cœur fermé au sentiment. Capable de se servir de toutes sortes de moyens pour arriver à un but utile à lui-même ou aux autres, il avoit assez d'élévation pour se mettre au-dessus des jugemens de l'opinion, sûr de pouvoir se passer d'elle, ou de la ramener à lui par l'éclat et le succès de ses actions.

Tel étoit l'homme qui devoit combattre la cause des protestans pour la servir ensuite avec d'autant plus de gloire, et devenir l'instrument docile du despotisme de l'empereur pour assurer la liberté de l'Allemagne. *Charles* et lui étoient faits l'un pour l'autre. Les conformités frappantes de leurs caractères devoient les rapprocher et les unir. L'empereur avoit eu occasion de connoître *Maurice* dans la dernière guerre contre la France. Ce jeune prince avoit fixé son attention; pénétrant son ambition et son *indifférentisme* religieux, et devinant ses talens, il avoit senti que

Maurice pourroit seconder ses projets contre les protestans, et il lui avoit fait des ouvertures. *Maurice* n'étoit attaché ni à ses parens ni à son culte; il convoitoit depuis long-temps l'héritage de *Jean-Frédéric*, à qui il se croyoit avec raison fort supérieur, et qui n'avoit pas eu l'art de se faire aimer de lui. Il ne vit dans les propositions de Charles qu'un moyen sûr d'élévation, et par un traité formel (19 juin 1549) il lui promit de faire en sa faveur une diversion puissante.

Les dangers qui menaçoient les protestans d'Allemagne, devenoient de jour en jour plus alarmans; et pour les conjurer, la ligue de Smalkalde étoit réduite à ses propres forces. Le Danemarck et la Suède avoient, comme nous le verrons, embrassé la nouvelle doctrine; mais *Frédéric I* et *Gustave Wasa*, occupés de leurs propres affaires et dénués de ressources, ne peuvent pas donner des secours aux protestans de l'Allemagne sans compromettre leur propre sûreté. *François I* dégoûté de la guerre, appesanti par la maladie, et sacrifiant ses intérêts politiques à un faux zèle religieux, refuse de saisir cette occasion de venger ses anciennes

injures, et ne fait passer à la ligue de Smalkalde qu'une somme d'argent insuffisante. Elle ne peut rien espérer de *Henri VIII.* Ce prince emporté et fougueux a rompu les liens de dépendance qui l'attachoient à la cour de Rome; mais il a conservé les anciens dogmes et les anciens rites, et s'il s'est écarté de la doctrine de l'église sur l'article de l'unité, il est encore bien plus éloigné de la doctrine nouvelle. Les Suisses qui sortent des horreurs de la guerre civile, ont senti qu'il n'y avoit de salut pour leur pays que dans la neutralité. Une cruelle expérience les a attachés à ce système, et il résistent aux pressantes sollicitations de la ligue. Les princes protestans eux-mêmes sont divisés entre eux, et ne se déclarent pas tous pour des mesures hostiles. *Charles-Quint* a détaché de leur parti *Maurice* de Saxe et le margrave *Albert* de Brandebourg-Culmbach, esprit inquiet et turbulent, qu'il est facile d'égarer en lui présentant l'appât du mouvement, de la gloire et du butin. *Joachim II*, électeur de Brandebourg, a introduit le luthéranisme dans ses états, mais avec des modifications qui n'annoncent pas un

luthérien zélé. Doux jusqu'à la foiblesse, la crainte et le respect le lient à l'empereur, et l'empêchent de se prononcer contre lui. Généreux jusqu'à la prodigalité, ses dépenses qui surpassent ses revenus, le mettent hors d'état de faire des sacrifices à la cause commune. Le margrave *Jean*, frère de l'électeur et souverain de la Nouvelle-Marche, avoit les défauts opposés à ceux de son frère; sa fermeté et sa justice inflexible dégénéroient en roideur, et son économie touchoit de près à l'avarice. Il croit la guerre illégale, et craint les dépenses auxquelles elle pourroit l'entraîner. Ces deux princes restent neutres, et veulent attendre l'issue de la lutte qui va s'engager. Ils ne prévoient pas, que quelque soit le parti vainqueur, la neutralité les expose à perdre leur indépendance ou leur considération, et qu'ils seront dominés par l'empereur ou par les chefs de l'union de Smalkalde. La ligue des états catholiques n'aperçoit que l'intérêt de la religion où *Charles* ne voit que la politique; ils croient assurer le repos de l'Allemagne et ils préparent son asservissement. Dupes de l'emperenr qui invoque les lois pour les

violer impunément, ils travaillent à le mettre au dessus de toutes, et perdant de vue la liberté générale qui devroit les unir aux confédérés de Smalkalde, ils arment en faveur de leur ennemi commun.

Cependant, réduite à ses propres forces, la ligue étoit encore formidable; elle pouvoit même espérer de triompher de l'empereur, en se hâtant de frapper un coup décisif. L'essentiel étoit d'empêcher que la guerre ne traînât en longueur. L'armée des confédérés perdoit tout en perdant du temps; on pouvoit prévoir que si elle restoit long-temps en campagne, la désertion lui enlèveroit beaucoup de monde, que bientôt elle manqueroit d'argent et se dissoudroit sans avoir rien entrepris; mais des deux chefs qui la commandoient, l'un, l'électeur de Saxe, étoit lent et irrésolu; il aimoit les délais et les demi-mesures, et vouloit encore négocier lorsqu'il ne falloit plus songer qu'à combattre; l'autre, *Philippe-le-Magnanime*, subordonné à son beau-père, ne pouvoit agir librement, et déploroit en secret son inaction forcée. Le défaut de caractère de *Jean-Frédéric* causa sa rui-

ne, et fut sur le point d'entraîner celle de la religion protestante.

Les forces des confédérés étoient imposantes : soixante mille fantassins, neuf mille chevaux, cent pièces d'artillerie, formoient une armée bien plus redoutable que celles qui avoient agi dans les guerres de *François I* et de *Charles-Quint*. L'empereur avoit à peine quatre mille hommes dans la position qu'il avoit choisie près de Ratisbonne, et où il avoit résolu d'attendre les renforts qui devoient lui arriver d'Italie et d'Espagne. Au mépris des formes prescrites par la constitution germanique, les confédérés avoient été mis au ban de l'Empire ; ils y avoient répondu par une déclaration de guerre (août 1546). Il falloit se hâter d'agir, et la victoire étoit certaine ; *Charles* étoit battu avant que ses troupes eussent pu le joindre. C'étoit l'avis de *Philippe* ; ce ne fut pas celui de l'électeur, et son avis l'emporta. Profitant de ces fluctuations, *Charles* marche sur Ingolstadt, où *Octave Farnèse*, neveu de Paul III, lui amena l'armée pontificale, forte de dix mille hommes. Déjà il étoit plus difficile d'attaquer *Charles* avec avantage ; cependant le

moment étoit encore favorable. Les confédérés le négligent. L'empereur acquiert de nouvelles forces, et le comte de *Büren*, à la tête d'un corps d'élite tiré de la Flandre et du Brabant, opère sa jonction avec lui.

Dans le même temps, *Maurice*, fidèle aux engagemens qu'il a contractés avec l'empereur, mais infidèle à la nature et à la conscience, et n'écoutant que son ambition, envahit les états de l'électeur, tandis que *Ferdinand*, frère de Charles, fait une irruption en Saxe, du côté de la Bohème. Ces nouvelles, aussi affligeantes qu'imprévues, arrivent dans le camp des confédérés, et aussitôt cette brillante armée est dissoute (novembre 1546). L'électeur et le landgrave volent défendre leurs états; les autres princes, intimidés ou affoiblis, se retirent chez eux. *Charles* ne rencontre point d'obstacles dans sa marche; les villes lui ouvrent leurs portes, il les rançonne; les souverains se soumettent et demandent leur grace, il la leur fait acheter par de fortes amendes. L'électeur palatin et le duc de Wurtemberg posent les armes et se détachent de la confédération. *Charles* marche en Saxe

et ses principes l'emportent sur ses affections. La garnison, enflammée par ses discours et par son exemple, fait une vigoureuse résistance. *Charles* s'irrite d'être arrêté dans l'exécution de ses projets et de perdre un temps précieux, et en effrayant l'électeur, il veut le forcer à rendre la place. Contre les lois de l'Empire et les lois plus saintes de l'humanité, il fait condamner à mort l'infortuné *Jean-Frédéric*. L'électeur reçut cette nouvelle avec un calme héroïque. Il jouoit aux échecs quand il apprit qu'on venoit de porter contre lui un arrêt de sang, il continua tranquillement son jeu. Les malheurs l'avoient rendu indifférent à la vie, et il ne craignoit pas de la perdre. Il sentoit sans doute qu'il valoit mieux pour lui de périr victime d'un jugement inique, que de vivre déshonoré et d'épargner un crime à *Charles*, en signant lui-même l'acte de sa destitution; mais la tendresse paternelle et la crainte d'exposer Wittenberg à être pris d'assaut, l'emportèrent sur toutes les autres considérations; son amour pour ses enfans et pour ses sujets lui fit accepter une capitulation ignominieuse, par laquelle il abdiqua le trône, et con-

sentit à rester prisonnier tant qu'il plairoit à l'empereur. Wittenberg ouvrit ses portes. *Maurice* reçut le prix de sa trahison ; *Charles* lui adjugea la dépouille de son malheureux parent, et l'investit de la dignité électorale.

Philippe-le-Magnanime restoit encore à soumettre, ou, dans le langage impérial, à punir. Ce prince n'étoit pas assez puissant pour résister seul aux armes victorieuses de *Charles ;* cependant les revers de son beau-père l'avoient affligé sans l'abattre. Il entama des négociations ; mais il déclara qu'il ne souscriroit point à des conditions humiliantes, et l'empereur exigeoit qu'il se rendît à discrétion. *Maurice*, gendre du landgrave de Hesse, sentit qu'en abandonnant ce prince, il se couvriroit d'opprobre aux yeux de l'Europe entière ; *Joachim II*, électeur de Brandebourg, commençoit à se repentir de sa neutralité, dont il entrevoit déjà les suites funestes. Tous deux se réunissent pour sauver *Philippe*, et sollicitent sa grace. *Charles* consent à laisser la liberté au landgrave, à condition qu'il vienne demander pardon, à genoux, de sa révolte, qu'il licencie ses troupes, démolisse ses forteresses, et

paye une amende considérable. *Maurice* et *Joachim* garantissent ces engagemens réciproques. Sur la foi des promesses de *Charles*, *Philippe* arrive dans son camp; il se soumet en frémissant à la démarche honteuse qui doit être le prix de sa liberté et de ses états. Mais l'empereur, aussi perfide que superbe, ajoutant la mauvaise foi aux hauteurs de l'orgueil, se joue de ses sermens, et fait, malgré sa parole, arrêter le malheureux landgrave au milieu d'un festin que lui donne le duc d'Albe, et en présence de l'électeur de Brandebourg, qui étoit lui-même un des convives. Dans le premier mouvement d'une indignation bien légitime, *Joachim* veut percer le duc d'Albe de son épée; on l'en empêche. *Maurice* et lui, qui se sont rendus garans du traité conclu avec *Philippe*, réclament contre cette insigne trahison. *Charles* et *Granvelle*, son ministre, emploient le sophisme pour pallier le crime, et joignent la dérision à la violence. La force impose silence à la foiblesse; mais elle ne peut intimider ni corrompre la conscience universelle de l'espèce humaine; la voix publique fit justice de cet attentat, et la postérité a confirmé cet arrêt. Pour

la consolation des opprimés, nous devons croire que le cœur de *Charles* lui-même prononça sa condamnation, et que le mépris que lui inspira son action, vengea dans son ame la sainteté de la loi.

Pour le moment, le succès parut couronner la perfidie de l'empereur. Tous les esprits étoient révoltés de son audace; mais en voyant ce qu'il ose, ils lui supposent une puissance irrésistible, et perdent le courage de la résistance. *Charles* traîne *Jean-Frédéric* et *Philippe* à sa suite; un souverain traite comme de vils malfaiteurs ou comme des sujets rebelles, deux autres souverains, intéressans par leurs qualités personnelles, plus intéressans encore par leurs malheurs. A la vue de ces preuves de son pouvoir et de ces exemples de sa vengeance, la crainte glace tous les cœurs. L'empereur parcourt l'Allemagne en maître absolu, imposant des contributions, et enlevant leurs priviléges aux princes et aux villes qu'il veut trouver coupables. Dans une diète solennelle qu'il a convoquée à Augsbourg, il paroît environné de tout l'éclat de la puissance souveraine, et dicte des lois, qui

sont adoptées sans réclamation. Les états de l'Allemagne sont obligés de payer une somme considérable pour les frais de la guerre; les provinces du cercle de Bourgogne sont liées plus étroitement à l'Empire, afin de pouvoir au besoin le charger de les défendre; les protestans sont exclus de la chambre impériale; sous le titre d'*Interim*, *Charles* fait dresser un formulaire de foi (1548) qui doit servir de règle aux deux partis jusqu'à ce que le concile de Trente ait prononcé. L'interim ne laisse aux protestans que la communion sous les deux espèces et le droit d'avoir des prêtres mariés. D'ailleurs, il est dirigé tout entier contre la religion luthérienne, et, sous un faux air d'impartialité, il juge définitivement le grand procès qui s'agite, et le juge au désavantage des protestans. Ce formulaire, dressé par *Pflug*, *Helding* et *Agricola*, trois théologiens plus complaisans que consciencieux, doit être adopté et signé par tous les dissidens, et les armes feront justice des réfractaires.

L'Allemagne étoit asservie, et la liberté paroissoit perdue sans retour. *Charles* avoit triomphé de la ligue de Smalkalde avec le secours d'une partie

des états de l'Empire et graces à l'inertie des autres. Trop indifférent à la religion pour attacher un grand prix à des opinions, trop habile pour annoncer que c'étoit à des opinions qu'il faisoit la guerre, il n'avoit parlé que de son respect pour les lois et de son zèle pour le maintien de la constitution. Vainqueur d'une confédération qui, en combattant pour la liberté religieuse, combattoit en même temps pour la liberté et l'indépendance politique des états de l'Allemagne, il proscrivit des opinions qui lui paroissoient incompatibles avec l'autorité impériale, et il appesantit le joug sur les catholiques comme sur les protestans. Voulant régner dans l'Empire à la manière des Othons, et réduire les princes de l'Allemagne à être des instrumens dociles de sa volonté, et de simples exécuteurs de ses ordres, il attaqua le parti dont les principes étoient le plus opposés à ses vues, et il triompha de sa résistance. Alors, ne cachant plus ses desseins, il parla en maître aux états intimidés, et les catholiques reconnurent trop tard, qu'en concourant à la chute des protestans, ils avoient préparé leur propre servitude. L'équilibre entre l'em-

pereur et les états de l'Empire étoit rompu; quelques mois avoient suffi pour détruire un ouvrage que les circonstances avoient fait naître, que la politique des papes avoit perfectionné avec autant de persévérance que d'art, et que les siècles avoient consolidé.

Le pouvoir despotique d'un seul homme avoit remplacé ce système sagement combiné. La liberté de toute l'Europe couroit le plus grand danger; *Charles*, devenant de simple chef titulaire, véritable souverain de l'Empire germanique, et joignant ces nouveaux moyens de domination à toutes ses autres ressources, acquéroit une puissance supérieure à celle de tous les autres états, menaçoit leur indépendance, et pouvant les attaquer avec avantage d'un moment à l'autre, il ne leur laissoit qu'une existence précaire.

L'Allemagne étoit abattue, l'Europe attentive et inquiète; elles paroissoient perdues sans retour, et elles furent sauvées par ce même *Maurice* qui avoit contribué aux malheurs de sa patrie et à la ruine du culte qu'il professoit. Cet homme extraordinaire n'avoit qu'un but, la puissance, et il ne le perdoit ja-

mais de vue; mais il savoit varier ses moyens et changer de marche avec les circonstances. Arrivé à l'électorat, il sentit que les armes dont Charles s'étoit servi pour lui procurer le trône, étoient des armes illégales et dangereuses qu'il pouvoit employer avec un égal succès pour le perdre, et que bientôt le pouvoir de l'empereur, ne rencontrant plus d'obstacles, ne respecteroit plus rien, et ne l'épargneroit pas plus que les autres. La reconnoissance n'étoit pas faite pour arrêter un homme du caractère de *Maurice*; d'ailleurs, les bienfaits intéressés qu'il avoit reçus ne pouvoient pas le lier au point de lui faire négliger l'intérêt de sa sûreté personnelle. Il avoit servi la cause de l'empereur pour s'élever, il reconnut qu'il falloit s'opposer à lui, et même le combattre, pour conserver l'élévation qu'il lui devoit. Ce ne furent probablement ni les regrets, ni les remords, ni même un retour d'attachement pour la religion qu'il avoit trahie, qui déterminèrent *Maurice* à épouser de nouveaux principes; ce fut uniquement le désir de sauver son indépendance, qui étoit inséparable de celle des protestans et de l'Allemagne toute entière.

Sa résolution étoit prise, mais le moment de l'exécution étoit encore éloigné. De bonne heure, *Maurice* aperçut le danger, et forma le dessein de le conjurer; mais pour réussir il falloit de longues préparations, de l'habileté, du temps, et surtout un profond secret. On ne pouvoit espérer du succès qu'en inspirant à *Charles* une entière sécurité, en joignant à des forces imposantes le pouvoir de l'opinion, de l'étonnement et de la surprise, et surtout en se ménageant par des négociations adroites, des alliés qui n'attendissent que le signal pour agir. *Maurice*, également exercé à dissimuler et à feindre, ne parut occupé que des intérêts de l'empereur; continuant à caresser ses passions, et affectant de lui témoigner une déférence parfaite, il conserva toute sa confiance; *Charles* crut être d'autant plus sûr de l'Allemagne qu'il étoit sûr de l'électeur de Saxe, et dupe de son dévouement apparent, il ne voyoit que par ses yeux. Les années s'écoulent et les projets de *Maurice* mûrissent; il ne fixe qu'un seul objet lors même qu'il paroît suivre des objets différens; il agit sans relâche, et on diroit à le voir, que content de sa for-

tune il cherche le repos dans l'indifférence. Des agens secrets, répandus dans toutes les cours qu'il veut attacher à sa cause, travaillent à lui procurer des amis. La France étoit l'objet principal de ses négociations silencieuses. *François I* étoit mort des suites de ses désordres, et son fils *Henri II* lui avoit succédé. Ce jeune prince, plus actif et plus entreprenant que son père ne l'avoit été dans les dernières années de sa vie, donne de justes espérances à *Maurice*. Le connétable, *Anne de Montmorency*, qui règne en France sous le nom de son maître, hait la puissance de *Charles* et redoute ses progrès. *Maurice* fait sentir à *Henri* et à ses ministres que la France est l'alliée naturelle des protestans, et il éclaire cette cour sur ses vrais intérêts, malgré le fanatisme qui commence à y répandre sourdement ses poisons et ses fureurs. La France conclut avec lui (1551), un traité secret à Friedewald dans la Hesse, et ce traité est ratifié par *Henri II* à Chambord. *Maurice*, assuré de ce secours, fait des préparatifs, lève des troupes et amasse de l'argent. Ces préparatifs auroient pu le trahir; mais

Charles lui-même lui fournit les moyens de les continuer sans danger. La ville de Magdebourg avoit refusé d'adopter et de signer l'interim (1551). L'empereur ordonne à l'électeur de Saxe de châtier cette ville rebelle. Les bourgeois, animés par le zèle de la religion, font une belle et longue résistance; *Maurice* ne pousse pas le siége avec vivacité, et profite de cette circonstance pour continuer ses armemens. A la fin, la ville se rend. A peine cette expédition est terminée, que *Maurice* publie contre *Charles* un manifeste dans lequel il lui reproche avec force une longue suite de mesures arbitraires, et retrace à l'Europe entière les violations multipliées des lois constitutionnelles de l'Empire. En même temps il s'avance à grandes journées par la Franconie et par la Souabe pour surprendre *Charles* à Inspruck. Ce prince ne pouvoit plus ignorer les projets de *Maurice*, ni se déguiser à lui-même le danger de sa situation. Il n'avoit point de forces à opposer à celles de ses ennemis, ses troupes étoient éloignées, l'argent lui manquoit, et de violentes attaques de goutte lui ôtoient une partie de son activité naturelle. A l'électeur de

Saxe s'étoit joint près de Rothenbourg, *Albert*, margrave de Brandebourg-Culmbach; esprit hardi et entreprenant, soldat intrépide, capitaine médiocre, il haïssoit le repos, aimoit la guerre avec passion, la faisoit en barbare; inconstant et léger, il étoit toujours prêt à changer de parti, au gré de son inquiétude. Dans ce moment il épousoit la cause de Maurice, parce qu'il voyoit dans son entreprise une occasion de mouvement et de butin, et qu'il espéroit en profiter pour terminer ses différens avec les évêques de Bamberg et de Würtzbourg. *Albert* et *Maurice* ayant réuni leurs troupes s'emparent d'Augsbourg, se saisissent des défilés d'Ehremberg, la clef du Tyrol, et déjà ils menacent Inspruck. L'empereur, détenu par la maladie, étonné de cette attaque subite, et confus d'avoir été joué, étoit sur le point d'être fait prisonnier. Il n'y avoit de salut pour lui que dans une prompte fuite. On vit le superbe *Charles*, qui venoit de dicter des lois à l'Allemagne, que la fortune avoit toujours favorisé, qui traînoit à sa suite des souverains captifs, et qui n'avoit jamais cédé à la force, fuir, tourmenté de douleurs

aiguës, dans une nuit orageuse, devant un jeune homme dont l'élévation étoit son ouvrage. Il se retire (1552) avec précipitation à Willach en Carinthie, et rend la liberté au malheureux *Frédéric*, afin de l'opposer à *Maurice*. Mais cette mesure est inutile. Déjà les ennemis de Charles se multiplient. La France se déclare contre lui; *Henri II* s'empare des évêchés de Metz, de Toul et de Verdun, et s'avance vers le Rhin. *Albert* rançonne toute la Franconie; les Turcs font une invasion dans la Transylvanie, que *Ferdinand*, frère de Charles-Quint, venoit d'acquérir par son mariage avec *Isabelle*, fille de Zapolia. A toute autre époque, *Charles* eût fait tête à l'orage. L'Europe croyoit qu'il alloit fondre sur *Maurice* avec l'armée qui se formoit insensiblement près de lui, et qu'il vengeroit son orgueil humilié. Au grand étonnement de tous les partis, il montre des intentions pacifiques, et descend à négocier. *Ferdinand*, déjà roi des Romains, craignoit de nuire à sa fortune, si une guerre sérieuse s'allumoit en Allemagne, et son caractère inclinoit toujours aux voies de conciliation; ses discours et ses instances triomphent de la

colère de Charles, et lui font préférer le parti de la douceur. Il réussit d'autant mieux, que *Charles*, plus irrité contre *Henri* que contre *Maurice*, brûle de se venger du premier, et veut diriger toutes ses forces contre la France. Les conférences s'ouvrent à Passau, et l'on y conclut (1552), un traité provisoire, jusqu'à ce que les rapports des protestans et des catholiques fussent définitivement fixés. En vertu de cette convention, *Philippe*, landgrave de Hesse, recouvra sa liberté; il fut convenu que, dans l'espace de six mois, on tiendroit une diète solennelle pour décider la grande affaire de la religion; que durant cet intervalle aucun état protestant ne pourroit être inquiété, et qu'ils resteroient en possession pour le moment de tous les avantages dont ils jouissoient.

Charles, plus libre et plus tranquille du côté de l'Allemagne, se hâte d'en profiter pour attaquer la France. L'âge semble avoir fortifié sa haine contre cette puissance rivale. A la tête d'une armée de cinquante mille hommes, il court assiéger Metz. La saison étoit fort avancée, on étoit au mois de décembre. Les obstacles que l'hiver lui oppose n'arrêtent

pas sa vengeance impatiente; mais c'est trop d'avoir à lutter en même temps contre la nature et le génie de François, duc de *Guise*, qui défend Metz avec autant d'habileté que de succès. En vain *Charles* s'opiniâtre à continuer le siége; son armée diminue tous les jours; la rigueur du froid, le défaut de vivres, les maladies, les fatigues lui enlèvent l'élite de ses troupes; il est obligé de céder à sa mauvaise fortune (1 janvier 1553), et se retire avec les débris de son armée dans les Pays-Bas.

Cependant *Albert* de Brandebourg continuoit à rançonner et à ravager l'Allemagne. Il avoit refusé de souscrire à la convention de Passau. Aimant la guerre pour elle-même, et voulant se ménager les moyens d'entretenir et de payer son armée, il répugnoit à toute mesure qui lui enlevoit ses ressources et ses plaisirs, et le condamnoit à l'inaction. *Charles*, qui estimoit sa bravoure, eut l'idée d'employer ses talens et ses forces, et de diriger contre la France son activité turbulente. *Albert*, qui ne demandoit que des occasions d'agir et de se rendre nécessaire, ne rejeta pas les ouvertures de l'empereur; il se servit de

la circonstance pour obtenir de lui un arrêt contre les évêques de Bamberg et de Würtzbourg, ses anciens ennemis, et les négociations continuèrent, mais il n'interrompoit pas ses déprédations. Le fer et la flamme à la main, il portoit la désolation et la terreur dans la Westphalie, dans la Franconie et sur les bords du Rhin. Il étoit temps de délivrer l'Allemagne de ce fléau. A la fin, la chambre impériale, s'armant contre lui d'une juste rigueur, le mit au ban de l'Empire, et chargea l'électeur *Maurice de Saxe* d'exécuter la sentence. A lui s'associèrent dans cette entreprise difficile les électeurs de Mayence et de Trèves, et le duc *Henri* de Brunswic, prince actif et vaillant. Toutes les troupes marchèrent réunies sous les ordres de *Maurice*, du côté du Weser, où *Albert* exerçoit alors ses fureurs. Les deux armées se rencontrèrent (7 juil. 1553) près de Sievertshausen, dans le duché de Lunebourg. La bataille fut sanglante. *Albert* combattoit pour son existence, *Maurice* pour sa gloire, les autres princes pour leur sûreté; *Albert* vaincu est obligé de fuir; mais en fuyant il eut la consolation d'apprendre que *Maurice* avoit payé chèrement sa

victoire. Ce prince avoit été blessé dans le combat ; sa blessure étoit mortelle. Il expira deux jours après la bataille, à l'âge de trente-deux ans. La fortune, qui se joue des espérances des hommes, lui permit d'arriver au pouvoir et à la gloire, sans lui permettre d'en jouir. Il périt dans la force de l'âge, au moment où il avoit expié son élévation par les services qu'il venoit de rendre à la cause générale ; avec lui furent probablement ensevelis de vastes projets. L'Allemagne, qui avoit abhorré sa déloyauté, admiré ses succès et son audace, commençoit à lui rendre son estime. Elle attendoit encore de lui de grandes choses, et pleura sa mort. La fin tragique de *Maurice* n'améliora pas la situation d'*Albert*. Il fut battu peu de temps après une seconde fois, aux environs de Schweinfurt, par le duc *Henri* de Brunswic. Chassé de ses propres états, dénué de ressources et de forces, il chercha un asile en France, et mourut quelques années après sa défaite (1557), emportant la réputation d'un aventurier qui avoit fait beaucoup de mal et de bruit dans le monde, et qui n'avoit laissé que des traces sanglantes de son passage.

La guerre contre Albert, la mort de Maurice et les événemens qui la suivirent, avoient empêché la convocation de la diète qui devoit, suivant la convention de Passau, mettre fin aux troubles de l'Allemagne. Elle s'ouvrit à Augsbourg, par les soins et l'activité de *Ferdinand*. Ce prince, d'un caractère doux et d'un esprit conciliateur, étoit fait pour assoupir les haines, calmer les défiances et rapprocher les partis divisés. Il gagnoit par son affabilité, ceux que *Charles* son frère aliénoit par sa hauteur. Nommé roi des Romains, il étoit personnellement intéressé au rétablissement de l'harmonie et de l'ordre dans l'Empire: il n'avoit pas, pour se faire craindre, les mêmes moyens que l'empereur; il ne lui restoit qu'à se faire aimer. Instruit des vues secrètes de *Charles*, qui auroit voulu placer la couronne impériale sur la tête de son fils *Philippe*, il importoit beaucoup à Ferdinand de se concilier l'opinion publique en Allemagne, afin qu'elle se déclarât pour lui. D'ailleurs, ses états héréditaires, toujours attaqués ou menacés par les Turcs, lui rendoient nécessaire la bienveillance des princes de l'Empire; et il étoit ja-

loux de leur attachement, parce que leur attachement pouvoit seul lui assurer leurs secours.

Ce fut uniquement à lui que l'on dut la pacification de l'Allemagne. La diète d'Augsbourg auroit été infructueuse comme tant d'autres, sans le zèle de *Ferdinand*. Des deux parts les esprits étoient aigris, les prétentions excessives, les craintes et les espérances également exagérées; rien de plus difficile pour un prince catholique que d'inspirer de la confiance aux protestans sans donner des soupçons sur la pureté de sa foi, et de prendre toutes les précautions nécessaires pour le maintien de sa religion sans courir le reproche de partialité. *Ferdinand* tâcha d'éviter ces deux écueils; et s'il ne réussit pas complètement, il faut l'attribuer au pouvoir des circonstances. A mesure qu'il se présentoit de nouveaux incidens, il imaginoit de nouveaux moyens d'en triompher; il opposoit la patience aux délais multipliés, la douceur à l'emportement, la fermeté de la sagesse à la violence des passions, et la persévérance aux obstacles. Rien n'altéroit son calme, rien ne lassoit son activité. A la fin il vit le résultat de ses tra-

vaux, et ce résultat eût été encore plus satisfaisant si ses lumières avoient égalé son zèle, ou plutôt s'il étoit donné à la prudence humaine de mesurer la profondeur des passions, de prévoir et de prévenir tous leurs funestes effets. La paix de la religion conclue à Augsbourg (1555), assoupit les divisions intestines de l'Allemagne; mais bien loin de les étouffer, elle contenoit elle-même les germes de nouveaux troubles. A cette époque on ne se doutoit pas de leur existence. Les événemens les firent connoître en les développant. A la vérité, dans le temps où la diète publia son ouvrage, les deux partis se plaignirent; mais les hommes sages croyoient voir dans leur mécontentement même la preuve qu'aucun des deux n'avoit été sacrifié et n'avoit lieu de se plaindre. Le traité d'Augsbourg statua que les protestans professeroient librement leur religion et leur culte, qu'ils conserveroient les biens ecclésiastiques dont ils étoient en possession avant la convention de Passau, que les évêques ne pourroient s'attribuer sur eux aucune espèce de juridiction. On décida qu'ils pourroient entrer dans la chambre impériale; mais on ne les y appela pas for-

mellement, bien moins encore leur accorda t-on le droit d'y siéger en nombre égal à celui des catholiques. C'eût été cependant le seul moyen de leur donner une garantie politique de leur liberté civile et religieuse, de prévenir les injustices de ce tribunal ou la crainte de ses injustices. Les réformés n'obtinrent pas les mêmes avantages que la paix de Passau assuroit aux luthériens. L'animosité de ces derniers contre une société qui ne se distinguoit d'eux que par des nuances, fut la principale cause de cette mesure, aussi contraire aux principes du droit qu'aux maximes de la politique. C'étoit faire le bien à demi, déposer dans l'Allemagne un levain de division, et s'exposer à la triste nécessité de recommencer tôt ou tard. La *réservation ecclésiastique* que *Ferdinand* inséra dans la paix de religion, étoit la clause la plus insidieuse ou la plus imprudente, et devoit empêcher que la paix ne fût solide et durable; il l'accorda aux catholiques, pour dissiper leurs inquiétudes sur les progrès ultérieurs de la religion protestante. En vertu de cet article, les princes ecclésiastiques qui embrassseroient la réforme, devoient renoncer à leurs bé-

néfices, et perdre leur fortune ou leurs états.

Ainsi se termina la première partie du grand drame de la réformation. Les événemens que cette révolution religieuse fit naître, ont amené des changemens remarquables dans le système politique de l'Europe. Séparant l'Allemagne en deux partis, elle opposa un contre-poids utile à la puissance de l'Autriche, et en créant un nouveau principe de résistance contre cette maison ambitieuse, elle sauva non-seulement la liberté de l'Empire, mais encore celle de l'Europe. Les états protestans trouvèrent des alliés dans les états qui craignoient pour leur indépendance politique, et ces derniers invoquèrent souvent le secours des autres, qui agirent avec vigueur lors même qu'ils ne couroient pour le moment aucun danger personnel. La religion devint un point de ralliement pour tous les ennemis de l'Autriche. Les partisans du système de l'équilibre furent charmés de voir non-seulement l'Allemagne, mais l'Europe toute entière, partagées en deux masses de puissance, plus intéressées que jamais à s'observer et à se contre-balancer ré-

ciproquement. Depuis cette époque jusqu'à la fin du dix-septième siècle, le sort de la religion a tenu une grande place dans les combinaisons de la politique; durant toute cette période, la liberté des cultes ou la domination d'un seul a été le but secret ou le prétexte ostensible des négociations, des guerres et des traités, à peu près comme dans le siècle passé, la liberté ou l'empire exclusif du commerce s'est mêlé directement ou indirectement à toutes les transactions politiques. La liaison étroite qui s'établit en Europe entre les intérêts de la politique et ceux de la religion, a été souvent funeste à l'une et à l'autre: la religion a dérangé les calculs d'une saine politique; la politique a pris le masque de la religion, et s'est servie de son nom pour ensanglanter la terre. Mais nous ne parlerons pas encore des effets de cette union singulière; nous nous contenterons de constater sa naissance, et nous verrons qu'elle a donné une nouvelle direction aux idées, changé les rapports des états, influé sur les actions et sur les événemens.

CHAPITRE VIII.

Changement dans le nord. La Suède se sépare du Danemarck. La réformation s'établit dans ces deux royaumes.

PENDANT que l'Espagne et la France avoient occupé le midi de l'Europe de leurs sanglans démêlés, le nord tout-à-fait étranger à ces événemens, avoit été le théâtre de mouvemens d'un autre genre, qui changèrent son existence politique et religieuse. La Suède et le Danemarck, séparant leurs destinées, étoient devenus des états indépendans, appelés à peser un jour dans la balance politique. En Allemagne la réformation avoit amené des changemens dans la constitution de l'empire. Ici, les changemens arrivés dans l'ordre politique introduisirent la réformation, et il est intéressant de voir quelles formes et quelles modifications les idées nouvelles y reçurent des circonstances.

La Suède, le Danemarck et la Norvège se débattoient depuis long temps

dans les liens de l'union de Calmar; ces liens avoient été en partie rompus, mais leurs débris même gênoient encore la liberté des Suédois, et les tentatives multipliées que les Danois avoient faites pour les replacer dans la dépendance, leur inspiroient des craintes légitimes. L'union de Calmar ne pouvoit être durable. Elle étoit trop contraire à l'ambition de la haute noblesse et à l'orgueil national des Suédois. Les *Sture*, nommés administrateurs de la Suède par les Etats du royaume, s'étoient montrés tous trois dignes de la confiance de leurs concitoyens. Animés d'un même esprit et travaillant sur le même plan, ils avoient suivi, avec autant de constance que d'habileté, le projet de rendre à la Suède son indépendance. Le clergé, gagné par les rois de Danemarck, et séduit par l'espérance de régner sous leur nom s'ils restoient maîtres de la Suède, combattoit de tout son pouvoir les vues patriotiques des Sture. A l'exception de ceux qui envioient leur crédit et jalousoient leurs talens, les nobles les favorisoient. La grande masse du peuple haïssoit les Danois, craignoit les vexations des gouverneurs, attachoit le bonheur

à l'idée d'une existence nationale, et bénissoit les efforts et les travaux des administrateurs dont l'autorité douce et tutélaire lui faisoit redouter encore plus le joug de l'étranger. *Sténon Sture* avoit donné aux classes inférieures des droits politiques. Il avoit eu le bon esprit d'introduire les paysans et les bourgeois dans l'assemblée des États, pour se ménager un appui, et pour opposer un contre-poids au pouvoir de la noblesse et du clergé. Ce grand homme avoit senti que le vrai moyen de combattre et de réprimer la puissance du clergé, étoit de répandre des lumières dans tous les ordres de la société. Dans ce dessein il avoit créé l'université d'Upsal, et fixé dans les villes les imprimeurs dont la profession avoit été jusqu'alors ambulante. *Sture* avoit de l'ambition, mais du moins il la plaçoit dans la gloire de son pays, et ne voyoit son intérêt que dans l'intérêt général. Il avoit été un moment dépossédé de sa place par ses envieux, qui avoient appelé en Suède (1497) *Jean*, roi de Danemarck, de la maison d'Oldenbourg; mais ce prince ayant été défait par les Dithmarses, les Sué-

dois l'avoient chassé, et la voix publique, l'ascendant du génie et la nécessité des circonstances avoient replacé de nouveau *Sture* au timon des affaires. Ses deux successeurs, *Suante Nicholson Sture* et *Sténon Sture*, second du nom, fils de ce dernier, avoient non-seulement hérité de son nom et de son pouvoir, mais encore de ses vues, de ses talens et de son patriotisme; et à l'époque où *Christiern II* étoit monté sur le trône de Danemarck (1513), *Sténon Sture* administroit la Suède avec autant de fermeté que de sagesse.

Christiern II, fils du roi *Jean*, né en 1481, n'avoit pas reçu de la nature une de ces ames grandes et fortes qui suppléent au manque d'instruction, et son père ne lui avoit pas donné une éducation soignée, plus nécessaire encore aux esprits d'une trempe commune qu'aux autres. Il avoit annoncé de bonne heure le goût des plaisirs grossiers et des inclinations basses. On n'avoit rien fait pour prévenir leur naissance, on essaya trop tard de les réprimer. Inappliqué et ignorant, il paroissoit croire que le pouvoir le dispensoit d'instruction. Le sentiment confus de son incapacité et le désir de

vivre sans contrainte, lui faisoient rechercher les sociétés les moins propres à lui donner des lumières et des mœurs. Sans principes réfléchis et sans élévation naturelle, avec des sens impérieux et des passions ardentes, il étoit facile de prévoir qu'il abuseroit de l'autorité; que sa personne inspirant le mépris, ces abus provoqueroient la résistance, et qu'il lui opposeroit la cruauté; enfin, que ne répugnant au mal ni par réflexion ni par l'instinct d'un cœur généreux, il seroit capable de commettre les plus grands crimes. Une Hollandaise nommée *Divicke*, femme de basse extraction, qui n'avoit pour elle qu'une figure agréable, le maîtrisoit entièrement de concert avec sa mère *Sigebritte*, qui ne manquoit pas d'esprit ni d'une certaine habileté. Cette passion honteuse explique les désordres et les excès de *Christiern*, mais elle-même seroit inexplicable, si de tout temps il n'avoit pas incliné à la vileté et à la foiblesse. Deux ans après son avénement au trône (1515), il avoit contracté une alliance brillante, en épousant *Isabelle*, sœur de Charles-Quint, princesse aimable et digne d'un meilleur sort.

Ce caractère et ces mœurs n'annonçoient pas un règne prospère. Le sénat de Danemarck en augura mal dès le moment où Christiern prit le sceptre, et ses craintes furent bientôt justifiées. Le jeune roi établit de nouveaux impôts dans son royaume, afin d'entretenir des troupes soldées, et il employa ces troupes pour extorquer encore de l'argent au peuple. La noblesse danoise fut revoltée avec raison du supplice injuste et illégal de *Torben-Oxe*, gouverneur du château de Copenhague, que *Christiern* avoit immolé à ses soupçons. Ce début n'étoit pas propre à faire désirer un changement aux Suédois qui se trouvoient heureux sous l'administration paternelle de Sture ; mais *Christiern*, avide de pouvoir et d'argent, comme le sont toujours les hommes foibles et prodigues, espéroit obtenir l'un et l'autre en Suède, et travailloit sourdement à s'y former un parti. L'ambition inquiète de *Gustave Trolle*, archevêque d'Upsal, lui en fournit les moyens. Ce prêtre que *Sture* avoit élevé à la première dignité ecclésiastique dans l'espérance de se l'attacher par ses bienfaits, ne cherchoit qu'une occasion de perdre son bienfaiteur. Jaloux des

talens et de la réputation de l'administrateur, il ne voyoit dans une révolution qui replaceroit la Suède sous le joug du Danemarck, qu'une source de pouvoir pour le clergé, et dans le pouvoir de son ordre que sa propre élévation. Egalement indifférent aux devoirs de son état et à ceux de citoyen, intrigant par besoin, factieux par vanité, il prêta facilement l'oreille aux propositions de *Christiern*, qui lui promettoit de le faire régner en Suède sous son nom, et il employa en effet toutes les ressources que lui fournissoient son crédit, sa place et son éloquence naturelle, pour susciter des obstacles et des ennemis à *Sténon Sture*. Ses menées long-temps secrètes ayant été dévoilées, et lui-même ayant en quelque sorte annoncé ses projets ambitieux, en refusant de prêter serment aux Etats, l'administrateur l'avoit assiégé dans son château de Steke (1517). *Christiern* accusa *Sténon* à Rome de faire une guerre injuste à un prince de l'église.

Léon X vouloit gagner le roi de Danemarck par ses complaisances, afin de placer beaucoup d'indulgences dans le Nord. Il fit juger l'administrateur et ses

partisans par *Birger*, archevêque de Lund, et ils furent excommuniés. *Sténon*, sans être intimidé par les foudres de l'église, résolut d'employer la force pour soumettre et pour punir l'archevêque. Celui-ci invoqua le secours de *Christiern*. Les Etats assemblés à Stockholm, ne virent plus dans *Trolle* qu'un traître qui appeloit les étrangers dans son pays, et le déposèrent solennellement. La plupart des membres, ne croyant pas que les dignités ecclésiastiques pussent soustraire un coupable à la juste sévérité des lois; sans peur parce qu'ils étoient sans reproches, apposèrent leur sceau à l'arrêt qui condamnoit l'archevêque. *Brash*, évêque de Linkœping, fut le seul qui craignit que cette démarche ne devînt funeste aux signataires, et pour se mettre en sûreté, il cacha sous son sceau une courte et formelle protestation contre la sentence qui déposoit l'archevêque. Artifice dicté par une prudence coupable, qui prouvoit qu'il n'avoit que des intérêts et point de principes.

Trolle déposé, le roi de Danemarck se regardant comme le vengeur de la dignité de l'église, saisit avec empres-

sement cette occasion d'agiter et d'asservir la Suède, et parut devant Stockholm (1518) à la tête d'une armée et d'une flotte nombreuses. Les Danois ayant reçu un grand échec près de Benkirha, *Christiern* feint de vouloir négocier, et au mépris de ses sermens il enlève des seigneurs suédois de la plus haute distinction qui lui avoient été donnés en ôtage, et fait voile avec eux pour le Danemarck. La Suède fut indignée de cette perfidie; mais les troubles excités par *Trolle* dans son intérieur l'obligèrent à différer sa vengeance.

Bientôt *Christiern* s'occupe de nouveaux préparatifs, et menace encore la Suède. *Krumpen*, son général, pénètre par la Hallande dans la Westrogothie. Les deux armées se rencontrent près de Bogesund (1520). *Sture*, après avoir fait des prodiges de valeur, est mortellement blessé; il expire, et avec lui finit la résistance des Suédois. Sans chef et sans point de ralliement, ils sont battus en détail, et les provinces se soumettent aux Danois. Stockholm seule se défend avec autant d'opiniâtreté que de succès. Une femme d'un courage héroïque, digne épouse de Sture, ani-

mée du désir de venger la mort de son mari, et n'espérant rien de la générosité de Christiern, communique son intrépidité aux habitans de la ville. Les Etats assemblés à Upsal veulent faire cesser les maux de leur patrie, et ne désespèrent pas d'intéresser Christiern lui-même au bonheur de la Suède. Présidés par ce même *Gustave Trolle* qui avoit sacrifié la liberté publique à son ambition, ils capitulent avec le roi de Danemarck, s'engagent à lui conférer le sceptre, et renouvellent l'union de Calmar. *Christiern*, de son côté, promet une entière amnistie, et s'engage à garantir toutes les propriétés, à rendre la liberté aux prisonniers, et à ne mettre aucun impôt sur le peuple que du consentement des Etats. Ce contrat qui assure à *Christiern* tous les avantages qu'il avoit désiré d'obtenir, et par lequel les Etats cèdent tout ce que dans des temps plus heureux ils eussent craint de lui accorder, est le résultat des circonstances, l'ouvrage de la prudence qui reçoit des lois de la force; mais c'est un contrat solennel, on peut espérer qu'il sera respecté, et il paroît devoir apaiser les troubles de la Suède. Stockholm me-

nacée de la famine et dont les habitans sont en partie gagnés ou intimidés par les émissaires de *Christiern*, lui ouvre ses portes. Vainqueur de la Suède et appelé au trône par les Etats (nov. 1520), le roi de Danemarck se fait couronner avec la plus grande magnificence; mais les Danois seuls jouent un rôle dans cette cérémonie imposante, les Suédois sont condamnés à en être les simples spectateurs; comme on n'a plus lieu de les craindre, on ne croit pas avoir besoin de les ménager; leur orgueil s'irrite de se voir negligés; l'indifférence qu'on leur témoigne les éclaire sur l'esprit de la cour, et leur fait redouter de nouveaux malheurs.

En effet, au milieu des cérémonies du couronnement qui semblaient devoir donner plus de force à ses obligations, *Christiern* méditoit des crimes. Une autorité librement consentie lui paroissoit précaire, un pouvoir limité étoit à ses yeux un fardeau plutôt qu'un bienfait, et toute entrave légale une véritable insulte. Lié par les articles de la convention qui lui a procuré le trône, il se propose de les violer; mais afin de le faire impunément et d'appesantir un

joug d'airain sur la Suède sans avoir de vengeance à redouter, il veut glacer les esprits par la terreur, en leur offrant un spectacle sanglant qui leur ôte jusqu'à l'idée de la résistance. Un barbier nommé *Slagheck*, créature de *Sigebritte*, conseil ou confident de ce projet infernal, lui suggère de sacrifier à sa sûreté tous ceux qui ont osé concourir à la déposition de l'archevêque Trolle. Selon lui, cet exemple étouffera tout germe de trouble, affranchira *Christiern* de toute espèce de contrôle, lui procurera l'argent qu'il désire, et en satisfaisant son avidité et sa vengeance, il paroîtra le défenseur de l'église, et ne fera qu'exécuter les arrêts du pape, qui n'a pas levé l'excommunication dont les juges de Trolle ont été frappés. Ce plan qui flatte à la fois l'intempérance de pouvoir et la vengeance impatiente de *Christiern*, est adopté et suivi. Le roi trouve des hommes assez vils pour se faire les instrumens de sa barbarie, et qui en même temps accusateurs et juges dans le procès qu'on intente aux sénateurs, s'abaissent à revêtir l'assassinat de formes légales. Des Suédois ne rougissent pas de se prêter à cet odieux mi-

nistère, et de servir de bourreaux au tyran de leur patrie. On accuse d'hérésie les victimes déjà dévouées à la mort, parce qu'elles ont prononcé un arrêt contre un archevêque, et on leur inflige la peine portée contre les hérétiques. Quatre-vingt-quatorze personnages aussi respectables que respectés sont enveloppés dans la même proscription. Un même jour voit tomber les têtes les plus illustres. Les fêtes du couronnement sont interrompues par cette scène atroce; ou plutôt elle même est pour *Christiern* la seule fête digne de lui. Des évêques irréprochables et purs qui prouvent leur religion par leurs vertus, des nobles plus distingués encore par leurs talens et leurs services que par leur naissance, des sénateurs blanchis dans des travaux honorables et qui n'ont jamais obéi qu'à la voix de la patrie et du devoir, sont décapités sous les yeux d'un peuple immense, dont la juste fureur est contenue par de nombreux satellites; qui craint tout, n'espère plus rien, et lit l'arrêt de sa ruine dans le sang de ses généreux défenseurs. Les spectateurs n'osent même donner à ces malheureuses victimes des signes de leur compas-

sion. Les larmes seroient un crime, les gémissemens même sont interdits; les émissaires de *Christiern*, répandus parmi la foule, épient avidement les paroles, les gestes, les regards, pour ménager à *Christiern* de nouvelles jouissances en lui dénonçant de nouveaux crimes; un silence profond, universel, plus effrayant que les discours, si les tyrans savoient l'entendre, exprime seul l'indignation et le désespoir qui oppressent tous les cœurs. Le féroce *Christiern* ne s'arrête pas à ces premiers forfaits, il paroît vouloir s'enivrer de sang pour s'étourdir. Les exécutions se succèdent à Stockholm avec rapidité. Après avoir rempli la ville de ses attentats, il court promener ses fureurs dans les provinces. Des gibets dressés partout, annoncent aux peuples l'arrivée de leur souverain. C'est en frappant indistinctement tout le monde qu'il observe l'amnistie solennellement promise à ceux-mêmes qui pourroient avoir été criminels. Il s'étoit engagé à ne voir nulle part de coupables, et l'on diroit que personne n'est innocent. Plus de six cents victimes expirent dans les supplices. A la fin, fatigué de cruautés sans en être

assouvi, il quitte la Suède, et court ensevelir dans son palais de Copenhague son opprobre et ses affreux souvenirs.

Christiern avoit cru étouffer dans les Suédois cet esprit d'indépendance et cette fierté nationale qui luttoient depuis un siècle contre l'union de Calmar; mais il n'avoit fait qu'effacer pour toujours dans le sang les titres de cette union. Il avoit commis assez de forfaits pour soulever tous les partis, et leur inspirer contre lui une haine éternelle; il n'en avoit pas commis assez pour jouir des fruits de son crime, et dans chaque Suédois il devoit revoir un ennemi. La souveraineté étoit partagée en Suède entre le prince et les États du royaume. *Christiern*, infidèle à ses sermens, avoit violé la constitution, et agissoit en souverain absolu. La force avoit renversé les barrières légales du pouvoir. Suivant l'esprit des gouvernemens mixtes, les Etats de Suède avoient le droit d'employer la force pour refouler le prince dans les limites de la constitution, et pour sauver leur part à la souveraineté. Tels étoient les principes de tout ce qu'il y avoit d'éclairé en Suède. C'étoit *Christiern* qui avoit fait le premier une révolution

aussi sanglante qu'injuste. Les Suédois pouvoient combattre pour défendre leurs lois. D'ailleurs, le roi n'avoit employé son pouvoir usurpé qu'à immoler ceux qu'il devoit couvrir de sa protection; et ses crimes avoient mis le peuple dans une de ces situations désespérées où l'on ne prend conseil que de son désespoir, et où les excès de la tyrannie bouleversant l'ordre social, le frein des lois se brise, et l'on en appelle à la force, des abus de la force.

Les mêmes causes ont produit partout les mêmes effets; l'histoire toute entière prouve qu'il est un terme à la patience des hommes; mais entre tous les peuples les Suédois étoient moins faits que les autres pour supporter tranquillement le comble de l'oppression et de la barbarie. Cette nation fière, généreuse et brave sait aimer et haïr avec une égale force; susceptible des impressions les plus vives, passionnée pour le sol qu'elle habite, quoique la nature y soit plutôt grande et pittoresque que féconde et libérale, elle puise dans sa pauvreté même l'amour de ses lois et le courage de tout sacrifier pour elles; la gloire et le patriotisme peuvent lui faire tout en-

treprendre, et la consolent de tout. Des ames saines et énergiques, des corps vigoureux et bien constitués forment l'empreinte nationale. Un tel peuple sait beaucoup pardonner à qui commande son admiration, et ne pardonne rien à qui excite à la fois son indignation et son mépris. Aussi les crimes de Christiern réunissent tous les Suédois dans un même sentiment. Un intérêt commun fait taire tous les intérêts particuliers; les haines et les animosités qui divisent les familles, cessent pour se porter toutes sur un même objet; les partis oublient ou ajournent leurs anciens démêlés, la fermentation est générale, mais elle est secrète et sourde; on ne peut ni se parler, ni se concerter librement; on est réduit à se deviner, et à désirer qu'il paroisse un homme capable de produire et de diriger un grand mouvement.

Le libérateur que le ciel destinoit à la Suède, venoit d'échapper aux fers, et déjà il avoit revu sa terre natale: c'étoit *Gustave Vasa*. Il étoit né à Lindholm dans l'Uplande (1490); fils d'Eric Johanson, arrière-neveu du grand Sture, il tenoit à la maison des Folkungen, an-

ciens rois de la Suède. Elevé à la cour, et entouré de grands exemples, il y avoit reçu une éducation simple et mâle. Le génie de Sture avoit deviné celui de Gustave. Ce jeune homme avoit reçu de la nature une constitution robuste, une figure noble, une physionomie expressive et caractéristique. Il excelloit dans tous les exercices du corps : de bonne heure, il avoit annoncé un esprit vif et pénétrant, de l'élévation et de l'énergie. Le sentiment confus de ces avantages et un instinct de supériorité lui avoient fait prendre de l'ascendant sur tous les compagnons de sa jeunesse, et dans ses jeux il préludoit en quelque sorte au grand rôle qu'il devoit jouer un jour. A l'âge de vingt-quatre ans il avoit paru à la cour de Sténon-Sture le jeune, et y avoit gagné tous les cœurs par ses graces et par ses vertus. La lecture de l'histoire de son pays étoit son occupation favorite, et nourrissoit dans son ame le patriotisme, l'amour de l'indépendance de la Suède et la haine des étrangers. La conversation du savant évêque de Linkoeping, *Hemming Gaden*, l'attiroit plus fortement que les plaisirs et les distractions de son âge.

Dans les guerres contre Christiern il avoit combattu aux côtés de l'administrateur, et s'étoit distingué par sa bravoure. Il étoit un des six ôtages que Christiern enleva et retint en prison contre la foi des sermens. Comme si *Christiern* avoit pressenti de quelle importance il étoit pour lui que ce jeune homme ne retournât pas en Suède, il l'avoit mis sous la garde d'*Eric Baner*, gentilhomme jutlandois, en exigeant de lui une caution de six mille écus. *Gustave* ayant obtenu de *Baner* la permission de se promener dans les environs du château de Kallö où il étoit détenu, en avoit profité pour s'évader; arrivé à Lübeck il fut réclamé par *Baner*. Mais le sénat de Lübeck respectant les droits de l'hospitalité, touché de l'éloquence de *Gustave*, qui plaida lui-même sa cause, et voyant en lui un homme capable de combattre *Christiern*, dont la puissance commençoit à donner de l'ombrage aux villes de la Hanse, refusa de le livrer au roi de Danemarck, et lui fournit même des secours pour retourner en Suède. *Gustave* n'avoit désiré la liberté et ne l'avoit recouvrée que dans le dessein de la rendre à sa

patrie. Plein de grandes pensées il avoit débarqué à Calmar (1520); saluant avec des transports mêlés de douleur, cette terre ensanglantée et asservie qu'il se proposoit de purifier et d'affranchir d'un joug odieux; sans autres moyens que ses qualités personnelles et le courage d'une ame forte, il espère de communiquer sa généreuse ardeur à ses concitoyens et de les armer contre le tyran.

Gustave réunissoit au plus haut degré tout ce qu'il falloit pour réussir dans une entreprise de ce genre chez un peuple tel que les Suédois. A un extérieur imposant, véritable sceau dont la nature marque ses favoris, et auquel les peuples ont plus d'une fois reconnu ceux qu'ils devoient suivre, *Gustave* joignoit une éloquence entraînante, et s'énonçoit dans sa langue maternelle avec autant de facilité que de force. Il étoit encore dans cet âge heureux de l'enthousiasme que l'on pourroit appeler le temps de la floraison du génie, enthousiasme qu'il faut avoir pour en inspirer aux autres, et sans lequel on manque toujours de l'audace d'action; et il avoit déjà acquis cette puissance de raison qui fait combiner avec sagesse ce que l'enthou-

siasme exécute avec chaleur, et qui seule sait diriger ce levier moral. Son esprit étoit juste et réfléchi. Au défaut d'une grande richesse d'idées, il avoit une idée dominante, ce qui vaut peut-être mieux pour l'action ; et comme tous les hommes qui ont décidé le sort des nations, il avoit plutôt un grand caractère qu'un esprit vaste et profond. Tourmenté des malheurs de son pays et du projet d'y mettre fin, il apprend la mort tragique de son père qui a péri dans le massacre de Stockholm. Cette terrible nouvelle, loin de l'abattre, augmente son ardeur ; et il marche à l'exécution de son plan, au milieu des images de sa patrie éplorée et de l'ombre de son père qui l'animent à la vengeance. La violation du contrat formel qui lioit la Suède à *Christiern*, l'usurpation de la souveraineté et l'usage qu'il a fait d'un pouvoir usurpé pour commettre des crimes atroces, sont les titres de *Gustave* à cette grande entreprise ; ses motifs sont le patriotisme, la tendresse filiale, et la gloire plus que l'ambition ; ses vues, d'expulser les Danois et de donner aux Etats de la Suède la liberté de s'assembler pour régler le gouverne-

ment; ses moyens, la conscience qu'il a de ses forces et de ses talens, le mépris de la vie et la connoissance du caractère et du malheur de ses concitoyens. Il part de Calmar pour sonder les dispositions du peuple; mais dans cette partie de la Suède la crainte glace tous les esprits; son beau-frère *Joachim Brahé*, qu'il va voir dans son château en Sudermanie et à qui il dévoile ses desseins, refuse de s'associer à lui; sa sœur emploie même tout ce que la tendresse peut dicter de plus pressant pour le détourner de son entreprise: il la quitte, et dirige sa route vers la Dalécarlie. Cette province située au nord-ouest de la Suède, est habitée par un peuple simple et pauvre, brave et ardent, facile à enflammer, ennemi de la servitude, et qui, vivant isolé, a mieux conservé les traits primitifs de la physionomie nationale. Les Dalécarliens tiennent d'autant plus fortement à leur pays qu'ils n'en connoissent point d'autre; plus énergiques qu'éclairés, ils sont capables de tout. Leur nourriture est simple et frugale, ils ne boivent que de l'eau; mais s'ils ont peu à perdre, ils sont d'autant plus indifférens à la vie et plus prêts à la sa-

crifier. C'est vers eux que *Gustave* dirige ses pas (1521). Pour mieux leur plaire, il adopte leur costume. Les cheveux coupés à leur manière, couvert d'un chapeau rond, revêtu d'un habit grossier, et la hache sur le dos, il erre dans les forêts, et se met au service d'un paysan. Son air noble perce à travers son déguisement : il est reconnu, et il se voit au moment d'être livré aux émissaires de Christiern. Poursuivi par ses ennemis, trahi par des amis perfides, caché tantôt dans une grange (*) et tantôt dans une charrette, ses dangers se succèdent, ses aventures se multiplient et donnent

(*) Tous les endroits où *Gustave* a séjourné et où il a été recueilli dans sa fuite, ou plutôt dans sa marche glorieuse, ont été religieusement conservés en Suède comme autant de monumens nationaux ; les pères les montroient avec respect aux enfans. Le gouvernement a même consacré une rente annuelle pour leur entretien. *Charles X*, dans son voyage à Fahlun, assigna une somme pour la grange où *Gustave* avoit travaillé. La couronne paie annuellement encore pour l'entretien d'une maison à Ornay où il a demeuré. Cette espèce de culte fait l'éloge de l'homme qui a mérité d'en être l'objet, du peuple sensible qui le lui rend, des rois qui ne craignent pas ces grands souvenirs ; et doit répandre sur toute la contrée une sorte de charme poétique.

à cette partie de sa vie la couleur et l'intérêt d'un roman. Aux fêtes de Noël (1521) il arrive à Mora, le chef-lieu de la Dalécarlie, au milieu des paysans de la contrée que la solennité rassemble; il se découvre à eux, il les harangue; son éloquence agreste et fière comme la nature qui l'environne, les enflamme. Deux cents Dalécarliens prennent les armes et le suivent. C'est avec eux qu'il commence sa grande entreprise.

A peine a-t-il levé l'étendard que son armée augmente. Il suffisoit de donner le signal aux Suédois. La révolution étoit déjà faite dans tous les cœurs. *Trolle* oppose des troupes à *Gustave* qui les bat avec le secours d'*Olof Bonde*, le compagnon de ses travaux; cet avantage qu'il remporte sur un corps de six mille hommes, accroît encore le nombre de ses partisans, et il publie un manifeste contre Christiern, dans lequel il lui reproche l'usurpation du trône, la violation du contrat par lequel il avoit voulu sanctionner son pouvoir, et le massacre de Stockholm, et lui rappelle que ne lui ayant jamais prêté serment, il peut et doit être l'organe de l'indignation générale et du vœu de la nation. La

victoire de Westeräs donne à cet écrit une force entraînante et des succès rapides. Mais *Gustave*, plein de respect pour la constitution et les lois de son pays, veut d'autres titres que ceux que lui donnent ses talens et son zèle; il sait que les états de Suède peuvent seuls lui donner une autorité légale, et légitimer son entreprise, et il se hâte de les consulter. Ils s'assemblent à Wadstena (1521): il leur expose avec chaleur les malheurs de la patrie, les dangers qu'elle court, les ressources qu'elle peut trouver dans leur courage; il parle avec modestie de ce qu'il a fait, s'étend sur les mesures qu'il faut prendre; et ouvre à la Suède des perspectives de bonheur et de gloire. Les Etats l'écoutent en silence, et ne rompent ce silence que pour le remercier de ses services et lui en demander de nouveaux. La reconnoissance et l'admiration font taire les petites passions de la vanité et de l'envie; elles cèdent elles-mêmes au mouvement général, et la voix unanime nomme *Gustave* administrateur du royaume. Bientôt il justifie cette confiance par de nouveaux exploits, et fait le siége de Stockholm. Lubeck lui envoie des secours, mais la

politique de cette ville puissante ne lui permet pas de favoriser de tout son pouvoir l'entreprise de *Gustave;* elle voudroit prolonger les troubles de la Suède, et tenir le commerce de la Baltique dans sa dépendance, en éternisant dans le nord les factions et les partis. Cependant la bonne cause triomphe partout, les places fortes se rendent successivement à *Gustave ;* les Danois ne sont pas assez nombreux pour se soutenir dans une contrée où ils rencontrent des ennemis à chaque pas; la Suède toute entière reconnoît l'autorité de l'administrateur ; déjà il attaque le roi de Danemarck dans ses propres états. Stockholm seule résiste encore.

Christiern auroit peut-être opposé plus d'obstacles aux progrès toujours croissans de *Gustave*, si le Danemarck étoit resté tranquille et soumis; mais l'avidité et la barbarie de *Christiern* y avoient aussi produit un mécontentement général. A l'exception des créatures et des suppôts du roi, toute la nation, en apprenant le massacre de Stockholm, avoit partagé l'indignation des Suédois, et gémi de l'opprobre que cet attentat pouvoit faire rejaillir sur le nom da-

nois. Ce peuple, naturellement calme et réfléchi, irrité de tant de crimes, supportoit avec peine l'administration tyrannique de *Christiern*. Ce forcené avoit violé en Danemarck la constitution du royaume, et y avoit, comme en Suède, usurpé la souveraineté toute entière, qu'il devoit partager avec les Etats. Le sénat encouragé par l'exemple des Suédois s'assemble à Wybourg en Jutlande (1523), dépose solennellement *Christiern*, lui fait signifier cet arrêt par *Magnus Munck*, juge du pays, et place sur le trône *Frédéric*, duc de Holstein. Dans ce moment terrible où on le dépouille de ses couronnes et où les peuples le repoussent de leur sein, *Christiern* se montre aussi lâche qu'il avoit été cruel. Poursuivi par la haine de ses sujets, il n'essaie pas même de défendre ce pouvoir qu'il a augmenté par les mesures les plus illégales; il se hâte de charger sur une flotte ce qu'il a de plus précieux, ses trésors et l'indigne *Sigebritte*, et se sauve dans les Pays-Bas avec l'espérance trompeuse d'armer Charles-Quint, son beau-frère, en sa faveur.

Cet événement heureux consomme le grand ouvrage que *Gustave* a commencé.

Stockholm capitule et lui ouvre ses portes; la Suède est purgée des étrangers qui l'opprimoient. Désormais elle n'a plus lieu de craindre le Danemarck. *Frédéric*, mal affermi sur le trône, ne songe qu'à s'y maintenir. Les états de Suède assemblés à Strangnass défèrent solennellement la couronne au libérateur de la patrie (1523); l'intérêt général qui veut que la première place soit fixée irrévocablement, et que pour rétablir l'ordre public l'autorité soit forte et concentrée, attache les Suédois à la monarchie, la reconnoissance à *Gustave*. Content d'avoir affranchi son pays, il ne voit dans cet honneur qu'un fardeau, et refuse de l'accepter. Cette modération n'étoit pas feinte. *Gustave* étoit ambitieux, mais il ne connoissoit pas cette ambition hypocrite qui veut réunir les jouissances du pouvoir aux honneurs d'une sagesse apparente et qui joue le désintéressement. Le refus qu'il fit du trône fut dicté par la crainte des factions, des jalousies et des haines que son élévation pouvoit faire naître, ou ne fut peut-être qu'un hommage involontaire rendu par une ame noble et pure aux devoirs difficiles de la première place. Vaincu par les larmes

et les sollicitations de ses concitoyens, il céda aux désirs des états de la Suède, et reçut le sceptre de leurs mains. Au défaut de l'ambition, le patriotisme lui faisoit une loi de ne pas persévérer dans sa résistance. Lui seul pouvoit empêcher que la Suède ne retombât dans les convulsions ou dans la servitude dont il l'avoit glorieusement tirée. Lui seul pouvoit consolider son bel ouvrage. Pendant un règne de vingt-sept ans, il justifia les espérances des Suédois, et par un heureux mélange d'activité et de prudence, de force et de mesure, de clémence et de sévérité, il se montra toujours à l'unisson des circonstances. Elles furent souvent critiques; les intrigues du clergé, les menées du roi détrôné, la jalousie de quelques nobles, le caractère inflammable des Dalécarliens qu'il étoit facile d'égarer, entretinrent longtemps en Suède une fermentation sourde, et amenèrent même des conspirations et des révoltes; mais le génie et la vertu de *Gustave* triomphèrent de tous ces dangers, et malgré tous les obstacles, fidèle à son plan, et marchant à son but avec une sage lenteur, il établit en Suède la réformation.

La paix avoit été conclue avec le Danemarck à Malmö, et l'union de Calmar formellement annulée (1524). Les talens de *Gustave* purent s'exercer dans une nouvelle sphère, et y jetèrent un éclat plus durable et plus doux. Tant qu'il porta le titre d'administrateur, il ne fut que guerrier; devenu roi, il prouva qu'il savoit faire la guerre sans l'aimer, et développa toutes les qualités d'un grand administrateur. Tout avoit dépéri en Suède au milieu des guerres civiles et sous le sceptre de fer de *Christiern;* il falloit tout reproduire et tout régénérer. Autant *Gustave* avoit montré d'enthousiasme et de vivacité en délivrant la Suède du joug de l'oppression, autant il montra de réflexion et de force dans la marche qu'il suivit pour lui faire trouver le bonheur dans la liberté. Ici la précipitation auroit été aussi dangereuse que la lenteur l'eût été dans la première partie de sa vie publique. On vit avec étonnement ce héros, naturellement ardent et impétueux, préparer de loin les changemens qu'il méditoit, et amener les réformes par des gradations insensibles. Le clergé toujours factieux, entretenoit des intelligences

avec l'étranger; plus riche que les autres ordres de l'état, il ne portoit pas avec eux le fardeau des dépenses publiques. *Gustave* vouloit lui donner une organisation qui ne lui permît pas de troubler la tranquillité du pays, qui le soumît à l'autorité royale, et fît servir ses trésors à payer les dettes de la Suède. Le moyen le plus expéditif étoit d'établir la religion luthérienne dans le royaume. Mais on ne commande pas l'opinion, un législateur sage l'éclaire. *Gustave* connoissoit trop sa nation pour toucher sans ménagement aux idées reçues. Il avoit appris à connoître la doctrine des réformateurs pendant son séjour en Jutlande; il tenoit aux nouveaux principes par conviction et par politique; ils lui paroissoient vrais, et ils pouvoient lui être utiles; c'étoit plus qu'il ne falloit pour désirer de les répandre. Cependant, il se contenta d'abord de favoriser la propagation de la religion luthérienne, attira des prédicateurs de cette communion en Suède, et fit traduire la bible dans la langue du pays. La haine que le peuple portoit au clergé qui avoit toujours été l'ennemi de son indépendance, avoit rejailli sur la doctrine qu'il professoit, et les es-

prits se détachoient de la religion catholique par éloignement pour ses ministres. Les idées des réformateurs plaisoient par leur simplicité à cette nation d'un sens droit et simple; d'ailleurs, le pouvoir des papes n'avoit jamais été en Suède aussi grand qu'ailleurs; la distance rendoit les communications plus difficiles; la pauvreté même du pays ne pouvant exciter l'avidité ni l'attention de la cour de Rome, elle étoit plus indifférente à son sort. Toutes ces circonstances facilitoient l'exécution du plan de Gustave. En attendant le moment de frapper un coup décisif, il oblige le clergé à contribuer à l'acquittement des dettes de l'état. Les dépenses annuelles (*) dépassoient considérablement les revenus. On devoit de fortes sommes aux Lubeckois. Les ecclésiastiques prévoyant le danger qui les menace, espèrent de l'éloigner en faisant des sacrifices, et concourent à couvrir les besoins publics. A la diète de Westeräs (1527) *Gustave* fait un pas de plus. Bien loin de s'opposer à l'abaissement du clergé, la noblesse le souhaite,

(*) Les dépenses montoient à 77,000 marcs d'argent; la recette à 24,000. On en devoit aux Lubeckois 77,000.

elle compte s'enrichir à ses dépens, et augmenter son influence politique en lui faisant perdre la sienne. Les paysans et les bourgeois, plus dépendans du trône, lui sont entièrement dévoués. Les terres des églises et des cloîtres sont incorporées aux domaines de la couronne. La religion luthérienne est formellement introduite en Suède, mais *Gustave* conserve la hiérarchie par ménagement pour les anciennes habitudes, et afin de donner à la religion des formes plus imposantes. *Laurent Pétri*, disciple de Luther, occupe le siège d'Upsal, et devient primat du royaume.

Ce grand ouvrage terminé, *Gustave* dirigea son attention sur les moyens d'accroître la richesse nationale de la Suède. Les mines furent exploitées avec plus d'activité et de succès. Des directions éclairées, des encouragemens distribués avec sagesse développèrent des germes d'industrie. La stabilité de l'ordre public excitoit aux entreprises utiles. Sûr de jouir des fruits de son travail, on travailla avec plus d'ardeur. Le commerce de la Suède n'enrichissoit que les villes de la Hanse. Lubeck surtout dominoit dans la Baltique, et dictoit des

lois aux Suédois. Ils lui vendoient les productions de leur sol, ils n'achetoient que d'elle les objets de leurs besoins, et faute de concurrence ils achetoient et vendoient avec perte. *Gustave* affranchit son pays de ces entraves; il créa la marine, et apprit aux Suédois à gagner eux-mêmes ce qu'ils faisoient gagner à leurs avides voisins; en mettant des impôts sur les spéculations des Lubeckois, il fournit à ses sujets les moyens de former des entreprises de commerce lucratives et brillantes. Bientôt le pavillon Suédois fut respecté sur la Baltique, et se montra avec succès dans les mers voisines. La Suède fut moins pauvre, et devint une véritable puissance. Ses accroissemens fixèrent l'attention des autres états. On rechercha son alliance. La France s'unit avec elle. Cette union faisoit honneur à la sagacité politique de *François I;* la Suède offroit un débouché précieux à l'industrie et au commerce des Français; elle pouvoit un jour inquiéter la maison d'Autriche en Allemagne. Cette alliance devoit être durable, car elle reposoit sur les vrais intérêts des puissances contractantes et sur des rapports permanens et fixes. La Suède

n'avoit rien à craindre de la France trop éloignée pour lui nuire, et pouvoit attendre d'elle au besoin de l'appui et du secours. *Gustave* avoit justifié les espérances des Suédois, ils jouissoient sous son sceptre de tous les avantages de l'ordre social ; sûreté et protection dans l'intérieur, considération au dehors. Les Etats solennellement assemblés à Westeräs (1544) acquittèrent la dette de la reconnoissance nationale, et rendant un nouvel hommage à *Gustave*, ils déclarèrent la couronne héréditaire, et fixèrent le sceptre dans sa maison. C'étoit donner une garantie solide à la liberté publique, assurer l'indépendance de la Suède, éteindre les anciennes factions, en prévenir de nouvelles, et imposer à la famille de Wasa l'obligation sainte de ne pas dégénérer, et de conserver avec le pouvoir suprême ses titres originaires à cette haute élévation.

La Suède fut heureuse et tranquille sous l'administration de *Gustave*, à quelques légers mouvemens près, qui furent presque aussitôt appaisés qu'excités. Le Danemarck n'eut pas le même bonheur. *Frédéric I*, duc de Holstein, oncle de

Christiern, avoit accepté la couronne que les Etats lui avoient offerte après la fuite de son indigne neveu (1523). La noblesse avoit profité des circonstances pour augmenter son pouvoir. Les classes inférieures avoient été oubliées dans la capitulation conclue entre *Frédéric* et les seigneurs, et les avantages que les nobles obtinrent furent un principe de malheur pour eux-mêmes, pour le roi, pour les paysans, et pour l'état tout entier. Les amis de Christiern en prirent occasion de soulever les esprits en sa faveur et de lui procurer des partisans. La tyrannie avoit pesé sur tous les individus, ou les avoit du moins tous indistinctement menacés; mais il fut facile de persuader au peuple, toujours à la fois défiant et crédule, que Christiern n'avoit eu d'autres vues que celle d'adoucir son sort, en sévissant contre la noblesse. Ces idées se répandant de plus en plus dans la Norwège et le Danemarck, donnèrent de justes inquiétudes au roi *Frédéric*, et au roi fugitif les moyens de troubler son règne. *Christiern* n'avoit jamais abandonné le projet de remonter sur le trône; c'étoit sur le Danemarck et sur la Norwège qu'il avoit porté ses espérances,

soit qu'il désespérât de triompher du génie de Gustave, soit qu'il pensât avec raison, qu'un peuple tel que les Suédois ne se réconcilioit pas avec son bourreau. Il avoit fait une première tentative sur le Danemarck avec une armée qui pénétra dans la Jutlande (1523); mais l'activité de *Frédéric* et le défaut d'argent l'avoient obligé de renoncer à son entreprise. Réfugié dans les Pays-Bas, il entretenoit des intelligences avec ces anciens sujets, ne cessoit de solliciter des secours de Charles-Quint, et faisoit tous les préparatifs que les emprunts qu'il avoit ouverts lui permettoient de faire. *Frédéric* inclinoit à la doctrine des réformateurs. Augmenter leur pouvoir en abaissant celui du clergé, accroître leurs revenus en confisquant ses biens, étoit à cette époque le dessein plus ou moins prononcé de tous les souverains. *Frédéric* ne pouvoit pas hasarder un changement subit et total. Il s'étoit contenté d'accorder aux protestans la liberté du culte (1527); c'étoit un moyen à la fois sûr et doux de propager la nouvelle doctrine. Quelque mesurées que fussent ses démarches, elles auroient servi la cause de *Christiern*, si lui-même ne s'é-

toit pas déclaré assez hautement pour la réformation, et n'avoit pas même contribué à ses progrès lorsqu'il étoit sur le trône. Cependant, malgré la connoissance qu'on avoit de sa façon de penser, les Norwégiens s'imaginant qu'il étoit plus attaché à l'ancienne religion que Frédéric, favorisoient ses projets de descente, et lui avoient même fait passer de l'argent. Avec ces secours et ceux que lui avoit donnés *Charles-Quint*, il lève une armée de dix mille hommes et l'embarque en Hollande. Une tempête disperse et brise une grande partie de ses vaisseaux sur les côtes de la Norwège, et il arrive avec les débris de sa flotte à Olpslo. Les premiers momens qui suivirent ce malheur, furent assez brillans pour l'effacer, et de nature à donner à *Christiern* des espérances flatteuses. Les Norwégiens accourent en foule sous ses drapeaux; les nobles et le clergé le reconnoissent pour leur souverain légitime, lui prêtent hommage et lui accordent des subsides. *Christiern* fait le siège d'Aggerhuus. *Gyllenstierna* défend avec succès cette citadelle importante, et donne le temps à *Frédéric* d'armer pour le secourir. Les secours

que reçoit la place, obligent *Christiern* à se retirer, et une malheureuse expédition qu'il tente en Suède, ne lui laisse plus d'autres ressources que de s'enfermer dans Olpslo. Bientôt réduit à ne pouvoir plus se défendre, ni s'évader, il se voit dans la nécessité de négocier avec ses ennemis. *Gyllenstierna* et les autres généraux danois lui promettent de lui procurer une entrevue avec le roi Frédéric, et dans tous les cas ils lui garantissent la liberté de se retirer en Norwège. *Christiern* qui a si souvent trahi sa foi, ne soupçonne pas que les autres peuvent manquer à la leur, et se croyant à l'abri de tout danger, il s'embarque sur la flotte danoise et fait voile vers Copenhague; mais *Frédéric* condamne la précipitation de ses généraux, désavoue leur conduite, refuse de ratifier leurs engagemens, et ordonne d'enfermer *Christiern* dans le château de Sonderbourg sur les côtes du Schlewig. *Christiern* est resserré dans une étroite prison. Il y consuma ses jours dans les regrets et dans les remords; sa captivité fut longue. Il vécut encore douze ans après sa détention. *Frédéric* et *Gyllenstierna* furent absous dans l'opinion

publique par la haine profonde que l'on portoit à Christiern. Il avoit tellement outragé l'humanité, qu'il n'obtint pas même de la pitié, et ses malheurs parurent au-dessous de ses forfaits.

Frédéric mourut (1533) l'année de la détention de Christiern. Ce prince n'avoit eu ni de grands vices ni de grandes vertus. Sa douceur et sa modération étoient plutôt des qualités de tempérament que des habitudes réfléchies. Les nobles lui avoient fait espérer que son fils Christiern lui succéderoit; mais la noblesse préféroit de choisir un prince qui n'eût aucune espèce de droit au trône et à qui elle pût faire la loi. Le clergé qui craignoit pour son existence, vouloit un prince catholique. La monarchie élective est de toutes les formes la plus vicieuse. Le Danemarck en fit la triste expérience. La première place de l'état étant vacante, toutes les ambitions se réveillèrent, le royaume fut agité par les intrigues et déchiré par les factions que l'étranger y entretenoit, et au milieu de tous ces maux, il courut encore la chance de faire un mauvais choix. Ce fut une ville peu importante dans la balance générale des intérêts de l'Europe, qui

joua le premier rôle dans les troubles du Danemarck. Lubeck, la plus puissante des villes hanséatiques, voyoit avec douleur les entraves que la Suède avoit mises à son commerce; elle redoutoit l'ascendant que les Flamands commençoient à prendre dans la Baltique. Craignant d'essuyer de nouvelles pertes si un gouvernement ferme et stable s'établissoit dans le Danemarck, elle avoit résolu d'y perpétuer les divisions, et de tâcher de démembrer le royaume. Ce projet étoit né dans la tête active et inquiète de *Georges Wullenwever*, bourgmestre de la république. C'étoit un de ces hommes d'une immoralité hardie, qui jouent au hasard l'existence et le bonheur des peuples, et qui s'imaginent que la supériorité de leur esprit leur donne le droit de ne voir dans les hommes que des élémens de combinaisons et de calcul dont ils peuvent disposer en maîtres absolus. Ce démagogue ambitieux avoit substitué des formes plus démocratiques à l'ancienne aristocratie de Lubeck, afin de gouverner la république avec plus de facilité. En effet, il avoit acquis un crédit sans bornes sur ses concitoyens, qui suivoient aveuglé-

ment ses conseils. Un étranger, nommé *Marc-Meier*, naturalisé à Lubeck, homme entreprenant, plein de talens et de courage, étoit devenu le confident et l'instrument des projets de *Wullenwever*. Ces deux mauvais génies conspirent contre la tranquillité du Nord, et jurent la ruine du Danemarck.

Le sénat gouvernoit le Danemarck pendant l'interrègne qui avoit suivi la mort de Frédéric, et paroissoit vouloir le prolonger. *Chrétien*, duc de Holstein, fils de Frédéric, pressoit son élection, mais on le payoit d'espérances vagues. *Wullenwever* se fait députer à Copenhague pour assurer, par ses négociations, l'empire des Lubeckois dans la Baltique, ou plutôt pour oberver de près les dispositions des esprits, et se former un parti dans le Danemarck même. Il vit que la nation étoit divisée. La noblesse, dont le pouvoir s'est accru et qui en a déjà abusé, veut encore l'augmenter. Les paysans et les bourgeois, jaloux de sa puissance, irrités de ses vexations, peu éclairés sur leurs véritables intérêts, sont prêts à saisir et à suivre toutes ces idées de révolution, toujours séduisantes pour un peuple mécontent, et qui

égarent même quelquefois les peuples qui ne sont pas malheureux. Les plans de *Wullenwever* s'étendent avec ses espérances. Déjà il veut morceler le Danemarck en plusieurs petits états, et présentant aux villes l'appât de la souveraineté, les faire entrer dans la ligue hanséatique, où Lubeck les dominera. *Georges Mynter*, bourgmestre de Malmö, et *Ambroise Bogbinder*, bourgmestre de Copenhague, entrent dans ses vues; les perspectives que Wullenwever leur ouvre, flattent leur ambition, et ils le secondent de tout leur pouvoir. Ces ennemis de leur patrie avoient plus d'ambition que de talens et d'habileté, et plus d'habileté que de moyens de puissance; mais ils se proposent de les multiplier en bouleversant tous les rapports de l'ordre social, et ils y réussissent. Lubeck suit l'impulsion que son premier magistrat lui donne. Ne pouvant obtenir du sénat de Danemarck ce qu'il désire, ce factieux allume la guerre. Les républiques aiment la guerre autant que les autres états, dès qu'elles se sentent des forces. Le pouvoir d'entreprendre a toujours rencontré ou allumé le désir de faire des conquêtes.

Le commerce avoit tellement enrichi Lubeck, et les états voisins avoient si peu de ressources, que la république pouvoit espérer de grands succès. Les armemens qu'elle fait sortir de son port, les entreprises qu'elle forme, les troupes qu'elle prend à sa solde, prouvent mieux que tous les raisonnemens, que la richesse nationale est une des bases principales de la puissance, et que le travail est la véritable source de la richesse. La république met à la tête de ses troupes *Christophe*, comte d'Oldenbourg, parent du duc Chrétien. Brave et sans fortune, il ne peut que gagner aux expéditions hasardeuses, et il doit les aimer. Les Lubeckois comptent que son impuissance leur garantit sa docilité, et qu'il sera dans leurs mains un instrument utile. *Christophe* porte ses vues plus loin, et il espère d'acquérir par ses services assez d'ascendant pour mettre le sénat dans la nécessité de lui obéir. *Wullenwever*, afin de cacher ses projets ambitieux et de rallier à lui un parti considérable, annonce que Lubeck veut replacer *Christiern II* sur le trône; et en même temps il soulève le peuple contre la noblesse, et lui permet la li-

cence et le pillage, comme des gages de sa liberté. L'autorité du sénat expire. La Norwège, les îles danoises et la Scanie se soumettent à *Christophe*, et proclament *Christiern II.* Partout les paysans se portent aux plus funestes excès. Egarés par des ambitieux qui veulent allumer toutes leurs passions pour en profiter, ils ne voient dans les grandes propriétés qu'une inégalité injuste et oppressive. Cette doctrine légitime à leurs yeux tous les crimes, et ils font aux propriétaires une guerre active et cruelle. Le Danemarck, qui se déchire lui-même, devient la proie facile de *Christophe*; Copenhague elle-même ouvre ses portes, et il ne reste plus que la Jutlande à conquérir.

Le sénat, qui s'y est réfugié, sent que le seul moyen de sauver le Danemarck est de nommer un roi dont le pouvoir légitime rassure les propriétaires tremblans, calme ou contienne le peuple, protège tous les ordres de l'état, et prévienne le démembrement du royaume en créant un centre d'action. On offre la couronne à *Chrétien*, fils du roi Frédéric, qui l'accepte et prend le nom de *Chrétien III* (1534). Ce prince inspi-

roit la confiance par ses vertus et par ses talens. Son activité et sa modération justifient le choix du sénat. L'existence d'un souverain légitime donne un point de ralliement aux forces divergentes, à tous les amis de l'ordre et des lois. *Chrétien III* travaille à reconquérir ses états, et il est secondé par *Gustave*, qui craint également le nom de *Christiern II*, les projets de domination des villes de la Hanse, et la contagion de la révolte. Les flottes de Lubeck reçoivent des échecs multipliés. Les Suédois remportent sur une partie de l'armée de *Christophe* à Helsingbourg un avantage décisif (1535). Les Danois eux-mêmes le battent complètement près d'Assens en Fionie, et cette victoire permet à *Chrétien III* d'assiéger Copenhague. Elle fait une longue résistance. Animés par les discours et l'exemple des chefs de l'insurrection, qui leur persuadent que le roi médite de terribles vengeances, les bourgeois se soumettent à toutes les privations plutôt que de se rendre. Cependant Lubeck, éclairée par l'événement sur la folie des projets et l'atrocité des moyens de *Wullenwever*, lui ôte sa confiance, regrette ses sacrifices, et refuse d'en faire

de nouveaux. Elle entame des négociations avec *Chrétien*; la paix se conclut durant le siége de Copenhague; paix avantageuse au roi de Danemarck, et qui replace ses ennemis dans l'état où ils étoient avant la guerre. A la fin, la famine, qui devient tous les jours plus pressante et plus cruelle, oblige Copenhague elle-même à ouvrir ses portes et à reconnoître son souverain. La clémence de *Chrétien* lui gagne tous les cœurs; il sait pardonner à des sujets égarés, et la vue de ce qu'ils ont souffert lui fait oublier tout ce qu'ils ont pu commettre. *Christophe* et *Albert* de Mecklenbourg qui a partagé avec lui le commandement des armées, se retirent en Allemagne, couverts de honte et chargés des malédictions des peuples. Les auteurs de ce grand mouvement qui menaçoit de bouleverser tout le nord, périrent tous de mort violente: foible expiation des larmes et du sang qu'ils avoient fait répandre. *Marc-Meier* expira à Elseneur dans les supplices de la roue. Le sénat de Lubeck prononça l'arrêt de mort contre *Wullenwever*, absent et fugitif, et l'archevêque de Brême le fit exécuter. *Bogbinder*, prévoyant sa

condamnation, s'empoisonna. *Mynter* seul échappa à la peine par le repentir, et conserva même sa place de bourgmestre. Il s'étoit rangé du parti de Chrétien III avant la fin de la guerre, et il lui avoit même rendu des services aux siéges de Malmö et de Copenhague.

Ainsi se termina une guerre sanglante qui, sans la sage fermeté de *Chrétien III* et la prévoyance active de *Gustave Wasa*, auroit pu changer entièrement les rapports politiques du nord, et créer un essaim de petites républiques foibles et dépendantes, à la place de royaumes libres et puissans, capables de se défendre et de protéger les autres états. Peut-être même les maximes subversives de l'ordre légal dont Wullenwever et ses complices enivroient les paysans, relâchant tous les liens de la société, rompant les habitudes, et armant les classes inférieures contre les autres, auroient amené des siècles de crimes et d'anarchie. Les projets de Wullenwever n'étoient pas ceux d'un esprit ordinaire, et il ne lui a peut-être manqué que de réussir pour obtenir un brevet de génie et pour se faire pardonner la profonde immoralité de ses vues et de ses moyens

par tous ceux qui n'ont d'autre mesure de leurs jugemens que le succès, et qui voient toujours un grand bien dans un grand mouvement.

Les troubles du Danemarck étant apaisés, *Chrétien III* songea aux moyens de consolider son pouvoir et d'assurer la tranquillité publique. Les évêques, oubliant leurs devoirs et ne consultant que leurs passions, avoient soufflé le feu de la discorde au lieu de travailler à l'éteindre. *Chrétien* crut que son autorité ne seroit affermie et le Danemarck heureux qu'après l'abaissement de cet ordre redoutable par sa puissance, ses richesses, son crédit, et par l'abus qu'il en faisoit. Les principes des réformateurs, déjà adoptés secrètement par la grande majorité de ses sujets, lui fournissoient des facilités précieuses pour réaliser ses vues. Il convoqua les États à Copenhague (1536). Le clergé y avoit peu d'amis. On y prit des mesures décisives contre lui. Par le recès que les Etats publièrent, les évêques furent dépouillés de leurs biens, les revenus ecclésiastiques furent appliqués à des objets d'utilité générale; pour l'organisation de l'église on se rapprocha de celle de Suède, et c'est

de cette époque qu'on peut dater l'établissement de la religion protestante dans le Danemarck.

Les événemens que nous venons de retracer ont assuré au Danemarck et à la Suède l'indépendance nationale; et depuis ce temps ces deux états ont fait partie de la grande république européenne. L'identité de religion et de culte les unit de bonne heure aux protestans d'Allemagne, et nous les verrons mettre un grand poids dans la balance qui porte les intérêts politiques et religieux. Le voisinage et la mesure presque égale de leurs forces devoient donner à ces deux puissances des craintes réciproques, et leur dicter des mesures de prévoyance qui pouvoient aisément dégénérer en mesures hostiles. En effet, quelquefois réunies par un danger commun ou des raisons d'état d'une importance majeure, elles ont presque toujours été les ennemies naturelles l'une de l'autre.

CHAPITRE X.

Fluctuations religieuses de l'Angleterre. Elle se sépare de Rome. Mort de Henri VIII; son fils Edouard VI prépare les voies à la réformation. Marie rétablit la religion catholique dans son intégrité.

La cour de Rome avoit perdu la Suède et le Danemarck; elle perdit encore l'Angleterre. Cette contrée rompit les liens de dépendance qui l'attachoient au pape, et secoua son autorité sans abjurer la doctrine de l'église; bientôt elle abjura cette doctrine elle-même, la reprit, la quitta de nouveau. Ces changemens continuels dans le système religieux amenèrent des vacillations fréquentes dans le système politique de l'Angleterre. Selon qu'elle s'éloignoit ou se rapprochoit du pape et de l'ancienne doctrine, elle se rapprochoit des états protestans ou s'éloignoit d'eux; et alternativement amie ou ennemie de la maison d'Autriche, la première des puissances catholiques, elle

secondoit ses projets ou s'opposoit à ses desseins.

Ce fut un prince qui s'étoit toujours déclaré le champion et le défenseur de la cour de Rome, et qui l'avoit servie de ses armes et de sa plume, qui prépara les révolutions religieuses de l'Angleterre, révolutions beaucoup plus importantes par leurs suites qu'elles ne le parurent dans leur principe, et qui frayèrent la route à de grandes innovations politiques.

Henri VIII tenoit à la religion catholique par conviction, par habitude et par orgueil. Versé dans les matières de controverse, plus que les souverains ne peuvent et ne doivent en être instruits, il se croyoit un théologien profond, et n'avoit pas dédaigné de combattre *Luther* à armes égales. Il avoit publié contre lui un traité sur les sacremens, qui n'est pas sans mérite si l'on considère le temps où il parut, le rang de l'auteur et la nature du sujet. *Luther*, qui ne ménageoit personne, avoit répondu à *Henri* avec sa violence ordinaire, et ne l'avoit pas traité avec le respect dû aux souverains. Cette circonstance avoit augmenté l'éloignement du roi d'Angleterre pour les

principes des réformateurs. *Léon X* l'avoit lié plus fortement au saint-siége en lui donnant, après la publication de cet écrit, le titre glorieux de défenseur de la foi. *Henri*, jaloux de le mériter par de nouveaux services, avoit toujours été l'allié fidèle de la cour de Rome, malgré les mécontentemens de *Wolsey*. Lorsque la dignité pontificale fut outragée dans la personne de *Clément VII* par l'armée impériale, le roi d'Angleterre avoit réclamé la liberté du pape, et même il avoit renoncé à ses anciennes relations politiques avec *Charles-Quint* pour venger l'honneur du chef de l'église. Mais *Henri* qui agissoit toujours par passion, et qui n'avoit d'autre règle de conduite que celle de ne pas contraindre ses penchans, rompit avec la cour de Rome peu de temps après avoir fait en sa faveur des démarches éclatantes.

L'amour amena cette rupture. *Henri* avoit épousé *Catherine d'Arragon*, tante de Charles-Quint, qui avoit été mariée avec son frère, le prince *Artus*, mort à la fleur de son âge. Tant que *Catherine* avoit eu la fraîcheur et les graces de la jeunesse, et qu'elle lui avoit donné des

enfans, il n'avoit eu aucun doute sur la légalité d'une union contraire à la vérité aux lois de l'église, mais qu'une bulle du pape avoit formellement autorisée. A mesure que *Catherine* perdoit ses charmes, les scrupules naissoient et se fortifioient dans le cœur de *Henri*, et il paroît que pour calmer sa conscience timorée, il songea de bonne heure au divorce. La passion que lui inspira la brillante et spirituelle *Anne de Boleyn*, acheva de le déterminer à cette mesure d'éclat (1524). *Anne* étoit trop sage ou trop ambitieuse pour céder aux désirs de Henri ; elle vouloit devenir reine : elle le devint. Le roi d'Angleterre écrivit au pape pour demander le divorce. *Clément VII* craignoit, en l'accordant, de provoquer la colère de *Charles-Quint*, et celle de *Henri* en s'y refusant. Il crut tout gagner en gagnant du temps, et il chargea *Wolsey* et le cardinal *Campège* d'examiner cette affaire. *Wolsey*, qui redoutoit le crédit et l'ascendent d'*Anne de Boleyn*, devint tout-à-coup scrupuleux, et couvrant les craintes de son ambition du masque de la conscience, il se montra peu disposé à servir les vues de son maître. L'amour l'emporta dans

l'ame de *Henri* sur le pouvoir de l'habitude et de l'amitié ; *Wolsey* disgracié perdit successivement la confiance du roi, ses titres, son immense fortune, sa liberté, et mourut au moment où l'on se préparoit à lui faire son procès. Précipité du faîte de la fortune dans le malheur, il étoit tombé sans dignité ; déshonorant ses cheveux blancs par sa foiblesse, il n'avoit emporté au tombeau ni les regrets de son roi, ni l'amour du peuple, ni l'estime de lui-même. Les sceaux furent donnés à *Thomas Morus*, et l'affaire du divorce fut portée à Rome. *Clément*, incertain et timide, fatiguoit *Henri* par ses lenteurs, ses faux-fuyans et ses artifices ; *Anne de Boleyn*, voyant que le pape seroit un obstacle éternel à ses vues, pressoit le roi de se porter à quelque mesure extrême et de rompre avec Rome. Le docteur *Thomas Cranmer*, d'un esprit éclairé et d'un caractère souple, espéroit d'aller à la fortune en tenant un langage qui flattât la passion de Henri. Il lui donna le conseil de se déclarer chef suprême de l'église et du clergé en Angleterre, et de s'accorder à lui-même la dispense qu'il sollicitoit de Rome. *Henri* adopta ce moyen

de lever ses scrupules, moyen plus singulier et plus bizarre que les scrupules eux-mêmes, et il convoqua le parlement pour se faire attribuer la suprématie.

Sous ce règne et sous les précédens, le parlement avoit toujours été soumis servilement aux caprices et aux volontés des rois; il ne connoissoit encore ni l'étendue de son pouvoir ni les limites de la prérogative royale; légalisant en quelque sorte par son consentement, les excès du despotisme, il nuisoit à la cause de la liberté bien loin de la servir, déchargeoit le roi de sa responsabilité, lui ôtoit le frein de la crainte et lui épargnoit même les remords. *Henri*, accoutumé à sa soumission, s'attendoit bien à ne pas rencontrer de résistance au changement qu'il méditoit; en effet, le parlement obéit, et le roi d'Angleterre fut proclamé chef suprême de l'église. Affranchi de toute entrave, sa vie n'offrit plus qu'un enchaînement de violence et de crimes.

Henri avoit déjà épousé secrètement *Anne de Boleyn*. *Thomas Cranmer* est nommé archevêque de Cantorbéry; il prononce la sentence de divorce, et *Anne* est solennellement reconnue et couronnée. Cette nouvelle, portée à

Rome, excite la plus vive indignation dans le sacré collège. Le pape et les cardinaux écoutant plus la passion que la politique, se hâtent de lancer contre *Henri* la bulle d'excommunication, dans un temps où il eût encore été possible d'opérer un rapprochement. Cette mesure imprudente enlève l'Angleterre au pape. Le parlement brise tous les liens qui attachent le royaume à la cour de Rome, et prononce formellement la séparation (1534).

Ici s'ouvre une longue suite de scènes sanglantes et tragiques. *Henri* se croyant désormais maître des opinions comme des actions, va punir avec une égale cruauté les unes comme les autres. Il ne reconnoît plus l'autorité de la cour de Rome, mais il n'en tient que plus fortement aux dogmes et aux rites de la religion catholique, afin d'expier en quelque sorte la démarche hardie qu'il vient de faire. Les vrais catholiques ne peuvent ni ne veulent admettre sa suprématie; ils craignent que l'autorité du pape une fois abolie, ce premier pas ne conduise l'Angleterre à embrasser les principes des réformateurs. Les protestans espèrent ce que les autres redou-

tent, et croient pouvoir exprimer hautement des sentimens et des opinions auxquelles ils rendent depuis long-temps un hommage secret. *Henri* sévit contre les premiers comme réfractaires; il punit les autres comme hérétiques. Les prisons se remplissent d'hommes présumés coupables par des raisons directement opposées, et l'on voit monter sur le même échafaud les partisans du pape et ses adversaires. *Thomas Morus*, qui n'avoit accepté la place de chancelier que par devoir, et qui s'en démit par le même motif, jurisconsulte habile, savant profond, magistrat incorruptible, à la fois sensible et ferme, pauvre et désintéressé, grand dans les affaires publiques et dans les détails des relations domestiques, porte sa tête vénérable sous la hache de l'exécuteur, et la gaieté d'une ame forte et pure embellit encore ses derniers momens. *Fisher*, évêque de Rochester, qui n'a d'autre tort que de préférer la vérité à l'intérêt et la conscience à la vie, meurt aussi tragiquement que Morus, et expire dans les supplices. L'un périt parce qu'il est trop attaché aux idées anciennes, l'autre parce qu'il incline pour la doctrine nouvelle.

Déjà *Henri* porte dans l'intérieur de sa famille la même tyrannie que dans sa vie publique. *Anne de Boleyn* a été aimée tant que l'amour de Henri a rencontré des obstacles; ce sentiment s'éteint dans la possession. Elle lui avoit donné une fille qui fut dans la suite la célèbre Elisabeth, mais ce nouveau lien ne resserre pas leur union.

Jeanne Seymour, dame d'honneur de la reine, a touché le cœur de *Henri*. Des courtisans ingénieux à trouver des crimes à ceux qu'ils veulent perdre, caressent sa passion naissante, en lui donnant des doutes sur la fidélité d'*Anne de Boleyn*. Ses manières aisées, sa gaieté naturelle, la vivacité de son esprit, deviennent autant de preuves de la licence de ses mœurs. On corrompt des témoins pour la perdre. Elle est accusée, jugée, condamnée à mort, et subit son arrêt avec tout le calme de l'innocence. *Jeanne Seymour* meurt en donnant la vie au prince Édouard (1557), et la nature, se hâtant de trancher le fil de ses jours avant que Henri ait eu le temps de se lasser d'elle, la soustrait à la cruelle inconstance de son époux. Sur un portrait de *Holbein*, il épouse

un moment *Anne de Clèves*; mais sa présence efface l'idée que le pinceau lui avoit donnée de ses charmes; il passe de l'amour au dégoût, et du dégoût au divorce. *Thomas Cromwell*, qui lui a conseillé ce mariage, est accusé d'hérésie, et exécuté dans la tour de Londres (1541). La belle *Catherine Howard* remplace Anne de Clèves, mais on découvre qu'elle a eu d'autres attachemens avant d'obtenir la main de *Henri*; et ce tyran qui punit sur de simples soupçons, fait passer l'infortunée *Howard* de la couche royale sur l'échafaud. *Catherine Parr*, veuve du lord Latimer, lui succède. Cette femme intéressante auroit eu le même sort, sans son adresse à flatter l'orgueil théologique de Henri, et à lui persuader qu'elle puisoit dans son commerce des connoissances précieuses. Cet artifice innocent n'eût peut-être même pas suffi pour sauver ses jours, mais la mort la délivra de ses craintes, et l'Angleterre d'un roi voluptueux et cruel, qui s'étant familiarisé avec l'effusion du sang, se jouoit de la vie des hommes, marchoit de crimes en crimes, et en commettoit tous les jours de nouveaux, afin de s'étourdir sur

les premiers. Le ciel eut pitié de la terre, et arrêta cette effrayante progression (1547).

Edouard VI succéda à son père. Ce prince encore enfant devoit être soumis à un conseil de régence, composé de seize personnes que Henri lui-même avoit nommées. *Seymour*, l'oncle du jeune roi, obtint par ses intrigues et son crédit, que l'on conférât à lui seul l'administration du royaume; il prit le titre de *duc de Sommerset*, et gouverna l'Angleterre sous le nom de son pupille. *Cranmer* étoit attaché depuis long-temps aux principes des réformateurs. La tyrannie de Henri VIII l'avoit obligé à dissimuler ses sentimens. Il jugea le moment favorable pour achever une révolution déjà préparée dans l'opinion publique, et commencée par le schisme qui a séparé le royaume de la cour de Rome. Le régent inclinoit en secret pour la doctrine nouvelle. Ne croyant pas qu'un ordre de choses qui mécontentoit à la fois les protestans et les catholiques, convînt à ses intérêts, il vouloit du moins s'attacher un des partis en opérant une réforme entière de l'église. L'archevêque en organisa le plan (1548). Il laissa sub-

sister les rites qui pouvoient ajouter à la majesté du culte, parler aux sens et à l'imagination du peuple ; il respecta les formes de gouvernement qui en augmentant la considération des ecclésiastiques, rendoient la religion plus imposante, et la hiérarchie fut conservée. Mais on abolit la messe, la confession, le célibat des prêtres, les vœux monastiques et l'adoration des reliques. Les biens des églises et des couvens qui avoient échappé à l'avidité de Henri, furent affectés aux frais du culte et à l'entretien des ecclésiastiques. Le parlement toujours docile sanctionna la nouvelle liturgie. L'Ecosse attira ensuite l'attention du duc de *Sommerset*. Ce royaume, qui de tout temps a regardé l'Angleterre comme son ennemie naturelle, et a vu dans la France une utile alliée, étoit sur le point de s'unir à l'Angleterre par le mariage de *Marie*, unique héritière de la maison des Stuarts, avec le jeune *Edouard*. Cette union projetée par Henri VIII, devoit terminer les longues et sanglantes guerres qui avoient déchiré les deux états. Conforme à leurs vrais intérêts, elle assuroit leur tranquillité, augmentoit leurs moyens

de puissance, et eût prévenu de terribles catastrophes. Mais le cardinal *Beatoun*, primat d'Ecosse, prélat ambitieux et entreprenant, étoit également attaché à l'ancienne constitution du royaume et à l'ancien culte; il craignoit le renversement de l'une et de l'autre si l'Ecosse s'unissoit à l'Angleterre; il employa tout l'ascendant que lui donnoient son rang, ses talens, ses richesses, pour empêcher cet événement, et poursuivit avec un zèle cruel les partisans de la réforme, qui l'étoient aussi de l'union. Ce prélat tombe assassiné par le fanatisme de ceux qu'il persécute, et qui vengent sur lui la mort de *Wishart*, prédicateur adoré du peuple que le cardinal a fait périr dans les supplices. La fin tragique de *Beatoun* n'éteint pas les troubles. La noblesse écossaise jouit encore d'une indépendance et d'un pouvoir incompatibles avec la liberté générale et l'autorité du prince; elle prévoit que l'union avec l'Angleterre lui feroit perdre ses prérogatives, et, sous la conduite du comte d'*Arran*, arme pour s'y opposer. *Sommerset*, qui veut contraindre les Ecossais à marier leur jeune reine avec Edouard, entre en Ecosse avec des for-

ces considérables; mais le mauvais succès de ses armes l'oblige à se retirer, et le parlement d'Ecosse envoie *Marie Stuart* en France (1548), pour ôter tout espoir aux amis de l'Angleterre. *Sommerset*, de retour à Londres, tombe dans un labyrinthe de dangers et de malheurs, qui sont l'ouvrage secret de l'homme à qui il a donné toute sa confiance. *Dudley*, son favori, prépare de loin, par des moyens artistement combinés, la ruine de son bienfaiteur. A une ambition sans bornes il joint une imagination aussi déréglée que féconde, qui lui fait juger possible tout ce qu'il désire, et une audace que rien n'intimide ni n'étonne.

Ce perfide souffle dans l'ame du frère de Sommerset la haine et la jalousie. Lorsque *Seymour*, fidèle à ses conseils, travaille à perdre *Sommerset*, *Dudley* engage ce dernier à punir le coupable sans ménagement (1548), et par cette sévérité qu'il a rendue nécessaire, il espère de perdre le protecteur dans l'opinion publique. Les biens ecclésiastiques qui ont été sécularisés, amènent de nouveaux troubles. Généralement, les chapitres et les couvens traitoient les pay-

sans de leurs terres avec beaucoup d'humanité, et dépensant leurs revenus dans les lieux mêmes qui les produisoient, enrichissoient la contrée. Les cultivateurs qui de cette administration douce et paternelle ont passé sous l'autorité de seigneurs dissipateurs et avides, supportent avec impatience les vexations de leurs maîtres, et en murmurent hautement. *Sommerset*, qui connoît la justice de leurs plaintes, paroît les favoriser. Cette protection sourde mécontente la noblesse, et enhardit le peuple aux plus funestes excès. *Dudley* flatte les ressentimens de l'une, encourage l'autre à de nouvelles violences, et le désordre augmente au point qu'il s'élève une réclamation générale des classes supérieures contre *Sommerset*. On l'oblige de se démettre de ses places, on l'arrête, on lui prête les projets les plus odieux, et après être tombé du plus haut degré de crédit et de faveur, il expie sur l'échafaud des crimes imaginaires (1552). La nation désabusée par son malheur même, regrette en lui un honnête homme, qui ne manquoit pas de lumières, et qui a peu abusé de son pouvoir. *Dudley* a su gagner l'amitié et la

confiance du jeune roi en affectant l'amour du bien public. Il prend le titre et les armes du *duc de Northumberland*, mort sans héritiers mâles, et développe les projets les plus extraordinaires.

Edouard donnoit à l'Angleterre les plus belles espérances, excepté celle de le posséder long-temps. Un esprit ouvert et facile, un caractère doux et humain, et un goût très-vif pour l'instruction se trouvoient malheureusement liés chez lui à une complexion délicate et à une santé chancelante. *Northumberland* prévoyoit le moment où le trône pouvoit venir à vaquer, et il forma le plan d'y placer son fils. Dans ce dessein il détermina le jeune *Edouard* à exclure de la succession ses deux sœurs, *Marie*, fille de Catherine d'Aragon, *Elisabeth*, fille d'Anne de Boleyn, et même la reine d'Ecosse, qui à leur défaut avoit les premiers droits à la couronne. Le roi étoit fort attaché à la réformation; *Dudley* lui présente le rétablissement de l'ancien culte comme inévitable dans le cas où l'une de ces princesses lui succéderoit, et cet ambitieux fait tomber son choix sur *Jeanne Gray*. Cette femme, l'une des plus

intéressantes dont l'histoire nous ait conservé le souvenir, étoit dans la fleur de la jeunesse et de la beauté. Aux graces d'une figure enchanteresse elle joignoit la séduction des talens agréables, les ressources d'un esprit fin et délicat, des connoissances étonnantes pour son âge et pour son sexe, et ces vertus douces et touchantes, moins réfléchies que senties, qui paroissent être les inspirations d'une ame noble et l'instinct moral d'une ame aimante et sensible. *Edouard*, qui avoit été élevé avec *Jeanne Gray*, l'aimoit avec toute la tendresse d'un frère, et connoissoit son attachement pour le nouveau culte. Il se prêta avec empressement au projet de son favori. *Jeanne* étoit la petite-fille de Marie, sœur de Henri VIII, femme de Louis XII, qui avoit épousé un simple particulier après avoir occupé un des premiers trônes du monde. La mère de Jeanne Gray renonça en sa faveur à ses droits, et *Jeanne* fut proclamée héritière de la couronne. *Northumberland* lui fit épouser son fils, et le jeune *Dudley* parut digne de sa fortune.

Au milieu de ces événemens, *Edouard*

est enlevé à l'amour d'une nation qui le regarde comme le gage de son bonheur; il meurt à l'âge de seize ans (1553), et sa mort livre l'Angleterre aux plus affreuses calamités. *Northumberland* se voit au moment de recueillir le fruit de ses crimes et de ses travaux. Afin de s'emparer de leurs personnes, il invite Marie et Elisabeth à se rendre auprès de leur frère pour recevoir ses derniers soupirs ; mais *Marie* est instruite de la mort d'Édouard; elle assemble ses amis ; la jalousie et la haine contre les *Dudley* augmentent le nombre de ses partisans. Elle est reçue partout avec des transports de joie. Les catholiques comptent sur des triomphes éclatans. *Elisabeth* vient la joindre à la tête de mille chevaux. Ses ennemis effrayés et découragés se rendent presque sans résistance. *Jeanne Gray* voit sans regret s'échapper de ses mains le sceptre qu'elle a tenu quelques jours ; sa belle ame quitte sans peine une grandeur empruntée dont elle n'a besoin ni pour son bonheur ni pour sa gloire. Sa grandeur personnelle lui demeure, son génie et sa tendresse pour son époux suffisent à ses désirs. *Northumberland* perd dans un moment toutes ses espérances,

il passe avec une effrayante rapidité de la plus brillante fortune sur l'échafaud, et l'Angleterre applaudit à son supplice. Mais l'Angleterre frémit d'indignation et de douleur, en apprenant que les jours de *Jeanne Gray* et du fils de *Northumberland* sont menacés, et que l'obscurité dans laquelle ils ont enseveli leurs vertus et leurs souvenirs, ne les soustrait pas aux dangers. On les accuse d'avoir pris part à une conjuration qui doit les replacer sur le trône. D'autres pouvoient en avoir formé le projet, eux-mêmes y étoient étrangers par leurs sentimens et par leurs actions. Ils sont condamnés à mort par des juges qui ne savent pas voir un innocent où le souverain veut trouver un coupable. On leur refuse même la consolation de mourir ensemble. La conscience des bourreaux leur fait craindre l'impression que ce spectacle saisissant pourroit produire sur le peuple. *Jeanne* fut exécutée dans la prison (1554). Elle parut encore supérieure à elle-même dans les derniers instans de sa vie; déployant une fermeté héroïque et en même temps une sensibilité profonde, elle séchoit d'un regard noble et calme les larmes que

son sort tragique faisoit couler. On voudroit la plaindre, on ne peut que l'admirer.

Telles furent les prémices de *Marie*. Tout son règne répondit à ce début sanglant. Fille de Henri VIII et de Catherine d'Arragon, depuis le divorce de sa mère elle avoit passé sa jeunesse dans les rebuts, les humiliations et les larmes. Née sans les dons extérieurs de la figure, elle avoit senti de bonne heure qu'elle n'étoit pas faite pour plaire ; et ce sentiment ne lui en ayant pas ôté le désir, avoit donné à son humeur un caractère chagrin, sévère et sombre. Les malheurs de sa mère avoient fortifié son penchant naturel à la tristesse. Pour se consoler des injustices du sort, elle s'étoit fortement attachée à la religion catholique dont les principes auroient prévenu ses revers, et lui auroient assuré une existence brillante, si Henri les avoit suivis fidèlement. Elevée dans le mépris de la doctrine des protestans par des prêtres fanatiques, et la regardant comme la cause unique de ses infortunes, elle lui avoit juré une haine éternelle. Les maximes qui défendent de pardonner aux hérétiques et qui ordonnent de les

poursuivre avec le fer et le feu, assorties à son tempérament et à ses passions, à sa position et à son caractère, se gravèrent profondément dans son cœur. Superstitieuse et défiante, toujours tourmentée de craintes et de soupçons, elle n'avoit pas cette élévation de sentimens qui, au défaut du génie, peut inspirer de grandes choses, et elle manquoit de cette étendue d'intelligence qui donne les moyens de bien calculer ses démarches: à un esprit étroit elle joignoit encore une ame commune et petite.

A son avénement au trône, les catholiques levèrent la tête et annoncèrent hautement leurs espérances. Les protestans tremblèrent et se turent. Leurs craintes furent bientôt justifiées. *Marie* renversa dans un moment l'ouvrage d'Edouard. Elle rétablit l'ancien culte (1553), proscrivit le nouveau, demanda des chaînes à Rome, et le cardinal *de la Pole*, légat du pape, vint remettre l'Angleterre dans une dépendance honteuse. La nation étoit le jouet et la victime de ces innovations perpétuelles. Dans l'espace de vingt ans, on vit trois souverains donner trois fois leur opinion pour règle de l'opinion générale, es-

sayer d'asservir ce qu'il y a de plus indépendant, la pensée, et agir comme s'il suffisoit d'un édit pour changer la croyance et le culte de tout un peuple. L'organe de la nation applaudissoit à ces révolutions multipliées. Le parlement qui auroit dû protester contre ce despotisme, ou garder du moins le silence de la terreur et de la honte, condamnoit à chaque changement ce qu'il venoit d'approuver, et approuvoit ce qu'il avoit condamné. Non-seulement il sanctionne le rétablissement du culte catholique; il permet qu'on poursuive comme criminels de lèse-majesté ceux dont les principes inflexibles refusoient de se prêter à ces fluctuations continuelles. Non-seulement il punit des erreurs comme des crimes, mais il traite d'erreurs des dogmes et des maximes que naguères il proclamoit comme autant de vérités éternelles. Les hommes d'un esprit élevé et d'un caractère énergique, qui sont attachés à leur religion par conviction, y tiennent d'autant plus qu'on semble vouloir se jouer de ce qu'il y a de plus sacré dans le monde; mais la multitude qui reçoit ses idées de l'autorité et de l'habitude, ne

sait quel parti prendre, ni où trouver un fil directeur. Les notions les plus simples s'obscurcissent et se confondent; les principes s'ébranlent, les limites qui séparent la vertu du vice, et l'erreur de la vérité, se déplacent ou s'effacent; on diroit qu'il dépend du gouvernement de déterminer la valeur des idées comme celle des espèces, que ce tarif doit varier d'un jour à l'autre, et qu'il n'y a plus rien de fixe ni de certain.

Cependant l'incertitude est dangereuse, l'indécision peut coûter la vie. Déjà la sanguinaire *Marie* fait dresser les échafauds et les bûchers pour opérer des conversions et assurer le triomphe de son culte. Tous les rangs, tous les âges, tous les états sont confondus dans les supplices. Des hommes d'une vertu obscure mais irréprochable, des citoyens distingués par leurs services, des vieillards presque éteints, des jeunes gens pleins de vigueur et d'espérances périssent dans les flammes. Dans l'espace de quelques mois, près de trois cents personnes sont immolées sans pitié comme sans remords. *Bonner* et *Gardiner*, les conseils et les directeurs de Marie, repaissent leurs yeux de cet affreux spec-

tacle ; mais au défaut de la résistance, de grands dangers demandent et provoquent le courage de la patience. Des crimes atroces enfantent des vertus sublimes. Plus on comprime le ressort de la conscience, plus elle se relève avec force. La fermeté héroïque des martyrs inspire une telle admiration qu'on ne désire que de partager leur sort. Familiarisés avec la mort à force de la voir sous toutes les formes, tout entiers à l'idée de l'éternité, les protestans en viennent à se réjouir du coup qui termine leur vie. Pour la consolation et la gloire de l'humanité, dans ces temps sinistres où l'on a vu le comble de la dégradation, du crime et de l'infamie, la nature humaine a effacé cette tache, et sauvé sa dignité par des exemples multipliés de force d'ame, de résignation réfléchie et de véritable grandeur.

A l'époque où *Marie* portoit ainsi dans toute l'Angleterre la consternation et l'effroi, elle sacrifioit les intérêts de son royaume à son attachement pour la religion catholique, et s'unissoit étroitement avec l'Espagne. Ce fut sa haine contre les protestans qui fit former et resserrer une alliance aussi

contraire à l'indépendance de l'Angleterre qu'à la sûreté générale de l'Europe. Son zèle religieux la rendit infidèle aux maximes d'une saine politique, et l'aveugla tellement que nous la verrons épouser la cause de l'Espagne, armer en sa faveur, et concourir de tout son pouvoir à rendre cette puissance, déjà formidable, l'arbitre unique de la destinée de tous les états. L'Angleterre protestante eût opposée un contrepoids à la prépondérance menaçante de la maison d'Autriche; l'Angleterre catholique servit l'ambition de son ennemie, et perdit un moment de vue toute idée d'équilibre.

FIN DU SECOND VOLUME.

TABLE

DES MATIÈRES

DU

SECOND VOLUME.

RÉFLEXIONS SUR L'IMPARTIALITÉ HISTORIQUE. *Pag.* 1

TABLEAU DES RÉVOLUTIONS DU SYSTÈME POLITIQUE DE L'EUROPE.

ÉPOQUE I.

PÉRIODE II.

CHAPITRE I. François I. Guerre avec les Suisses. Bataille de Marignan. Conquête du Milanès. 21

CHAP. II. Charles d'Espagne succède à Ferdinand-le-Catholique. Parallèle entre la France et l'Espagne. 37

CHAP. III. Causes d'animosité entre Charles-Quint et François I. 47

CHAP. IV. Guerres entre Charles-Quint et François I. Première guerre 1521 — 1526. Paix de Madrid. Seconde guerre 1527 — 1529. Paix de Cambrai. Troisième guerre 1536 — 1538. Trève de Nice. Quatrième guerre 1542 — 1544. Paix de Crespy. 57

CHAP. V. Considérations générales sur les